1988
M
4

UNIVERSITE DES SCIENCES SOCIALES
GRENOBLE II

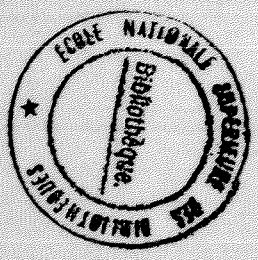
INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES

D.E.S.S.

Catherine Geoffroy

La *Lettre Internationale* :

une revue européenne



Directeur du mémoire: Jean-Pierre Bernard

Expert : Cecil Guitart

SEPTEMBRE 1988

1988
M
4

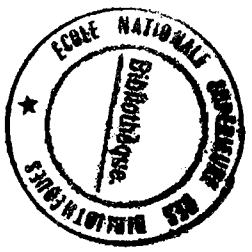
UNIVERSITE DES SCIENCES SOCIALES
GRENOBLE II

INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES

D.E.S.S.

Catherine Geoffroy

La *Lettre Internationale* : une revue européenne



Directeur du mémoire: **Jean-Pierre Bernard**

Expert : **Cecil Guitart**

SEPTEMBRE 1988

1988
M
H

INTRODUCTION

Le premier numéro de la *Lettre Internationale* a paru à l'été 1984, avant que, la perspective du 31 décembre aidant, les médias francais ne se soient emparés de l'Europe pour la mettre à la mode. Pourtant, depuis plusieurs années déjà, quelques utopistes éclairés n'étaient plus seuls à rêver d'une Europe bâtie sur des fondements intellectuels, politiques, culturels.

Aujourd'hui, l'idée a fait son chemin. En mai 1988, on pouvait entendre Jacques Delors - Président de la Commission des Communautés Européennes - déclarer, lors d'une émission radiophonique sur l'Europe, qu'une coalition réduite à de purs intérêts économiques ne saurait en aucun cas, faute d'âme, constituer une communauté viable.

Parallèlement se développe la conscience qu'une histoire commune a fait de l'Europe un tout, dont l'identité transcende les clivages idéologiques et économiques.

Dans ce concert la *Lettre Internationale* donne à entendre une voix originale. Sans militer pour l'Europe, elle est une revue européenne, paraissant simultanément dans quatre pays - et en quatre langues : en France, en Italie, en Espagne et depuis l'été 1988 en République Fédérale d'Allemagne[1]. Car son ambition est de s'adresser aux lecteurs non d'une seule nation mais de tout le continent, l'existence de plusieurs éditions nationales assurant à chaque texte la meilleure diffusion possible. Européenne, elle l'est aussi par maints autres aspects - signatures, thèmes, nationalités de ses collaborateurs - qui seront ultérieurement abordés en

[1] L'édition-mère, centre du réseau, est la française.

détail.

En effet, notre réflexion s'efforcera de cerner cette particularité de la *Lettre* qu'est sa vocation - sa nature, pourrait-on dire - européenne. Sans que l'on puisse réduire la revue à cette caractéristique, celle-ci en détermine bien des aspects et fonde pour une grande part son originalité.

De surcroît, étudier la *Lettre* en tant que revue européenne conduit immanquablement à se demander ce qui, en Europe, justifie aujourdh'hui l'existence d'une telle publication. A l'heure où le Vieux continent s'interroge sur son identité, son avenir, sa place dans le monde, pourquoi et comment une revue européenne peut-elle exister, en quoi reflète-t-elle le questionnement actuel de l'Europe, quels éléments de réponse y avance-t-elle? La *Lettre Internationale* est un prisme à travers lequel l'Europe actuelle se profile très nettement, une Europe tissée d'histoire, de problèmes politiques, économiques, culturels, tous complexes; de doutes et d'ambitions aussi.

Notre étude ne perdra donc jamais de vue cette perspective, puisque nous nous efforcerons de présenter la *Lettre* sous son double visage : à la fois produit journalistique fonctionnant à l'échelle européenne et lieu où l'Europe vit, dialogue, s'interroge, renforce son identité culturelle et sa conscience d'elle-même.

Notre premier axe de recherche sera donc le fonctionnement européen de la *Lettre Internationale*. Quels sont les principes communs à ses quatre éditions? Comment sont nées celles-ci? Quelles relations les unissent? D'autres pays peuvent-ils venir agrandir le réseau? Les réponses à ces questions mettront en évidence le mécanisme de la revue, cette "structure souple", qui lui pemet de se développer sur plusieurs pays simultanément.

Il faudra y ajouter une analyse précise du cosmopolitisme si caractéristique de la *Lettre*, pièce maîtresse de son mécanisme, et qui caractérise aussi bien l'équipe des animateurs de la revue que l'ensemble des auteurs y écrivant.

Puis notre point de vue se déplacera vers le contenu. Le second aspect étudié, en effet sera la présence de l'Europe dans les pages de la *Lettre Internationale* : nous montrerons comment les principales questions européennes y sont posées, la place qu'elles y occupent, la manière dont il y

est - ou non - répondu.

Mais, en dehors des textes spécifiquement consacrés à l'Europe, celle-ci habite ausi la revue, de façon plus souterraine, en lui imprimant une dynamique propre. En effet, la *Lettre* apparaît à bien des égards comme une passerelle faisant communiquer des Européens sur des thèmes communs; on dégagera donc quelques uns de ces sujets "transversaux" qui alimentent le dialogue transcontinental, en recherchant pourquoi ils s'y prêtent particulièrement bien.

Autres manières de faire vivre l'Europe : l'évocation d'un pays par un auteur qui lui soit étranger - véritable jeu de miroirs instauré entre les nations - , la présence des "petits" Etats européens si souvent négligés dans les médias, la mise en perspective de notre continent sur le reste du monde. Ces différentes approches nous donneront l'occasion de dégager la spécificité de la *Lettre Internationale* par rapport à d'autres publications françaises dont l'ambition est également européenne.

Notre travail repose essentiellement sur l'édition française de la *Lettre*, en particulier pour ce qui concerne les analyses touchant au contenu (deuxième partie de cette étude). Une bonne maîtrise de l'italien, de l'espagnol et de l'allemand nous manque en effet pour mener des investigations parallèles dans les autres versions nationales. Toutefois, celles-ci seront naturellement présentes en d'autres occasions dans ce mémoire, puisque leur existence même représente, comme nous l'avons souligné, l'une des bases de la revue quant à sa vocation européenne.

PREMIERE PARTIE :

Le fonctionnement européen de la *Lettre Internationale*

Cette partie se propose d'envisager la *Lettre* dans son organisation internationale. Elle sera donc, nécessairement, assez descriptive, mais nous nous efforcerons de dégager de ce tableau des quatre éditions nationales les grandes lignes de force, les grands principes qui, à notre avis, permettent à ce mécanisme de fonctionner.

Notre point de vue, nous l'avons dit, restera pour l'instant assez éloigné du fond même des textes (thèmes, idées, etc.), pour considérer uniquement ce que la *Lettre Internationale* a d'européen dans sa "forme". Dans cette optique, deux traits essentiels ressortent.

Tout d'abord, la pluralité des éditions nationales[2]. Après avoir esquissé leur charpente commune, nous considérerons chacune isolément pour retracer son histoire propre. Mais parallèlement, nous analyserons chaque fois que possible la dynamique de l'ensemble - essentielle à son fonctionnement - décelable aussi bien dans les relations de bureau à bureau que dans la circulation du corpus de textes d'un pays à l'autre, ou encore dans les perspectives d'expansion de la revue.

Seconde caractéristique de la *Lettre*, doublant l'internationalité des éditions : le cosmopolitisme des animateurs et des auteurs. Ce dernier point, du reste, permet de mettre en évidence ressemblances et différences d'une édition à l'autre, modulations typiques de cette souplesse sans laquelle la *Lettre* ne pourrait asseoir sa vocation européenne.

---

[2] La *Lettre Internationale* paraît simultanément, chaque trimestre, dans les quatre pays.

CHAPITRE I :

QUATRE EDITIONS NATIONALES

L'idée de faire paraître la *Lettre Internationale* simultanèment dans plusieurs pays d'Europe était un préalable à sa création même. Il ne s'agit donc pas d'une expansion contingente, réalisée a posteriori au gré des occasions; à négliger cette donnée , l'on ne pourrait saisir l'esprit de la revue.

En essaimant sur plusieurs pays, la *Lettre* s'est diversifiée, chaque mouture se forgeant une personnalité propre. Mais, autre aspiration sans laquelle la *Lettre Internationale* ne serait pas ce qu'elle est, il s'agit de véhiculer à l'échelle européenne, sinon un message, du moins un état d'esprit, une conscience commune, émergeant à la lecture de ce qui reste, malgré les différences nationales, une seule et même revue. Rapprocher les Européens en soumettant à leur curiosité, à leur réflexion, à leur imagination, un même produit éditorial, voilà l'un des buts recherchés.

A _ Des bases communes

Evoquons à présent la *Lettre Internationale* dans ses caractéristiques communes aux quatre éditions, afin de cerner ce qui fonde son identité.

1°) Le contenu

La *Lettre Internationale* publie des textes de genres très divers : essais, reportages, interviews, pages de fiction, de poésie, de théâtre, et d'autres à mi-chemin entre plusieurs catégories, mi-récits mi-réflexions, difficiles à désigner en des termes traditionnels.

Ce mélange des genres, tout à fait caractéristique de la *Lettre* - et traditionnel dans la presse d'Europe centrale[1] - s'accompagne d'une assez grande diversité des thèmes abordés. La suite de cette étude nous en fournira des exemples, mais l'on peut déjà préciser que dominent, pour les essais, les sujets politiques (au sens le plus large du terme), sociaux, philosophiques, relatifs aux arts et, plus généralement, à la culture. Une telle description est forcément insatisfaisante, aussi la liste des sommaires donnée en annexe, la complètera-t-elle quelque peu.

Dans l'adresse "A nos lecteurs", insérée à la fin du premier numéro (et ce pour chaque version nationale), la rédaction exposait ainsi son ambition : "*Nous voudrions tenter de réhabiliter un genre presque disparu, jusqu'au nom même qui désignait ses auteurs, celui de publicistes. Il s'agit en général de textes passablement longs - pour lesquels il n'y a jamais de place dans les journaux d'aujourd'hui - des textes écrits, bien écrits, à mi-chemin entre littérature, essais, reportages, interviews. On dit souvent que les gens n'ont pas le temps, ni le désir de lire. Nous sommes persuadés qu'à l'heure de l'information multiple, assénée, prémâchée, présentée de la manière la plus aisément digeste, nombre d'hommes et de femmes aspirent encore à quelque chose d'autre.*"[2] La longueur des textes ici mentionnée fait de chaque numéro de la *Lettre Internationale* l'équivalent d'un livre de quatre cent cinquante pages, pour une vingtaine de textes en moyenne. Des textes "bien écrits", puisque les manuscrits (originaux ou traduits) sont relus au moins par deux personnes, qui se chargent en même temps de les "préparer", c'est-à-dire de veiller à la correction du langage, à l'harmonie du style, et, au besoin, de les retravailler.

Cette somme d'exigences restreint naturellement le public visé : "*A qui nous adressons-nous? Aux intellectuels européens, donc à une certaine élite, relativement dispersée*"[3]. Précisons toutefois que, dans l'esprit d'Antonin Liehm, la qualité d'intellectuel n'est pas nécessairement liée à la

[1] L'un des deux directeurs, porteur du projet initial de la *Lettre Internationale*, est un Tchèque vivant en France, Antonin Liehm.

[2] "A nos lecteurs" (*L.I.* n°1, été 1984)

[3] Ibid.

condition sociale : "*je veux croire qu'il y a en France 20.000 intellectuels - je ne parle pas des mondains parisiens -, des vrais intellectuels (qui peuvent être des artisans, des paysans, des ouvriers), je veux dire des gens curieux, ouverts, avides de lire, d'apprendre et d'échanger. Il s'agit pour moi d'une élite, c'est vrai. Mais il n'y a pas de culture sans élite. Je n'ai pas du tout peur de mot. C'est un pari, oui. Mais si ces lecteurs n'existent pas, si je perds mon pari, je crains fort de n'être pas le seul à perdre un pari.*" [4]

Du reste, la démarche de la rédaction envers les lecteurs les incite précisément à une grande liberté d'esprit. En effet, en dehors de l'adresse qu'elle leur destinait dans le premier numéro, elle ne manifeste jamais sa présence : aucun article rédactionnel, aucun commentaire, aucune introduction aux textes. Simplement, de très rapides présentations biographiques des auteurs (moins d'une ligne pour chacun) et de petites bibliographies discrètement insérées en marge des essais, fournissant des références relatives aux auteurs ou aux domaines abordés.

En outre, si les textes publiés sont souvent regroupés, à raison de quatre ou cinq, autour d'un même thème, ces "dossiers" ne comportent généralement pas de titre : au lecteur d'en imaginer ou non. Seules les couvertures annoncent les principaux sujets traités, mais ces intitulés ne sont pas repris à l'intérieur des fascicules (s'il en va de même pour la *Lettre* allemande, l'édition italienne, elle, comporte toujours des titres; quant à la version espagnole, elle ne regroupe jamais les textes en ensembles thématiques).

Cette transparence de la rédaction - son absence, presque - semble un élément moteur du fonctionnement européen de la revue : elle garantit à celle ci une forme de neutralité qui l'aide à franchir les frontières. Les personnalités des collaborateurs, forcément marquées par leurs cultures nationales, s'effacent ainsi du devant de la scène, assurant à la revue, d'un pays à l'autre, la permanence d'une identité.

2°) L'aspect matériel

Cette identité, on peut aussi la percevoir "physiquement" en feuilletant

[4] Anne Laurent et Antonin Liehm (entretien), "La *Lettre internationale* ou le rêve européen d'Antonin Liehm" (*La Revue des revues* n°2, novembre 1986).

successivement des numéros espagnols, allemands, italiens et français.

Le format de la *Lettre* est très grand : 27,5 cm sur 37 cm, un peu plus important que celui du *Monde* plié en deux. Aussi, du fait de sa densité, la revue ne comporte-t-elle que 70 à 80 pages par exemplaire, d'où sa faible épaisseur. Une couverture en couleurs ouvre et clôt un corpus en noir et blanc, illustrations comprises. Le but, maintes fois affirmé par le concepteur du projet, Antonin Liehm, est que la *Lettre Internationale*, parente des revues par sa teneur, tende au journal par sa forme (et, on le verra, par son mode de diffusion) : "*Nous ne voulons pas faire un objet durable. Les revues à petit format, on les achète, on les met dans sa bibliothèque, on remet à plus tard leur lecture, un peu comme des livres. Avec le journal, il y a une idée de l'urgence*"[5].

Ajoutons que le papier des pages intérieures, dans l'édition française, évoque plutôt le journal que le magazine ou la revue traditionnelle. Alors, journal ou revue? Ne tranchons pas ce qui reste indécidable et autorisons-nous dorénavant à appliquer indifféremment l'un ou l'autre terme à la *Lettre Internationale*.

Autre ressemblance physique entre les trois versions : une mise en pages généralement assez audacieuse, qui accentue encore la fantaisie inhérente à ce mélange des genres que nous évoquions tout à l'heure, et qui accroit aussi la liberté du lecteur. En effet, les textes ne se suivent pas sagement mais sont souvent juxtaposés sur une même page - entremêlés, pourrait-on dire, si des caractères différents ou des astuces graphiques ne permettaient immédiatement de les différencier et de poursuivre pour chacun une lecture continue. Ainsi le lecteur peut-il à loisir établir des connexions entre telle analyse économique et tel poème, tel récit autobiographique et telle illustration - car l'image aussi s'inscrit dans la thématique développée par l'écrit.

Enfin, la comparaison entre les couvertures d'un numéro italien, français, espagnol ou allemand de la *Lettre Internationale* met également en évidence, au-delà de différences notables, une permanence voulue. Il serait fastidieux de décrire ces compositions, aussi n'en retiendrons-nous que les éléments significatifs pour notre propos[6]. Dans tous les cas, la couverture comprend des illustrations en couleurs, plus ou moins importantes selon le pays. Dans l'édition française, elles sont assez réduites

[5] Ibid.

[6] Voir les reproductions données en annexe.

(deux ou trois vignettes de petite taille), beaucoup plus pour l'Espagne et l'Italie, puiqu'une grande illustration constitue, dans les deux cas, le principal de la couverture; quant au seul numéro allemand paru à ce jour, l'image y est prédominante[7].

Mais le véritable signe pemettant, d'après ces couvertures, de retracer la parenté des quatre éditions (bien sûr en dehors du titre, aisément reconnaissable à travers ses quatre versions linguistiques[8]) est une création de l'artiste tchèque Jiri Kolar, commune à tous les numéros. Elle montre de petites parcelles d'un texte comme émietté puis reconstitué au hasard d'un collage fantaisiste, image à laquelle s'accole une carte colorée de l'Europe, qui aurait subi le même traitement. Cette ensemble représente l'essentiel de la couverture française (les petites vignettes y sont discrètement incrustées); il apparaît plus en retrait, comme en marge, pour l'Espagne et l'Italie, et se réduit à un petit encadré sur la large gravure de l'édition allemande. Naturellement, cette composition est emblématique de la vocation du journal : on s'aperçoit, en l'observant de plus près, que le texte émietté est tiré de "Stendhal en Sicile", long article de l'écrivain italien Leonardo Sciascia, paru dans les numéros 1 français et italien. "Stendhal en Sicile" : sans avoir à commenter le texte en détail, on devine que son sujet a partie liée avec les notions d'échanges inter-européens, de découverte d'une culture voisine, d'intellectuels, de littérature. Quant à la carte comme froissée de l'Europe, elle fait voisiner Saragosse et Versailles, rapproche Zurich de Portsmouth, accole la Pologne à la Méditerranée...

3°) La diffusion

Conformément à l'ambition d'Antonin Liehm de faire en sorte que la *Lettre* soit perçue comme un journal, elle est distribuée (outre les abonnements) par les marchands de journaux plus qu'en librairie.

Pour l'édition française, le tirage est de 18.000 exemplaires; les

---

[7] Commandée à un artiste, Jorg Immendorf, cette illustration évoque un tableau expressionniste, dominé par le rouge.

[8] *Lettera Internazionale* pour l'Italie, *Letra Internacional* pour l'Espagne, *Lettre International* pour la R.F.A.

Nouvelles Messageries de le Presse Parisienne en distribuent 12.000, essentiellement dans les kiosques et maisons de la presse. Les versions italienne et espagnole tirent respectivement à 10.000 et 5.000 exemplaires.Le cas de la toute nouvelle édition allemande est un peu particulier : pour réaliser sa promotion, on a distribué gratuitement 100.000 exemplaires du premier numéro, et Frank Berberich, le responsable allemand, espère à l'avenir vendre 30.000 exemplaires chaque trimestre - à la R.F.A. viendront s'ajouter les marchés suisse, autrichien, et est-allemand peut-être.

Toutes éditions confondues, le tirage total s'élève donc à 63.000 exemplaires. L'ambition des fondateurs du journal demeure que, la pluralité des langues aidant, il puisse être lu partout en Europe. Pour ce qui est de l'édition française, les abonnements - notamment institutionnels (ceux des Instituts culturels français par exemple), permettent effectivement de se procurer la *Lettre* dans n'importe quel pays du continent, excepté toutefois la Roumanie, et avec quelques difficultés en R.D.A. et en Tchécoslovaquie. Ces problèmes tiennent à des raisons politiques évidentes lorque l'on sait que la *Lettre Internationale* donne largement la parole à des opposants de pays de l'Est.

Les chiffres des abonnements à l'édition française pour chaque pays d'Europe ne sont pas significatifs car ils varient sensiblement au cours du temps et peuvent traduire de très petites quantités (de l'ordre 1 ou 2 abonnés pour certains pays). Mentionnons donc simplement que 28% de la totalité des abonnements partent vers l'étranger - y compris hors d'Europe.

Outre les abonnements, la diffusion hors de France s'effectue aussi par le biais de dépôts chez des libraires. On compte ainsi 6 dépositaires en Suisse, 2 au Portugal, 2 en Yougoslavie, 1 en Autriche et 1 en Suède.De plus, une société de diffusion a été chargée de trouver des dépositaires en Belgique. Au total, le nombre d'exemplaires français ainsi vendus par dépôt chez des libraires de pays Européens est de 320 chaque trimestre.[9]

Il faut souligner que mener à bien le pojet d'une couverture totale de l'Europe supposerait que l'on ait bien plus de moyens financiers et de temps que ce dont disposent les directeurs de l'édition-mère. Or, paradoxalement eu égard rôle clef qu'elle joue par rapport à l'ensemble du réseau, c'est elle

[9] Les N.M.P.P., par le biais de leurs correspondants locaux à l'étranger (kiosques ou librairies), diffusent également la *Lettre* aux Etats-Unis, au Canada et au Luxembourg, l'ensemble de cette distribution s'élevant à 500 exemplaires par numéro.

qui connaît le plus de difficultés matérielles. Les versions des trois autres pays sont, en effet, toutes prises en charge par des éditeurs, alors que la *Lettre* française s'édite toute seule, dans des locaux vétustes, avec un personnel réduit et pour une grande part bénévole. La société (S.A.R.L.) emploie en France 7 personnes "fixes", dont 4 salariés (deux d'entre eux le sont à temps partiel) et 3 bénévoles. Poser des jalons, mener des transactions avec d'éventuels dépositaires étrangers s'avère donc malaisé, faute d'argent et de temps. Ajoutons à cela que même l'édition allemande, qui dispose d'un appui logistique bien supérieur, fourni par son editeur, n'emploie qu'une personne à plein temps, et n'a pas eu, pour le lancement promotionnel du premier numéro, assez de moyens pour négocier la vente de la *Lettre International* en Suisse et en Autriche.

Nous touchons là l'un des points essentiels à prendre en compte pour une étude sur la revue : elle souffre des difficultés inhérentes à ce type de publications, vouées à une audience relativement restreinte.

Ce fait même explique bien des aspects informels de son fonctionnement : le manque de programmation, d'études de marché, de plans prospectifs d'expansion, etc. Modestie des moyens, mais aussi souplesse d'organisation - un caractère que nous aurons l'occasion de retrouver à plusieurs stades dans l'elaboration du journal.

De grands principes communs constituent donc la *Lettre Internationale* comme une publication unique, présentant quatre visages quelque peu différents, paraissant en plusieurs langues et diffusée dans plusieurs pays. Avant d'aller plus loin il faut à présent retracer l'histoire du journal : une histoire qui éclaire les statuts respectifs de ses différentes versions, une histoire aussi dans laquelle s'inscrivait, dès les origines, sa nature européenne.

B - L'histoire de la revue : une "histoire européenne"

Il est nécessaire ici de distinguer l'édition française des autres, puisque les fondateurs de la *Lettre Internationale*, Antonin Liehm et Paul Noirot, y travaillent tous les deux, et qu'elle est le moteur de toutes les versions étrangères.

1°) L'édition-mère

Son histoire est indissociable de celles d'Antonin Liehm et de Paul Noirot, aussi convient-il de retracer leurs parcours respectifs. Tous deux ont, à leur manière, traversé les grandes dates de l'histoire européenne contemporaine : vécu individuel, personnalité, événements nationaux et internationaux s'entremêlent étroitement pour aboutir à la genèse de la *Lettre*.

Antonin Liehm est né en 1924, en Tchécoslovaquie. Sa venue au journalisme ne résulte pas d'une formation spécifique, mais plutôt de la conjonction entre goût personnel et circonstances externes. Avant la seconde guerre mondiale, encore lycéen, il travaillait avec un metteur en scène de théâtre d'avant-garde. En 1945, tous deux décident de fonder un journal culturel. "*Quand la guerre a fini, partout en Europe, mais surtout dans les pays ravagés matériellement et moralement, la vie a recommencé à zéro, comme si le passé n'avait pas existé. A l'époque - j'avais vingt et un ans - les jeunes prenaient donc les commandes partout. C'est comme ça que je suis devenu rédacteur en chef d'un grand journal culturel national, sans avoir jamais fait de journalisme*"[10]. On le voit déjà ici, la destinée de l'individu se mêle à celle du continent.

En 1949, le journal, intitulé *Kulturni Politika* ("Politique culturelle"), est interdit, en raison de son non-conformisme dérangeant. La période stalinienne qui s'ouvre alors voit Antonin Liehm accumuler les emplois précaires, beaucoup se soldant par des limogeages. En 1961; il est l'un des directeurs du journal des écrivains, *Literarni Listy* : "*jusqu'en 1968, nous avons fait un journal extrêment intellectuel. Bien que le tirage ait monté*

[10] Ces propos ont été recueillis lors de l'interview d'Antonin Liehm que nous avons menés en juillet 1988.

jusqu'à 150.000 exemplaires (et jusqu'à 300.000 en 1968) pour un pays de 15 millions d'habitants, c'était un journal pas facile, sans concessions. "[11]

Entre 1962 et 1968, *Literarni Listy* devient la tribune de l'opposition intellectuelle tchèque ; puis le grand journal du Printemps de Prague. Antonin Liehm participe activement aux évènements de cette période : " *à Prague, c'était très étonnant de le voir opérer car ce n'était pas un écrivain (il écrivait peu comme journaliste, étant plutôt critique de cinéma), mais il représentait la conscience et le conseil des intellectuels tchèques* ". C'est ainsi que l'évoque Paul Noirot, qui se trouvait lui aussi à Prague, en 1968[12].

Antonin Liehm a quitté la Tchécoslovaquie après l'invasion soviétique, puis il a vécu dix ans aux Etats-Unis, y enseignant la littérature tchèque et le cinéma. Il semble que cette période de sa vie ait vu mûrir le projet, conçu dès son exil, de créer une revue. Sa découverte de la presse littéraire anglo-saxonne, son admiration pour des publications comme la *New-York Review of Books*, n'y ont pas été étrangères.

Toutefois, il a vite renoncé à lancer sa revue aux Etats-Unis, pays trop étranger à la tradition européenne : "*moi, en Amérique, j'enseignais la littérature, le cinéma, et leur expérience européenne. Pour enseigner, il faut trouver avec ses élèves un dénominateur commun, le plus simple possible. Ce qui m'a semblé naïvement le plus élémentaire, c'étaient les contes de fées, la référence ancienne la plus commune. Et je me suis naturellement heurté à un mur total, le monde des enfants américains étant meublé tout à fait différemment de celui des enfants européens. Alors, à plus forte raison, n'aurais-je jamais pu trouver de "dénominateur commun" dans une revue!*" [13]

L'ambition d'Antonin Liehm demeurait de revenir en Europe. Au milieu des années 70, la *Lettre Internationale* a failli voir le jour en Allemagne, en collaboration avec Gunter Grass. Mais celui-ci a fini par se désengager du projet - en retirant, du même coup, les fonds -, le jugeant trop risqué parce que trop "international"...

Ce n'est qu'au bout de plusieurs années de "mendicité", selon ses propres termes, qu'Antonin a pu amasser de quoi fonder quelque chose. A cette époque, il obtient un poste d'enseignant à l'Université de Paris VII.

---

[11] Ibid.

[12] Ces propos ont été recueillis lors de l'interview de Peul Noirot que nous avons menée en juin 1986.

[13] Anne Laurent et Antonin Liehm, op. cit.

C'est alors, en 1983, qu'il décide avec son vieil ami Paul Noirot de lancer la *Lettre Internationale*.

Le qualificatif "international" sied tout autant à Antonin Liehm qu'à sa créature journalistique. Pour l'expliquer, il faut tout à la fois prendre en compte sa biographie personnelle et l'histoire de la Tchécoslovaquie.

Très jeune, Antonin Liehm a étudié les langues : d'abord l'allemand (deuxième langue maternelle de l'Europe centrale), puis le français[14] - ses parents étant très francophiles -, puis l'anglais, pendant la guerre. L'apprentissage du russe s'est imposé ensuite, obligatoire dans un pays vivant dans l'orbite soviétique. Sa maîtrise ultérieure des autres langues paraît, à l'entendre, un phénomène presque naturel : "*Ma femme est italianiste, donc je me suis ainsi mis à l'italien. Puis, alors que je travaillais au ministère des affaires étrangères, on donnait un cours d'espagnol. Je m'y suis inscrit parce que cela m'intéressait. Vous voyez, cela s'est fait comme ça... Ayant vécu treize ans aux Etats-Unis, j'y ai naturellement perfectionné mon anglais.*"[15]

Polyglotte d'exception, Antonin Liehm étonne aussi par le nombre considérable de relations et d'amitiés qu'il entretient à travers le monde entier. Dans l'interview qu'il nous a accordée, Paul Noirot le qualifie à plusieurs reprises d'"*homme-carrefour*", et l'intéressé s'en explique avec le même naturel que pour justifier sa connaissance des langues : "*Vous savez, c'est normal. Ça se fait au hasard de la vie*", ajoutant toutefois avec plus d'amertume : "*mais ça se paie cher... Une biographie comme celle-là, je ne la souhaite à personne!*"[16].

Sa sensibilité acérée à la question de l'Europe, il la doit pour beaucoup au fait d'être tchèque et à l'histoire de son pays, véritable carrefour de par sa seule position géographique. Pour lui, une telle conscience naît généralement lorsque l'on est coupé de l'Europe : alors seulement on se sent européen, et l'on éprouve un manque douloureux. Les Européens "de l'intérieur", eux, sont blasés, indifférents à une condition si familière qu'ils ne la perçoivent même pas. Or, la Tchécoslovaquie, raconte Antonin Liehm, séparée du reste de l'Europe dès 1938(avec Munich), a persisté dans cet isolement après la guerre, le régime stalinien ayant pris le relais. Mise à part la brève embellie du Printemps de Prague, cette situation n'a fait que

[14] Il a été, en Tchécoslovaquie, le traducteur de Sartre et d'Aragon.

[15] Interview d'Antonin Liehm, juillet 1988.

[16] Ibid.

perdurer jusu'à l'heure actuelle. D'où l'immense "appétit" des Tchèques pour l'Europe.

Dans cette optique, la destinée personnelle d'Antonin Liehm suit une courbe parallèle à celle de son pays : exilé pendant treize ans aux Etats-Unis, il y a de nouveau et plus profondément encore ressenti le "manque d'Europe". L'anecdote suivante l'illustre bien : "*Ma femme et moi étions déjà installés depuis plusieurs années en Amérique, et nous commencions à revenir chaque été en Europe (Allemagne, Italie, Angleterre...), pour visiter nos amis. Un jour, quelqu'un nous a demandé : "où allez-vous passer vos vacances?" Ma femme et moi avons répondu simultanément, sans nous consulter: "on rentre chez nous". Notre interlocuteur, surpris, nous a alors demandé : "chez vous, à Prague?" C'est à ce moment-là que nous avons compris que "chez nous", c'était n'importe où en Europe.* "[17]

Un directeur tchèque, polyglotte, francophile, exilé en Amérique, et il faudrait ajouter : politiquement toujours à gauche, socialiste - au sens le plus humaniste du terme - voilà l'une des clefs de la *Lettre Internationale*.

Son autre directeur et fondateur[18], **Paul Noirot**, a suivi un parcours naturellement très différent, mais portant aussi en germe ce que devait être la revue[19].

Scientifique de formation, il interrompt ses études pour entrer dans la Résistance. Arrêté en 1943, il est déporté pendant deux ans à Buchenwald. Au lendemain de la guerre, la mort de son père l'oblige à travailler pour gagner sa vie : il entre alors à l'Agence France Presse - son père, également résistant, en avait été l'un des fondateurs.

Sa carrière journalistique s'est poursuivie au sein du Parti Communiste, puisqu'à partir de 1953, il en a dirigé la revue de politique étrangère, *Démocratie Nouvelle*. Mais en 1968, il prend position pour le mouvement étudiant, et tente (avec Roger Garaudy notamment) de s'y joindre pour y faire entendre des voix communistes, malgré la froideur du P.C. Le dernier numéro de *Démocratie Nouvelle*, paru à cette époque, est sous-titré : "Pour servir à l'histoire de Mai 68", et prend parti pour le

[17] Ibid.

[18] Pour l'édition française seulement.

[19] On peut, pour plus de détails, se reporter au récit qu'il a fait de son parcours dans *La Mémoire ouverte* (Stock, 1977).

mouvement estudiantin. Pour cela, en juillet 1968, les instances communistes condamnent Paul Noirot et suspendent la publication.

La même année, le Parti Communiste désapprouve officiellement l'invasion de Prague par les Soviétiques. Comme Paul Noirot a pris fait et cause pour le Printemps de Prague, auquel il a d'ailleurs participé, il propose alors au Parti de renouer avec lui, à condition de pouvoir sortir un numéro spécial de son journal sur le renouveau tchèque et son écrasement. L'accord est donc tacitement conclu, et le numéro déjà composé, lorsque, en octobre, le P.C. décide, juste avant sa sortie, de suspendre à nouveau la revue - celle-ci n'a jamais reparu depuis.

Paul Noirot choisit alors de dégager le Parti de l'impasse "diplomatique" dans laquelle il se trouve, en lui proposant de publier dans une nouvelle revue totalement indépendante de ses structures, le numéro prévu pour *Démocratie Nouvelle*. Il lance alors un appel pour qu'on l'aide à créer cette publication, et recueille l'appui d'un grand nombre d'intellectuels prestigieux du P.C. Sommé par la direction du Parti de mettre un terme à cette entreprise, il refuse, et le premier numéro de *Politique Aujourd'hui* paraît en janvier 1969. Cet évènement vaut à Paul Noirot d'être alors exclu du P.C.

Un an plus tard, il lance *Politique-Hebdo*, appelé à devenir - juqu'à sa disparition en 1978 - le plus grand hebdomadaire de l'extrême gauche post soixante-huitarde. *Politique Aujourd'hui*, revue mensuelle puis trimestrielle, mourra, quant à elle, en 1986. A travers ces deux publications, Paul Noirot s'est senti entraîné beaucoup plus loin vers l'extrême gauche qu'il ne l'aurait souhaité. Mais, aujourd'hui encore, il ne renie en rien cet engagement, pas plus qu'il ne désavoue les convictions qui l'ont lié au P.C. pendant de si longues années. Cette absence d'amertume envers le passé, il la doit peut-être au fait que jamais il n'a exercé, au sein du Parti Communiste, de réel pouvoir politique; bien au contraire, il y a invariablement refusé tout mandat électif. Ainsi n'était-il pas considéré comme un danger potentiel, ce qui lui a conféré une singulière liberté d'action et d'expression, mise à profit dans *Démocratie Nouvelle*.

Aussi dissemblables qu'ils aient pu être, les itinéraires de Paul Noirot et d'Antonin Liehm ont tout deux abouti à inscrire les deux hommes dans le vaste champ de la gauche non communiste, mais ayant conservé les idéaux socialistes : "*Aujourd'hui, je suis toujours socialiste au sens large du terme, c'est-à-dire à la recherche d'une société plus solidaire, plus juste, plus*

humaine, plus rationnelle, où l'histoire ne s'impose pas aux hommes de l'extérieur, où ils participent le plus consciemment possible à leur propre destinée", déclare Paul Noirot[20].

Ce même esprit se retrouve naturellement dans la *Lettre Internationale*, et l'adresse inaugurale aux lecteurs le confirme : "*Bien entendu, nous avons nous aussi un passé, une trajectoire, une histoire. Si l'on insiste pour nous classer aujourd'hui, nous disons que, dans notre diversité, nous nous réclamons du "socialisme démocratique" au sens européen, ou du "libéralisme politique" au sens américain, et que nous sommes plus assurés dans les questions que dans les réponses*"[21]. A suivre les trajectoires des deux directeurs, on comprend mieux cette dernière phrase.

L'intérêt de Paul Noirot pour l'Europe se situe dans un contexte très différent de celui d'Antonin Liehm. Il est concevable d'attribuer sa conscience européenne au fait qu'il a vécu le plus durement du monde - dans la Résistance puis en déportation - les déchirements du continent. Son engagement dans le Parti Communiste y joue sans doute lui aussi un grand rôle : être communiste, dans les années quarante, cela impliquait un intérêt admiratif pour les démocraties populaires, modèles de la "révolution accomplie". Ainsi, dans l'immédiat après-guerre, Paul Noirot, alors à l'A.F.P., s'est-il spécialisé dans les pays de l'Est."*Comme langue de l'Europe orientale, je parle seulement un peu le russe; mais; au même titre, je ne parle pas un mot de chinois et j'ai pourtant écrit un gros livre sur l'économie chinoise*[22]. *A l'époque, on avait la naïveté de croire que l'on pouvait découvrir le monde sans en parler les langues. On avait la vision, propre aux communistes, d'une science universelle permettant de transcender toutes les sciences particulières. On pouvait ainsi comprendre la Chine avec l'aide des camarades chinois, sans parler un mot de chinois...* "[23].

A l'époque, l'attrait de Paul Noirot pour les pays de l'Est procède donc le plus directement possible de son adhésion à la vision communiste de l'Europe politique, et de l'internationalisme marxiste le plus pur. Sa

[20] Interview de Paul Noirot, juin 1988.

[21] "A nos lecteurs" (*L.I.* n°1, été 1984).

[22] Ce livre est intitulé : *Economie de la Chine socialiste* (Ed. J.-J. Rousseau, Genève, 1960).

[23] Interview de Paul Noirot, juin 1988.

rencontre avec Antonin Liehm s'incrit aussi dans ce contexte : spécialisé dans les pays de l'Est dès 1947, au sein de l'A.F.P., il a par la suite approfondi cet intérêt tout en dirigeant *Démocratie nouvelle*, et s'est rendu en Tchécoslovaquie à maintes reprises, consolidant en ces occasions l'amitié nouée avec Antonin Liehm. Lorsque celui-ci, à partir de 1949, s'est vu dépossédé de toute responsabilité et éloigné de la vie publique par le pouvoir stalinien - il avait publié un pamphlet contre le "poète officiel" tchèque -, Paul Noirot s'est toujours efforcé de le soutenir en lui apportant, à travers sa personne, l'appui du parti Communiste Français, d'un poids non négligeable dans la Tchécoslovaquie de cette époque. Par la suite, les deux hommes se sont naturellement retrouvés pendant le Printemps de Prague.

Après ses nombreuses tentatives infructueuses pour fonder la revue dont il rêvait, Antonin Liehm a donc fait appel à son ami, qui disposait des locaux commerciaux achetés en 1970 pour *Politique-Hebdo*, et de l'infrastructure utilisée pour la publication de *Politique Aujourd'hui* [24]. Tous deux sont aujourd'hui co-directeurs de l'édition-mère de la *Lettre Internationale*. Depuis la disparition de *Politique Aujourd'hui*, la *Lettre* française n'a plus d'éditeur, ce qui lui vaut les difficultés matérielles déjà évoquées. Antonin Liehm est, en outre, directeur des trois autres éditions nationales.

2°) Les "filles"

Comme on l'a indiqué précédemment, le projet initial reposait sur l'existence de plusieurs versions linguistiques. Celles-ci ont vu le jour de manière très échelonnée, de 1984 à1988, et dans des conditions tout à fait diversifiées. Un principe, cependant, reste commun à toutes : Antonin Liehm avait posé dès le départ qu'il trouverait un responsable dans chaque pays, parmi ses amis notamment. Ce que nous disions sur son extraordinaire vocation d'"homme-carrefour" se retrouve donc une fois encore illustré.

---

[24] Dans un immense, très beau mais aussi fort vétuste appartement du dixième arrondissement de Paris (14-16 rue des Petits Hôtels).

a) L'italienne

L'ami pressenti pour la *Lettre* italienne était Federico Coen. En 1984, il dirigeait *Mondo Operaio*, la revue du Parti Socialiste italien. Aussi la *Lettera Intrenazionale* a-t-elle été publiée au départ par *Mondo Operaio* - de même que la *Lettre* française l'avait été par *Politique Aujourd'hui* - sous le contrôle de Federico Coen.

Par la suite, au fur et à mesure que s'affirmait l'emprise de Bettino Craxi sur le Parti Socialiste italien, les non-"craxistes" se sont peu à peu vus écartés des responsabilités. Renvoyé de *Mondo Operaio*, Federico Coen a alors rejoint la structure éditoriale dont disposait la C.G.I.L., confédération de syndicats italiens. Il y a monté la revue syndicale *Thema*, apportant aussi avec lui la *Lettera Internazionale*. Celle-ci a donc bénéficié de l'appui matériel appréciable offert par son nouvel éditeur. Mais elle ne s'intégrait pas aisément à une structure syndicale, malgré la totale indépendance dont elle jouissait sur le plan rédactionnel : les ventes stagnaient, la diffusion laissait à désirer.

Aussi, au début de l'année 1988, la *Lettre italienne* a-t-elle rejoint un nouveau cadre éditorial, toujours sous la responsabilité rédactionnelle de Federico Coen[25]. Il s'agit de la maison d'édition qui publie *Alfabeta*, mensuel d'actualités culturelles, et *La Gola* (littéralement : la "geule"), revue consacrée à l'alimentation et à la gastronomie. En changeant d'éditeur, la *Lettera Internazionale* a quelque peu modifié son aspect extérieur, sa maquette s'étant rapprochée des autres publications de la même maison. Mais pour les principes essentiels communs aux quatre versions, tant sur le fond que sur la forme, la nouvelle *Lettre* italienne ne détonne aucunement.

b) L'espagnole

Dès l'origine, des responsables du Parti Socialiste espagnol - alors au pouvoir - se sont intéressés à la *Lettre Internationale*, et ce toujours par le biais de relations d'Antonin Liehm. Ils ont donc avancé comme base éditoriale la structure de leur parti. Toutefois, à l'instar de ce qui se passe

[25] Née à l'été 1984, elle compte, quatre ans après, 17 numéros, dont 2 numéros doubles, soit 15 fascicules matériels.

en Italie, celui-ci ne fournit que l'infrastructure matérielle, n'intervenant aucunement dans le domaine rédactionnel[26]. Au demeurant, dans tous les pays où elle paraît, la *Lettre* est constituée en sociétés privées, indépendantes de leurs cadres d'accueil, et donc intellectuellement autonomes.

Si la *Letra Internacional* n'est nullement perçue par ses lecteurs espagnols comme inféodée au Parti Socialiste, l'appui de ce dernier lui a valu des honneurs méconnus de ses consoeurs : "*pour l'inauguration, c'est le numéro deux du gouvernement espagnol qui est venu faire le discours. Il avait lu attentivement et commenté toute la revue. Imaginez, en France, le Premier Ministre faisant une semblable prestation! Ici, pendant deux ans, le Ministre de la Culture ne s'est pratiquement pas aperçu que nous existions. Le nouveau non plus, d'ailleurs...*"[27]

c) L'allemande

Etant donné la constante ouverture de la *Lettre Internationale* sur l'Europe de l'Est, on comprend aisément pourquoi une édition allemande était, dès l'origine, vivement souhaitée. Rappelons à ce propos que le projet initial devait rayonner à partir de la R.F.A. Une fois la revue lancée à Paris, Antonin Liehm lui a longuement recherché un pôle allemand, négociant vainement avec les grands éditeurs d'Allemagne Fédérale. Mais aucun ne voulait se lancer dans une entreprise aussi risquée : on acceptait à la rigueur une revue au format livre, ce qui aurait, bien sûr, dénaturé le produit.

Or, Antonin Liehm avait noué des relations avec un certain nombre d'auteurs allemands, dont la plupart - comme Hans-Magnus Enzensberger - écrivaient déjà dans la *Lettre*, et qui rêvaient depuis longtemps d'en faire une version allemande. Ils ont donc longuement démarché dans leur propre pays, pour finalement trouver comme éditeur la *Tageszeitung*. Ce quotidien berlinois peut être comparé au journal français *Libération* : il navigue entre la gauche modérée et l'extrême gauche, et possède des liens avec bon nombre d'intellectuels. La *Tageszeitung*, plus communément surnommée la *Taz*, a donc relevé le défi, donnant naissance à la *Lettre International*.[28]

---

[26] Née au printemps 1986, la *Lettre* espagnole compte 10 numéros à l'été 1984.

[27] Anne Laurent et Antonin Liehm, op. cit.

[28] Le responsable en est Frank Berberich.

L'appui de la *Taz* est une aubaine pour la revue : outre ses importants moyens matériels, elle lui lègue d'emblée le fort capital de sympathie et d'intérêt dont elle jouit auprès d'un vaste public - comprenant une bonne part de l'intelligentsia berlinoise.

Le lancement promotionnel des 100.000 exemplaires du premier numéro (pour partie insérés dans la couverture de la *Taz*, pour partie distribués gratuitement chez les libraires) a connu un succès immédiat, puisque, en une semaine, il ne restait plus rien. De plus, les plus grands journaux allemands ont répercuté l'événement. Reste donc à concrétiser ce succès dans la vente des numéros ultérieurs.

Avec l'apparition de sa version en langue allemande, la *Lettre* voit s'ouvrir pour elle un marché considérable : la R.F.A., l'Autriche, la Suisse, seront bien sûr touchées, et les ventes en Europe de l'Est s'en trouveront considérablement accrues. De surcroît, il n'est pas interdit de penser, étant donné le rapprochement de plus en plus étroit des deux Allemagnes, que la R.D.A. - jusqu'à présent relativement fermée à la revue - s'y ouvrira sensiblement.

Soulignons à quel point il est paradoxal que seule l'édition-mère ne dispose pas d'un éditeur. Ce n'est ni faute de désir ni faute d'efforts : avant 1984, Antonin Liehm avait déjà vainement démarché des journaux comme *Libération* et *Le Nouvel Observateur* pour leur proposer son projet. Et aujourd'hui encore, il ne désespère pas de trouver une structure d'accueil.

S'il a réalisé son projet à Paris, cela tient certes au gré des circonstances (rappelons que Berlin aurait dû être le port d'attache), mais pas exclusivement.La capitale francaise reste, en effet, un grand carrefour des cultures européennes; et elle est souvent encore perçue comme telle dans les pays de l'Est.

On l'a vu, Antonin Liehm est le principal artisan des naissances de versions etrangères. Dans le réseau aujourd'hui constitué, il représente également un point central. Décrire ce réseau, ou plutôt cette constellation mouvante, nous permettra de dégager les principes qui sous-tendent l'européanisme de la revue.

C - Un réseau souple et ouvert

Ces deux qualificatifs ressortent de l'étude du mécanisme international qu'est la *Lettre*.

1°) "L'homme-carrefour"

Afin de garder le contrôle et d'assurer l'harmonie de l'ensemble, Antonin Liehm co-dirige les quatre éditions, qu'il a toutes suscitées. Un même type de contrat le lie à chacune : il possède un droit de veto sur tous les textes qui peuvent être publiés, et peut mettre fin à l'existence des "filles" en cas de conflit grave.

Les éditions étrangères jouissent toutes d'une totale autonomie financière, et leur indépendance rédactionnelle est, en fait, considérable. Simplement, Antonin Liehm a accès à tous les textes qu'elles comptent faire paraître - la réciproque est d'ailleurs vraie. Bien sûr, il ne lit pas tous ces écrits au préalable, mais il peut, s'il en découvre qu'il désapprouve vraiment, leur en interdire la publication. En revanche, s'il leur propose ou leur recommande de publier des textes qui lui plaisent, il ne peut nullement les y contraindre. Son droit de veto n'a joué qu'une ou deux fois depuis l'origine, pour l'ensemble des éditions.

En fait, les relations sont exemptes de tout esprit de contrôle ou de suspicion. Elles relèvent plutôt du mode de la consultation, de l'échange, ou du conseil. Elles prennent la forme de discussions, plus ou moins passionnées, comme tout un chacun peut en avoir avec autrui autour de centres d'intérêt communs. Du reste, le même type de dialogues se retrouve au sein de chacune des quatre équipes, pour juger de la qualité d'un manuscrit.

Les contacts entre les différents bureaux (qui ne passent pas

nécessairement par Antonin Liehm) sont fréquents, le plus souvent établis par téléphone. Les occasions en sont très diverses : consultation sur la valeur d'un texte, demande de renseignements pratiques, etc. En outre, les animateurs des quatre éditions se rencontrent au mois quatre fois par an. Des réunions plénières sont plus rarement organisées : ce fut le cas lors du changement d'éditeur en Italie, également lors du lancement de l'édition allemande.

Là encore, le manque de temps et de moyens interdit de multiplier les rencontres et les visites. Mais ici aussi, il confère à l'ensemble du réseau une souplesse appréciable : ces contacts informels paraissent préserver la qualité et la spontanéité des relations humaines et, excluant toute hiérarchie stricte, favoriser l'autonomie de chaque bureau.

Il nous semble important de souligner que, si une structure aussi précaire que celle de la *Lettre* se heurte à des difficultés considérables et souvent handicapantes, sa légèreté lui assure malgré tout une adaptabilité que ne connaîtrait sans doute pas un groupe de presse international puissant et parfaitement huilé. Sans vouloir, au nom d'un pittoresque douteux, ériger le côté artisanal de la *Lettre* en atout, il faut reconnaître que le journal sait, par sa souplesse, affirmer sa cohérence au-delà des frontières - notamment grâce au rôle pivot d'Antonin Liehm - tout en préservant l'originalité nécessaire à l'identité de ses différentes antennes.

La meilleure preuve de cette efficacité demeure que la *Lettre Internationale* a su en quatre ans susciter et maintenir quatre pôles européens.

2°) La circulation des textes

Les quatre versions linguistiques reposent toutes sur un principe identique : chacune ne publie que des textes inédits dans sa langue. Cette base permet, d'un pays à l'autre, de conserver une coloration homogène, tout en préservant les différences nécessaires à nuancer l'ensemble.

A titre d'exemple, la *Lettre* allemande a traduit un texte de Michel Foucault édité en français, que n'aurait par conséquent pas pu faire paraître l'édition-mère. De manière plus générale, il existe un fonds commun de

textes[29] "publiables", centralisés à Paris : ces documents sont soit des commandes passées auprès des auteurs en prévision d'un ensemble thématique, soit des envois spontanés, soit des extraits d'ouvrages ou d'articles parus en toutes langues, hormis le français. L'équipe française dipose toujours ainsi d'un "stock" de textes disponibles, dans lequel elle choisit, au gré des thèmes retenus pour chaque numéro. Certains articles peuvent ainsi sommeiller très longtemps, voire même n'être jamais publiés.

Le fonds est transmis systématiquement aux antennes étrangères. Chacune est ensuite libre d'y choisir ce qu'elle désire, avec toujours, cependant, la contrainte de la langue. Les textes reçus en France sont généralement envoyés à l'étranger dans leur langue originale; puis chaque édition se charge de faire traduire ceux qui l'intéressent . Toutefois, les textes écrits dans certaines langues peu familières, comme le chinois, sont souvent transmis à l'étranger dans leur version française.

Lorsqu'un texte découvert dans une revue ou dans un livre intéresse les animateurs de l'édition française, il faut alors en racheter les droits à celui qui les détient : l'auteur lui-même, son agent, l'éditeur du livre ou du périodique. C'est Mira Liehm, la femme d'Antonin, qui se charge de ces tractations, s'efforçant d'obtenir des prix raisonnables - le cas échéant, en parlementant avec les auteurs afin qu'ils incitent leurs éditeurs à la modération.

La plupart du temps, Mira Liehm négocie du même coup les droits de traduction pour le français, l'allemand, l'espagnol et l'italien. Toutefois, si l'intérêt que présentera un texte pour telle ou telle édition est douteux, elle achète les droits uniquement pour le français, et se contente de les réserver pour les autres langues.

Ce mécanisme fait apparaitre le rôle central de l'édition française, qui alimente véritablement le reste du réseau. Quelques chiffres permettront de préciser ce point.

---

[29] Nous ne traitons pas ici des poèmes, généralement différents d'une édition à l'autre.

TEXTES PARUS DANS L'EDITION FRANCAISE ET REPRIS DANS D'AUTRES

De l'été 1984 au printemps 1988 il est sorti 16 numéros de la version française, représentant 383 textes (soit une moyenne de 24 textes par numéro)[30].

-190 de ces textes ont été repris au moins par une édition étrangère, soit **50%** de l'ensemble

-38 l'ont été par deux éditions étrangères, soit 10% de l'ensemble

-3, enfin, se retrouvent dans les trois versions étrangères, soit 0,8% de l'ensemble.

La moitié des textes publiés par la *Lettre* française est donc reprise par d'autres. Notons également que les chiffres modestes de 10% et de 0,8% indiquent que les choix des Italiens et ceux des Espagnols ne se portent que relativement rarement sur les mêmes textes[31].

L'autonomie des éditions-filles les unes par rapport aux autres est donc totale, et l'identité de chacune assez marquée.

ORIGINE DES TEXTES PUBLIES PAR L'EDITION ITALIENNE

De l'été 1984 au printemps 1988, les Italiens ont publié 16 numéros, dont deux doubles, soit 14 fascicules de la *Lettera Internazionale*. 239 textes ont ainsi paru, soit 17 en moyenne par numéro.

- 154 d'entre eux avaient paru dans l'édition française, soit **64,5%** environ

- Aucun des textes sortis à Rome n'a été repris de l'édition espagnole

ORIGINE DES TEXTES PUBLIES PAR L'EDITION ESPAGNOLE

Du printemps 1986 à l'été 1987, la *Letra Internacional* compte 9 numéros, soit 132 textes, un peu plus de 14 en moyenne par numéro.

- 59 d'entre eux avaient paru dans l'édition française, soit **44,5%**

---

[30] Seuls les poèmes sont exclus de ces données

[31] Quand aux Allemands, ils n'ont fait paraître qu'un numéro à ce jour: les chiffres sont donc moins significatifs.

- 2 n'avaient paru que dans la version italienne, soit 1,5%
- au total, 46% des textes publiés à Madrid avaient donc déjà paru à Paris ou à Rome.

Il faudrait, pour être tout à fait précis, majorer sensiblement les chiffres exprimant la "dépendance"des éditions étrangères envers Paris. En effet, nombre d'articles que publient les premières, s'ils ne sont pas sortis dans la *Lettre* française, proviennent tout de même du corpus envoyé par la France.

On peut néanmois comparer le taux de 64,5% de la *Lettera* italienne aux 44,5% de la *Letra Internacional* : ces chiffres font apparaitre que l'édition espagnole est nettement plus distante pour le choix de ses textes que l'italienne des suggestions transmises par le bureau parisien. Cette idée sera confirmée par l'analyse que nous ferons des nationalités des auteurs.

Notons que 2 textes seulement ont été inspirés aux Espagnols par les Italiens,et qu'aucun n'a fait l'objet de la démarche inverse, ce qui confirme la faiblesse des liens horizontaux entre les différentes éditions-filles.

ORIGINE DES TEXTES PUBLIES DANS L'EDITION ALLEMANDE

Un seul numéro est sorti,en juin 1988, aussi les chiffres sont-ils assez peu significatifs, d'autant que sa naissance tardive a sans doute incité l'équipe de la *Lettre International* à puiser abondamment dans le très riche corpus des textes déjà parus ailleurs, sans avoir encore eu trop de temps pour chercher des textes par elle-même.

27 textes composent ce premier numéro
- 15 d'entre eux avaient paru dans l'édition française, soit **55,5%**
- 3 étaient sortis dans la version italienne, soit 11,1%
- aucun n'avait paru en Espagne
- au total, 66,6% des textes publiés à Berlin avaient donc déjà paru dans la *Lettre* , à Paris ou à Rome.

Ce total de 66,6% est proche des 64,5% de textes repris par l'Italie après avoir paru en France. Cette analogie, mise en regard des modestes 46% de textes empruntés par la *Lettre* espagnole à ses consoeurs, confirme

que Madrid se singularise par sa plus grande autonomie.

Précisons encore que très rares sont les occurences de textes ayant d'abord paru en Espagne ou en Italie et repris ultérieurement par la France, puique l'on n'en compte que 3. C'est donc bien un flux descendant qui, parti de la France, irrigue les trois autres pôles. De cette centralisation nait non pas - les chiffres le prouvent - l'uniformité, mais la cohérence de l'ensemble, necessaire pour que, tout en changeant de nationalité, la publication ne soit pas dénaturée. Chacune des trois "filles" emprunte ainsi de 45 à 55% de ses publications à la "mère". S'y ajoutent, nous l'avons signalé, les textes que celle-ci leur envoie sans les avoir elle-même sortis; leur parution à Rome, à Berlin ou à Madrid, témoigne une fois encore de la marge de manoeuvre dont chacun dispose dans ses choix.

Quant aux textes découverts par l'une quelconque des éditions-filles, il peut, certes, s'agir d'ouvrages déjà parus en français, donc interdits à l'édition parisienne, mais aussi de trouvailles originales, écrites dans une tout autre langue. Là aussi s'exerce la liberté des "filles".

3°) Perspectives européennes d'expansion du réseau

1984, 1986, 1988 : trois étapes déjà dans la croissance de la *Lettre Internationale* . L'idéal, aux yeux de ses fondateurs, serait de multiplier ses bureaux à travers l'Europe, pour relever le défi consistant à abattre les frontières linguistiques et pour que tous les Européens puissent lire le même journal. Ce pari se heurte à des obstacles matériels, économiques, politiques, mais le but demeure. Le cas échéant, le principe régissant le lancement de nouvelles versions linguistiques serait toujours le même : Antonin Liehm susciterait des "vocations" parmi ses nombreux amis étrangers, ou bien il accepterait toute proposition sérieuse venant d'un autre pays. Des tentatives ont déjà été faites, mais sans pouvoir être menées à terme.

a) les essais non transformés

Des responsables potentiels de la *Lettre* se sont manifestés aux Pays-Bas, en Grèce et en Suède[32]. Cette seule énumération permet déjà d'appréhender une des raisons pour lesquelles toutes ces tentatives ont échoué : qui dit petit pays dit petit marché, et souvent langue à difusion restreinte. Le projet européen de la *Lettre Internationale* se heurte là précisément à ce qui fait la spécificité de l'Europe : le morcellement des pays et des langues, interdisant les économies d'échelle pour toute entreprise de ce type.

Certes, le portugais est parlé par près de 100 millions de Brésiliens, certes les Grecs sont plus nombreux aux Etats-Unis qu'en Grèce, mais ces nations ne représentent pas à proprement parler des marchés potentiels, car la culture des Brésiliens et celle des Grecs immigrés en Amérique diffèrent sensiblement de la culture européenne; le nombre de lecteurs virtuels dans ces pays ne serait donc vraisemblablement guère supérieur à celui des lecteurs des éditions existantes.

Toutefois, ce relatif pessimisme quant aux marchés représentés par les petits pays doit être tempéré, et Antonin Liehm garde ces portes ouvertes : "*si quelqu'un me demande de faire une nouvelle* Lettre, *je dirai : "absolument! Faites-le, on va vous envoyer des textes, comme aux autres, mais on ne peut pas faire davantage". Une langue à diffusion restreinte n'est pas un obstacle rédhibitoire; si on publiait la* Lettre Internationale *à Prague, elle s'y vendrait trois fois plus qu'en France : d'abord, il y aurait une certaine avidité des gens, et puis il y a la tradition tchèque qui fait qu'il y a toujours une multitude de lecteurs pour ce genre de revues. Je crois que, de manière générale, dans certains petits pays, la densité de curiosité intellectuelle est plus forte que dans beaucoup de grandes nations*"[33].

Ce thème des petits pays plus ouverts que les grands (qui manifestent, selon l'expression d'Antonin Liehm, un déplorable "*provincialisme culturel*"), nous le retrouverons dans la deuxième partie de cette étude, car il représente une idée force pour les animateurs de la revue.

Malgré les obstacles, les jeux restent donc ouverts pour des

---

[32] Le projet suédois a même partiellement vu le jour : la *Lettre* a paru en Suède, mais en pages intérieures d'un journal existant. Cette formule vidait la revue de sa substance, et c'est pourquoi Antonin Liehm a révoqué l'accord conclu avec les Suédois.

[33] Interview d'Antonin Liehm, juillet 1988.

implantations dans de petites nations européennes : la *Lettre Internationale* a beau être une entreprise commerciale, tributaire des réalités économiques, les propos d'Antonin Liehm montrent suffisamment que les réalités culturelles elles aussi sont à prendre en considération, et qu'elles peuvent parfois même infléchir le cours des choses. Cette idée fonde d'ailleurs la raison d'être de la *Lettre Internationale* .

b) L'absence paradoxale d'une édition anglaise

Lorsque l'on vient d'évoquer les obstacles auxquels se heurte l'élargissement du réseau à de petits pays, on ne peut pas, a contrario, ne pas s'interroger sur l'absence d'une édition anglaise. Celle-ci bénéficierait d'emblée d'un marché considérable, avec bien sûr la Grande Bretagne et l'Irlande, mais aussi le public virtuel de tous les Européens pratiquant l'anglais (en Scandinavie, par exemple), sans parler des anglophones vivant hors d'Europe. Antonin Liehm explique cette lacune par des raisons de deux ordres.

La première relève d'un problème purement linguistique : "*je suis persuadé que la sémantique de l'anglais est très différente de celles des langues d'Europe continentale; elle leur est sans doute très nettement supérieure, parce que plus rigoureuse. Dès le moment où vous et moi décidons d'écrire, nous commençons à le faire; la pensée, l'idée, se forment au fur et à mesure. Sartre disait, une fois devenu quasiment aveugle, que c'en était fini pour lui de la littérature : il ne pouvait pas dicter car, en français, c'est l'écriture qui fait la phrase et l'idée. En anglais, au contraire, quand on se penche sur la page blanche, on sait déjà ce qu'on va écrire, quelle forme prendra la pensée - naturellement, je schématise à l'extrême. Sémantiquement, il y a beaucoup plus de clarté en anglais que dans nos langues continentales. Pour exprimer une idée, nous devons parler dix minutes. En anglais, il faudra trente secondes : on n'a pas besoin de tout cet emballage* ".[34]

Pour Antonin Liehm, le problème posé par l'anglais est donc purement sémantique : il estime par exemple que l'allemand et l'anglais, tout en étant linguistiquement proches, sont sémantiquement très différents. D'où les difficultés que poserait, selon lui, une version britannique, puisque la

[34] Ibid.

Lettre repose essentiellement sur les traductions d'une langue à l'autre d'un corpus de documents : "*si vous prenez un très bon texte anglais ou américain, si vous le traduisez bien en allemand, en italien ou en espagnol, cela reste un très beau texte. Mais si vous prenez un très beau texte français, allemand, italien, il devient, traduit en anglais - et même très bien traduit - illisible. Une* Lettre *anglaise devrait donc être totalement réécrite, cela coûterait très cher, et seul quelqu'un de très sensible à ces nuances sémantiques pourrait le faire. Moi, j'ai vécu treize ans en Amérique : cela m'a suffi pour comprendre ce problème, mais pas pour le résoudre. Prenez, par exemple, la façon dont on travaille un manuscrit dans une maison d'édition anglaise ou américaine : ce n'est pas comparable à ce qui se pratique en France. Ici, on ne fait rien; là bas, c'est un esclavage, un travail énorme, et l'auteur doit se soumettre à cette discipline. Quand je suis arrivé à New York, en 1970, j'avais avec moi un cartable rempli de textes publiés partout en Europe, et que j'aimais bien. Je n'ai jamais trouvé personne pour les publier là-bas, parce qu'ils n'étaient pas assez rigoureux, pas assez travaillés, etc. Ici, ça ne gêne personne; là-bas, ça ne passe pas.* "[35]

Une revue européenne aussi littéraire que la *Lettre Internationale* ne peut que se montrer très attentive et scrupuleuse pour toutes les questions relatives à la langue. Traduire un texte suppose que l'on prend en compte les différentes mentalités et traditions nationales. Car la langue implique, au-delà d'elle-même, la culture : "*lorsque l'on me demande: "pour qui fais-tu un journal?", je réponds toujours : "pour moi". Je ne connais pas un autre lecteur, je ne peux pas en imaginer. Je fais donc un journal que j'aimerais lire. Je peux concevoir un lecteur pareil à moi en Allemagne, en Italie, en Espagne. Mais un lecteur anglais est différent, et je ne sais pas faire un journal pour lui. C'est une question de sémantique, il s'agit de la connexion entre la pensée et son expression : le mot.* "[36]

Malgré l'importance de ces réticences, Antonin Liehm se déclare prêt à soutenir une édition anglaise, si l'occasion s'en présentait - on retrouve ici encore la même souplesse qu'il imprime à sa revue. "*Si quelqu'un me proposait de faire une édition anglaise, je lui dirais : "you have my blessing", je vais t'aider comme je le pourrai, mais c'est toi qui la prends en charge, je ne peux pas te signer un contrat qui m'institue directeur, comme*

[35] Ibid.

[36] Ibid.

je l'ai fait avec les autres, car je me sens incapable d'assumer une telle entreprise".[37]

Autre problème majeur que devrait affronter la création d'une *Lettre* anglaise : celui de la concurrence. Certes, le marché anglo-américain serait pléthorique quant au nombre de lecteurs potentiels, mais il y fleurit déjà un certain nombre de revues littéraires de très haute qualité, tels la *New York Review of Books*, la *London Review of Books*, le *Times Literary Supplement*, *Granta*, etc. Les choses étaient différentes en Italie ou en Espagne, puisque la *Lettre Internationale* y a investi un espace quasiment vide. Pour originale qu'elle soit, elle ne trancherait peut-être pas assez sur ces brillantes concurrentes, que ses fondateurs eux-mêmes citaient en exemples dans le premier numéro : "*Il semble (...) que, dans le genre qui nous intéresse, le journalisme anglo-saxon est supérieur à celui de l'Europe occidentale, que nous ne pouvons que nous enrichir des meilleurs textes traduits de l'anglais (...) - nous pensons ici, parmi d'autres, à la* New York Review of Books, *à la* London Review of Books, *avec lesquelles nous avons noué d'excellentes relations.*"[38]

Comme pour la Grèce, la Suède ou le Portugal, il y a eu des amorces d'édition anglaise de la *Lettre*, accueillies avec le plus grand intérêt par Antonin Liehm, mais elles n'ont pour l'instant jamais abouti.

c) Une *Lettre* russe est-elle concevable?

A cette question, Antonin Liehm répond sans ambages : "*J'en serais ravi, mais c'est aux Russes de le faire! Moi, je suis tout à fait pour!*"[39]

Commercialement parlant, une telle creation serait - comme dans le cas d'un éventuel marché anglo-américain - très favorisée. L'Union Soviétique ne poserait pas (comme pourraient le faire la Hongrie ou la Tchécoslovaquie[40]) les problèmes d'un petit marché linguistique. De plus,

[37] Ibid.

[38] "A nos lecteurs" (*L.I.* n°1, été 1984)

[39] Interview d'Antonin Liehm, juillet 1988.

[40] En fait, ce dernier pays est pour l'instant exclu, car Antonin Liehm, exilé politique tchèque, en est banni.

une *Lettre* russe inonderait tous les pays de l'Europe orientale, où presque tout le monde connaît le russe.

Le problème est,comme on peut le deviner, pour une grande part politique. Les itinéraires de Paul Noirot et d'Antonin Liehm, en eux-mêmes, parlent suffisamment. Sans vouloir préjuger de l'"ère Gorbatchev" ni du renouveau qu'elle insufflera peut-être à l'Est, notons simplement qu'une évolution politique sensible de l'"autre Europe" serait la condition préalable au lancement d'une *Lettre* russe.

Il est frappant de constater, après ce bref tour des horizons envisageables pour de nouvelles moutures du journal, et des difficultés prévisibles qu'elles rencontreraient, qu'aucune perspective n'est a priori écartée par Antonin Liehm. C'est pourquoi nous avons pu parler d'un "réseau ouvert".

D'un "réseau souple" aussi, car il va de soi qu'une multiplication des éditions nationales engendrerait une diversification du produit. Déjà, les quatre versions existantes sont différentes. Si l'on passait à dix, leur titre resterait le même, mais textes, présentations, maquettes, seraient déjà très dissemblables. Le but et la démarche pourraient peut-être rester maintenus, mais le nombre d'articles identiques publiés parallèlement par plusieurs pays -et par tous, a fortiori - diminuerait immanquablement. Nous avons déjà remarqué l'autonomie des éditions étrangères quant au choix de leurs textes, l'absence d'une hiérarchie rigide entre la "mère" et les "filles". Un tel système, tout de même centralisé et homogène, pourrait-il se maintenir comme tel à l'échelle du continent tout entier? Lorsqu'on demande à Antonin Liehm s'il souhaiterait une telle évolution vers la diversité, il répond : "*Pourquoi pas? Je ne suis pas persuadé que ce que nous faisons est ce qu'il y a de meilleur, au contraire. Si l'on pouvait un jour faire ça, ce serait très bien.* "[41]

Posons qu'une telle réponse en dit assez sur l'homme ainsi que sur l'esprit dans lequel il conçoit et dirige la *Lettre Internationale*, pour se passer de commentaire.

---

[41] Interview d'Antonin Liehm, juillet 1988.

Le titre *Lettre Internationale*, en définitive, reflète assez exactement la spécificité de la revue. Le mot *Lettre*, en effet, évoque les lettres, la littérature - si présente dans ses pages - avec tout ce qu'elle suppose de cultures différentes, de langues, de travail, d'imagination. Mais *Lettre* peut également être entendu dans son sens épistolaire : surgissent alors les notions d'échange, de communication, de relations humaines.

Internationale décrit bien le fonctionnement du journal, étoilé en quatre pôles mais mouvant, apte à se déplacer, à s'élargir. Cette transgression des frontières suggérée par le terme *Internationale*, nous l'avons déjà observée à travers le réseau des différentes versions linguistiques; Nous allons la retrouver dans ce mélange des nationalités si caractéristique de la *Lettre*.

CHAPITRE II :

UNE PALETTE DE NATIONALITES

Le cosmopolitisme représente l'une des raisons d'être de la *Lettre Internationale*. Plus qu'une simple juxtaposition de nationalités, il porte en lui le dialogue des cultures, leur connaissance mutuelle, la circulation des idées et l'ouverture aux autres.

En feuilletant le press-book de la revue, on est frappé de constater que pratiquement tous les commentaires mettent en avant son internationalité, parce qu'elle lui confère un rôle de médiateur, la fait passerelle jetée à travers une Europe atomisée par les péripéties de l'histoire. Quelques exemples, pris au hasard de cette lecture, parleront d'eux-mêmes.

La *Lettre Internationale* est, pour le *Journal de Genève*, "*la seule revue vraiment internationale, pénétrée par l'esprit de curiosité et d'ouverture*", pour *El Pais* (Madrid) : "*la revue des échanges culturels européens, une nouvelle tribune de la pensée contemporaine*". La *Süddeutsche Zeitung*, de Münich y voit "*un concentré de l'Europe, une confrontation régulière par-dessus les frontières*", *la Revue des Revues* : "*une revue grande ouverte au dialogue des cultures, à la circulation des idées et des littératures, une expérience qui devrait permettre de repenser en termes nouveaux les questions déjà mille fois ressassées de l'internationalisme et du cosmopolitisme*." dans le même ordre d'idées, le *Süddeutscher Rundfunk*, de Stuttgart, considère que la *Lettre* met en pratique "*cet esprit cosmopolite dont on se réclame si souvent, et qu'elle construit des ponts spirituels d'Est en Ouest et du Sud vers le Nord*."

L'énumération des autres jugements analogues serait trop longue; contentons-nous donc, pour clore ce panorama, de deux citations également significatives. Pour un journaliste du *Nin*, de Belgrade, en lisant la *Lettre Internationale*, "*on perçoit clairement la mosaïque unique et passionnante de la scène européenne*"; enfin, on lit dans l'*Express* : "*chaque sommaire*

collectionne les longs courriers, à rendre jaloux les aiguilleurs du ciel... Une aventure européenne pour vérifier qu'on respire le même air de l'Atlantique à l'Oural, de la Baltique à la Méditerranée. De brillantes fenêtres ouvertes sur le monde".

Une telle convergence d'opinions pour vanter la trangression des frontières montre suffisamment les implications d'un cosmopolitisme voulu. Ce cosmopolitisme, on le retrouve aussi bien chez les collaborateurs de la revue que chez ses auteurs.

A - L'équipe de l'édition-mère

Nous l'avons souligné, elle est fort réduite, et l'on ne suurait donc tirer de sa composition un quelconque bilan statistique. Prenons la donc, plus simplement, comme emblème de l'esprit internationaliste de la revue.

Parmi les collaborateurs "fixes", on compte, à l'heure où nous écrivons :

- Trois Français : Paul Noirot, Ghislaine Glasson Deschaumes (redactrice), Nathalie Cornu (secrétaire)
- Trois Tchèques : Antonin Liehm, sa femme Mira (qui gère tout ce qui concerne les traductions et les droits d'auteur), Jan Sekal (également exilé tchèque, chargé des illustrations, des bibliographies, et de la publicité)
- Un Nord Africain : Abdessatar Brahimi (il assume l'ensemble des tâches de gestion et d'administration)

Si les grands domaines d'activité sont ainsi répartis, la réalité quotidiennement vécue est nettement plus variée et fluctuante : le nombre très réduit de collaborateurs conduit à une polyvalence certaine. De ce fait, les suggestions quant au choix des textes, à leurs modifications éventuelles, les jugements sur les articles, sur des idées d'illustrations ou de maquette,

tout cela prend forme à l'issue de confrontations permanentes entre les diverses opinions présentées par chacun.

B - Les auteurs

L'ensemble des auteurs figurant aux sommaires forme une nébuleuse très vaste, brillant de la notoriété d'un grand nombre, avec quelques points fixes - les "fidèles - au milieu d'une nuée changeante. Edgar Morin, Frédérick Tristan, Juan Goytisolo, Umberto Eco, Hans-Magnus Enzensberger, y voisinent avec des talents moins connus, ou débutants - que la *Lettre* recherche avec intérêt[1].

Un regard sur leurs nationalités permettra de préciser les traits de ce cosmopolitisme érigé en principe. Il fournira, en outre, un point de comparaison entre les quatre éditions de la *Lettre Internationale*. Encore une fois, nous tiendrons compte dans cet examen de tous les textes hormis les poèmes. Autre précision : sont rassemblées sous l'intitulé "Allemagne" aussi bien la R.F.A. que la R.D.A. et l'Allemagne d'avant 1949 . En effet, la distinction est rarement faite dans les courtes indications fournies par le journal, et souvent impossible à rétablir, faute de biographies plus complètes sur certains auteurs encore assez peu connus.

[1] Voir la liste des sommaires donnée en annexe.

NATIONALITES DES AUTEURS POUR L'EDITION FRANCAISE

Pays	Nombre d'auteurs	Pourcentage
Afghanistan	1	0,34
Afrique du Sud	3	1
Allemagne	27	9
Argentine	4	1,36
Australie	1	0,34
Autriche	1	0,34
Belgique	5	1,7
Brésil	1	0,34
Bulgarie	1	0,34
Canada	3	1
Chili	1	0,34
Danemark	4	1,36
Espagne	10	3,4
Finlande	1	0,34
France	**49**	**16,6**
Grande-Bretagne	18	6
Grèce	2	0,68
Hongrie	10	3,4
Inde	1	0,34
Irlande	3	1
Israel	2	0,68
Italie	12	4
Japon	5	1,7
Maroc	1	0,34
Mexique	6	2
Nicaragua	1	0,34
Nigeria	1	0,34
Norvège	2	0,68
Pays-Bas	4	1,36
Pérou	1	0,34
Pologne	13	4,42
Portugal	2	0,68

Pays	Nombre d'auteurs	Pourcentage
Roumanie	3	1
Suède	8	2,7
Suisse	6	2
Tchécoslovaquie	20	6,8
Turquie	3	1
U.R.S.S.	20	6,8
U.S.A.	32	10,68
Yougoslavie	6	2

Pour les numéros 1 à 17, on compte : 294 auteurs, représentant **40 nationalités**.

78% d'entre eux sont **Européens** (U.R.S.S. comprise)

25% sont issus de **pays de l'Est**

NATIONALITES DES AUTEURS DE L'EDITION ITALIENNE

Pays	Nombre d'auteurs	Pourcentage
Afrique du Sud	2	1
Allemagne	21	11
Argentine	1	0,5
Autriche	2	1
Canada	1	0,5
Danemark	1	0,5
Espagne	4	2
France	**28**	**14,5**
Grande Bretagne	14	7,3
Hongrie	7	3,6
Inde	1	0,5
Israël	2	1
Italie	**27**	**14**
Japon	3	1,56
Liban	1	0,5
Mexique	6	3
Nicaragua	1	0,5
Nigeria	1	0,5
Norvège	1	0,5
Pérou	1	0,5
Pologne	11	5,7
Suède	3	1,56
Suisse	2	1
Tchécoslovaquie	11	5,7
U.R.S.S.	13	6,77
U.S.A.	**25**	**13**
Yougoslavie	3	1,56

Pour les numéros 1à16 (en fait, 14 fascicules), on compte 192 auteurs,

représentant **27 nationalités**

77% d'entre eux sont **Européens** (U.R.S.S. comprise)

23,43% sont issus de **pays de l'Est**

NATIONALITES DES AUTEURS DE L'EDITION ESPAGNOLE

Pays	Nombre d'auteurs	Pourcentage
Afrique du Sud	2	1,7
Allemagne	4	3,4
Argentine	6	5
Espagne	**38**	**32,5**
France	11	9,4
Grande Bretagne	7	6
Hongrie	3	2,56
Irlande	1	0,85
Israël	1	0,85
Italie	9	7,7
Japon	2	1,7
Mexique	4	3,4
Nigeria	1	0,85
Pologne	6	5
Suède	1	0,85
Suisse	3	2,56
Tchécoslovaquie	4	3,4
U.R.S.S.	4	3,4
U.S.A.	10	8,5
Yougoslavie	1	0,85

Pour les 9 numéros parus, on compte 117 auteurs, représentant **20 nationalités**

77,7% d'entre eux sont **Européens**

11% sont originaires de **pays de l'Est**

NATIONALITES DES AUTEURS DE L'EDITION ALLEMANDE

Pays	Nombre d'auteurs	Pourcentage
Allemagne	3	10,7
Autriche	1	3,57
Espagne	1	3,57
France	**6**	**21,4**
Grande-Bretagne	3	10,7
Italie	2	7
Mexique	1	3,57
Pérou	1	3,57
Pologne	2	7
Suisse	1	3,57
Tchécoslovaquie	1	3,57
U.R.S.S.	4	14
U.S.A.	2	7

Un seul numéro ayant paru à ce jour, les chiffres sont naturellement beaucoup moins significatifs que pour les autres éditions

28 auteurs représentent **13 nationalités**

86% d'entre eux sont **Européens**

25% sont originaires de **pays de l'Est**

Quelques grandes lignes de force se dégagent très nettement de ces tableaux. Avant de les commenter, signalons que tous les chiffres obtenus ne sont pas directement comparables d'une édition à l'autre, puisque le nombre total des auteurs varie sensiblement.

Tout d'abord, l'édition-mère représente proportionnellement la palette de nationalités la plus diversifiée : 40 pays s'y font entendre, contre 27 pour l'édition italienne, la plus proche quant au nombre d'auteurs.

13 pays ne sont représentés que dans la *Lettre* française - même si c'est souvent par une seule signature. Ces pays sont trop disparates[2] pour que l'on puisse en tirer des conclusions sur de quelconques affinités culturelles qu'ils auraient avec la France, excepté peut-être pour la Belgique, représentée par 5 auteurs, et proche à bien des égards de notre pays.

Symétriquement, aucune nation n'apparaît dans l'une des trois autres versions qui ne figure dans la française. Un élément d'explication à cette singulière diversité qu'offre la *Lettre* française est le nombre, d'emblée plus élevé, des auteurs qui y ont écrit : 294, contre 192 pour l'Italie, 117 pour l'Espagne, et 28 pour l'unique numéro allemand (rappelons que l'édition-mère totalise le plus grand nombre de numéros matériels).

Autre hypothèse que l'on peut avancer, et que confirmerait une analyse plus détaillée de tous les sommaires pour les quatre pays : les auteurs célèbres et fidèles à la *Lettre Internationale* (John Berger, Juan Goytisolo, Edgar Morin et bien d'autres) voient le plus souvent leurs textes repris à Rome, à Madrid, à Berlin. Cette permanence à travers le temps et au-delà des frontières est d'ailleurs l'une des plus solides assises à la personnalité de la revue. On l'a dit, c'est essentiellement l'édition-mère qui reçoit les manuscrits, qui parfois les suscite. A elle, donc, plus peut-être qu'aux autres, de découvrir de nouveaux talents, qui viendront voisiner avec les plus familiers et les plus reconnus. Et ces talents surgissent souvent des pays les moins renommés pour leur production littéraire; ainsi, parmi les 13 nations exclusivement représentées dans les numéros français, trouve-t-on la Finlande, le Chili, l'Afghanistan, la Bulgarie, l'Australie, la Roumanie...

---

[2] Il s'agit de: l'Afghanistan, l'Australie, la Belgique, le Brésil, la Bulgarie, le Chili, la Finlande, la Grèce, l'Inde, le Maroc, les Pays-Bas, le Portugal et la Roumanie.

La comparaison de nos quatre tableaux appelle une autre observation. Il est frappant, en effet, de constater la quasi-égalité des taux d'auteurs européens : **78%** dans la *Lettre Internationale*, **77%** dans la *Lettera Internazionale*, **77,7%** dans la *Letra Internacional* (les 86% de la *Lettre International* ne sont guère représentatifs, puisqu'ils ne portent que sur un numéro).

Dans l'ensemble donc, plus des trois quarts des auteurs sont européens. Cette forte proportion éclaire encore les réserves d'Antonin Liehm sur la perspective de conquérir le marché (anglo-)américain avec une nouvelle version; elle explique aussi pourquoi l'édition espagnole ne tire qu'à 5000 exemplaires alors que des milliers de personnes en Amérique Latine pourraient la comprendre (seules 10% de ses ventes concernent ces pays), pourquoi enfin la possibilité d'une edition au Portugal se heurterait à la barrière d'un marché restreint, nonobstant les milliers de Brésiliens.

Même ouverte sur le monde[3], avec un quart d'auteurs issus d'autres continents, la *Lettre Internationale* est avant tout lancée dans l'"*aventure européenne*"[4], et c'est là son ambition première.

Au sein de notre continent, la revue s'ouvre pour une grande part à l'"autre Europe" - gardons en mémoire l'itinéraire d'Antonin Liehm. A Berlin, Rome et Paris, les taux d'écrivains issus de l'Europe orientale sont, eux aussi, remarquablement proches : **25%** pour la France, **23,43%** pour l'Italie, **25%** pour l'Allemagne. Un quart, donc de la totalité des auteurs, autant que pour tous les pays non-européens réunis. Nous aurons l'occasion de développer plus longuement l'intérêt de la *Lettre Internationale* pour l'Europe orientale[5], la place que celle-ci y occupe, les réflexions qui l'entourent.

Remarquons dès à présent que, dans ce domaine, l'Espagne se démarque sensiblement des autres : seuls 11% de ses auteurs representent

---

[3] Voir, à ce sujet, la deuxième partie, chapitre II.

[4] "*Le temps de l'aventure européenne est venu*" : ainsi s'ouvrait l'adresse inaugurale aux lecteurs.

[5] Dans la deuxième partie, chapitre I.

l'Europe de l'Est. Là aussi, diverses hypothèses peuvent être avancées. Beaucoup de réfugiés de l'Europe communiste ont élu domicile en France, de tous temps terre d'accueil, nation dont la culture est ceinte d'une immense aura dans les pays de l'Est, selon une tradition ininterrompue depuis le Siècle des Lumières. L'exemple d'Antonin et de Mira Liehm en est une illustration, et l'on pourrait aussi citer Milan Kundera, écrivain prestigieux, mais aussi porte-parole passionné et persévérant de multiples voix de l'Est. Beaucoup d'intellectuels français, lecteurs effectifs ou potentiels de la *Lettre Internationale*, sont donc sensibilisés aux questions qe l'Europe orientale. En outre, la présence d'Antonin Liehm à la tête du journal explique partiellement le grand nombre d'auteurs tchèques - certains, comme Jiri Dienstbier ou Ludvik Vaculik, ont participé comme lui au Printemps de Prague. Dans l'édition française, avec 20 auteurs, la Tchécoslovaquie se trouve ainsi largement en tête de tous les pays de l'Est européen, et cette nation fournit près de 7% des représentants de tous les pays réunis.

L'intérêt des Allemands pour l'Europe orientale est suffisament naturel pour que nous nous bornions ici à le rappeler; du reste, l'existence d'une soeur est-européenne de la R.F.A. suffirait seule à en rendre compte, si l'histoire elle-même n'avait, depuis des siècles, implanté d'innombrables destinees allemandes en terre centre-européenne.

Faut-il voir dans l'héritage austro-hongrois de l'Italie une source de l'intérêt actuel des Italiens pour l'"autre Europe"? Cela est concevable. En tout état de cause, un bref regard sur les sommaires de la *Lettera Internazionale*[6] prouve que non seulement les nationalités des auteurs, mais aussi les thèmes abordés, reflètent un intérêt majeur pour ces pays.

Les raisons de l'exception espagnole se dessinent peut-être en creux dans ce contexte : historiquement, culturellement, géographiquement même, la péninsule ibérique est la plus éloignée de l'Europe orientale.

Ces réflexions sur le cas espagnol nous amènent à souligner une deuxième singularité de la *Letra Internacional*.

Si l'on considère l'édition française, on constate qu'aucun pays n'est représente de manière écrasante par rapport à l'ensemble. Ainsi, la parcelle française, avec ses 16,6%, ne se détache-t-elle pas notablement dans la mosaique des pays, et les Etats-Unis, avec 10,68%, n'en sont pas très

[6] Voir en annexe.

éloignés.

Pour la *Lettre* italienne, la répartition est encore plus équitable, puique les auteurs français arrivent en tête (14,5%), suivis des Italiens (14%), puis des Américains (13%)[7].

Dans les deux cas, aucune nationalité ne représente donc plus du **sixième** de l'ensemble.

Il en va tout autrement pour l'édition madrilène : près du **tiers** de ses auteurs (32,5%) est espagnol. Leur nombre distance très nettement toutes les autres nationalités, puisque, avec le taux suivant, on tombe à 9,4% (d'auteurs français), soit moins du tiers des signatures espagnoles. Aussi, bien que la *Letra Internacional* compte, comme les autres, trois quarts d'auteurs européens, il faut garder présente à l'esprit la place prépondérante qu'y tiennent les nationaux.

L'Espagne serait-elle moins ouverte à l'Europe que l'Italie, l'Allemagne ou la France? Sa position géographique, son entrée tardive dans la Communauté Economique Européenne, en sont peut-être des raisons.

Un article du romancier espagnol Juan Goytisolo éclaire bien cette question. L'auteur décrit le séculaire repli de l'Espagne sur une dignité et un projet de vie anachroniques, sa léthargie de pays restreint à la quête de son essence et de son identité. Il se félicite de ce que, aujourd'hui enfin, la péninsule ibérique abandonne cet immobilisme désuet, aspire à la modernité et rejoigne la dynamique européenne.

Mais, parallèlement, il s'étonne d'avoir reçu le prix littéraire Europalia 1985[8], lui dont l'hispanité même limite fortement le sentiment d'appartenance européenne. En effet, ce qu'il aime le plus passionnément dans son pays, c'est le sceau qu'y a gravé l'Afrique du Nord : "*le seul endroit où je me sente chez moi dans notre péninsule est son extrémité la plus africaine - cette province d'Almeria, aussi superbe que cruelle, à qui je dois mes premières révoltes morales et une incurable fascination esthétique (...). Mes écrits récents n'ont, pour ainsi dire, d'espagnol que la langue, et encore celle-ci y est-elle soumise à un traitement impitoyable et sacrilège : rendue à ses racines, confrontée à d'autres langues et par elles*

[7] Laissons momentanément de côté le numéro allemand, trop peu significatif en la matière.

[8] Cette récompense est décernée par un jury composé d'artistes et de critiques de tous les pays membres de la C.E.E.

agressée, brassée en une mixture babélique, puis distillée ou réduite sous l'effet d'un processus irénique de décantation. Quant à mes derniers romans, ils ne se situent ni à Barcelone ni à Madrid, mais à Tanger, Fez, Istambul, Marrakech."[9]

Le texte de Juan Goytisolo esquisse le profil d'une Espagne hésitant encore entre un isolement hautain, anachronique, hérité de la grandeur passée, et une ouverture aux autres continents - et singulièrement à ce troublant reflet d'elle-même que font miroiter les côtes africaines. Cette ouverture procède à la fois d'une toute récente aspiration à la modernité et d'une longue histoire glorieusement façonnée par les grandes découvertes et les conquêtes lointaines. Du reste, souligne l'auteur, l'esprit d'ouverture et d'aventure, l'attrait pour la nouveauté - générateurs des plus grands progrès comme des plus cruels impérialismes - tous ces traits sont une spécificité de l'Europe, élément moteur de son histoire et assise précieuse pour fonder son avenir.

Sans chercher à aplanir les aspérités d'une situation complexe, Juan Goytisolo dresse donc un tableau précis des rapports ambivalents de l'Espagne à l'Europe, et témoigne très nettement de la distance réservée que maintient la péninsule vis-à-vis du continent.

Dans le même ordre d'idées, un article de l'écrivain espagnol Jose Angel Valente explique que les rapports ambigus de son pays à l'Europe reflètent ses relations troubles avec la modernité. Pour l'auteur, "*la singularité de l'Espagne par rapport à l'Europe ne se définit pas* (...) *en termes positifs, c'est-à-dire d'intégration, mais en termes négatifs de refus, c'est-à-dire d'auto-exclusion. Une attitude traditionnaliste dominante fige la singularité, l'identité de l'Espagne en un bloc têtu, immobile, d'orthodoxie, fermé à l'infection de l'Europe de toutes les hétérodoxies possibles ou probables*".[10]

On peut rapporter certaines particularités de la *Letra Internacional* à ces relations complexes qu'entretient l'Espagne avec l'Europe. Ainsi, la très forte proportion d'auteurs espagnols dans les pages de cette édition tient-

---

[9] Juan Goytisolo, "Un Européen en moins, un Européen en plus" (*L.I.* n°7, hiver 1985-1986).

10 Jose Angel Valente, "Vu de Madrid" (*L.I.* n°9, été 1986)

elle sans doute à l'isolement encore maintenu par ce pays si longtemps versé dans l'admiration de son propre éclat. Ses liens relativement lâches avec le continent - et singulièrement avec sa partie orientale - transparaisent donc dans le déséquilibre constaté des sommaires.

Par analogie avec le cas espagnol, la question d'une possible édition anglaise se pose alors à nouveau, en des termes nouveaux. La prétendue morgue d'une Grande Bretagne drapée dans son insularité, sa mauvaise volonté supposée dans la recherche de consensus communautaires, les légendaires trahisons d'Albion la perfide, tous ces griefs nourrissent assez de propos et d'écrits pour nous épargner de soulever, à notre tour, le "problème anglais". En revanche, l'on constatera avec intérêt que, parmi la quantité d'articles consacrés à l'Europe par la *Lettre Internationale*, trois seulement envisagent le continent exclusivement dans ses rapports avec l'un des pays qui le composent. Et les deux pays en question sont précisément l'Espagne (dans les deux articles que nous venons de mentionner) et la Grande Bretagne, évoquée dans un essai de l'historien anglais Michael Ignatieff[11].

Comme dans les deux textes précédents, la difficulté d'intégration à l'Europe y est longuement abordée. L'auteur déplore la froideur de ses compatriotes envers le continent: "*En Allemagne, en France, la notion d'Europe est partie intégrante de la sensibilité culturelle contemporaine. La Grande-Bretagne a peut-être rejoint en 1974 la CEE, mais il lui faut encore entrer dans cette Europe de l'esprit.*"

Juan Goytisolo posait l'Espagne comme tout à la fois extérieure à l'Europe - plus proche, même, d'autres continents - , et profondément européenne, précisément par sa soif d'ouverture au monde. D'une manière singulièrement analogue, Michael Ignatieff constate que les Anglais se sont volontairement retirés dans les marges de l'Europe, alors qu'ils sont d'essence radicalement européenne : "*Les Anglais (...) s'obstinent à répéter qu'ils ne font pas partie de ce patchwork européen. Or leur société a été la première à voir la formation d'une classe de paysans individuels et propriétaires, la première à créer un droit coutumier, la première à passer du pouvoir absolu à une démocratie parlementaire.*" *Mais, poursuit l'auteur, plutôt que de s'intégrer à l'Europe au nom d'une histoire et de valeurs communes, les Britanniques en tirent parti pour maintenir une*

[11] Michael Ignatieff, "Une différence mineure" (*L.I.* n°13, été 1987)

distance méprisante :"Au cours des années quarante et cinquante, lorsque Franco et Salazar trônaient dans leurs palais et que s'effondrait la IVe République française, on pouvait pardonner aux Anglais de souhaiter donner au continent des leçons de démocratie. Mais depuis l'instauration, en France, sous la Ve République, de la stabilité politique, et l'entrée de la Grèce, du Portugal et de l'Espagne dans le camp des démocraties, les Anglais n'ont plus guère de raison de considérer leur île comme un parangon de la modération, en marge du despotisme et de l'hystérie politique du continent. "

Le rapprochement de ces textes nous montre deux pays profondément européens mais en retrait de l'Europe. Il nous permet d'appréhender la complexité, l'ambivalence, les contradictions de l'identité européenne. Une version anglaise de la *Lettre Internationale* regrouperait-elle une majorité de signatures britanniques? Que dire, alors, d'autres nations plus ou moins "marginales " : que donnerait, par exemple, une édition russe?

*****

La simple confrontation de quatre séries de sommaires de la *Lettre Internationale* permet d'appréhender les grandes constantes qui la font européenne, mais aussi les modulations jouant d'un pays à l'autre, déjà révélatrices des principales questions européennes.

L'Europe est un continent morcelé, divers et contrasté, mais à la recherche d'une unité dont les racines historiques et culturelles existent. Une revue à vocation européenne, comme l'est la *Lettre Internationale* , ne peut donc pas manquer de refléter, dans son mécanisme et son fonctionnement, cette double nature plurielle et cohérente. Nous espérons, au terme de cette partie, avoir montré que la souplesse dans l'organisation

de la revue, son cosmopolitisme, sa structure centralisée mais non hiérarchisée, lui permettent de s'adapter à la réalité européenne, qui est sa raison d'être.

Mais, si l'Europe modèle la *Lettre* dans ses principes de fonctionnement, elle la traverse aussi tout entière pour donner forme à son contenu. C'est cet aspect de la revue que nous nous proposons d'aborder à présent.

DEUXIEME PARTIE :

L'Europe présente à travers la *Lettre Internationale*

Cette seconde partie s'appuiera essentiellement sur l'analyse d'articles parus dans l'édition française de la *Lettre Internationale* [1] et nous nous efforcerons de les considérer non pas isolément (il ne s'agit nullement de faire ici de l'"explication de textes"), mais dans les rapports qu'ils entretiennent, dans la manière dont ils s'intègrent à la revue, dans ce qu'ils lui confèrent d'originalité.

Certains constituent des réflexions sur l'Europe, et la *Lettre* leur accorde bien sûr une très grande place. Nous dégagerons les principales questions qu'ils soulèvent, afin de montrer comment la revue reflète la problématique européenne actuelle et, partant, la manière dont elle s'y inscrit.

Parmi ces questions, la moindre n'est pas celle de l'Europe orientale : à s'interroger sur l'identité européenne, on en vient immanquablement à envisager les clivages politiques du continent, et la façon dont ils se superposent aux ensembles culturels.

Bien des articles, sans traiter directement de la problématique européenne, constituent cependant les canaux par lesquels l'Europe se diffuse dans la revue. Des thèmes communs à nombre de cultures nationales, la présentation de divers pays européens (les plus petits jouissant d'une place inaccoutumée), la mise en perspective de l'Europe sur le monde : toutes ces pistes nous permettront de retracer les principales voies empruntées.

Enfin, nous préciserons la spécificité de la *Lettre Internationale* par rapport aux principaux périodiques français à vocation également européenne, dont le nombre est en constante augmentation aujourd'hui que l'Europe retrouve les honneurs de l'actualité.

---

[1] Rappelons qu'une maîtrise suffisante de l'italien, de l'espagnol et de l'allemand nous fait défaut pour pouvoir mener une étude analogue sur les autres éditions.

CHAPITRE I :

L'EUROPE EN QUESTIONS

"*L'espace, l'être de l'Europe, échappent au fil des siècles à qui veut les saisir ou les définir, au géographe comme aux autres spécialistes des sciences de l'homme*", écrivait Fernand Braudel[2]. Ce caractère insaisissable de l'entité européenne revient comme un leitmotiv chez nombre d'historiens. Et, aujourd'hui encore, l'identité européenne pose problème - plus que jamais, serait-on tenté de dire, dans la mesure où les médias multiplient et amplifient ces questions, idéalistes et chefs d'Etat n'en détenant plus l'exclusivité. Les domaines politique, culturel, économique, philosophique offrent autant de versants par lesquels aborder la question.

La *Lettre Internationale* n'étant spécialisée dans aucun de ces champs en particulier, elle peut reproduire la multiplicité des points de vue. En outre, donnant la parole aux ressortissants de nombreux pays, elle fractionne encore les angles d'approche. De surcroît, l'absence totale d'articles ou de commentaires émanant de l'équipe rédactionnelle laisse intact ce kaléidoscope d'idées.

Pourtant, la *Lettre* ne se réduit pas à un espace neutre ouvert à toutes les opinions : le choix des articles révèle déjà, sinon une intention, du moins un projet original. Contentons-nous pour l'instant, afin de l'esquisser très sommairement, de reproduire la réponse d'Antonin Liehm à qui nous demandions comment il conçoit le rôle de la *Lettre Internationale* : "*Modestement, nous voulons contribuer à sensibiliser les gens aux questions de l'identité européenne.*"[3]

Nous nous proposons donc, en examinant les principaux articles parus sur l'Europe dans la *Lettre Internationale*, de dégager les grandes lignes de force qui s'y entrecroisent; simultanément, nous nous efforcerons

---

[2] Fernand Braudel, *L'Europe* (Arts et métiers graphiques, 1982).

[3] Interview d'Antonin Liehm, juillet 1988.

constamment de mettre ces grands axes en perspective, par l'évocation de ce que pensent les directeurs de la *Lettre* sur les questions soulevées et du rôle actif que la revue peut y jouer.

A - L'Europe existe-t-elle?

Physiquement bien délimitée dans son extrémité Ouest, l'Europe n'a plus, à l'Est, de réalité géographique, à tel point que Fernand Braudel a pu la qualifier de "*presqu'île asiatique*"[4].

Historiquement, il est tout aussi difficile d'assigner à la naissance du concept d'Europe une date précise. Ainsi, le mot "Europe" a-t-il d'abord servi aux Grecs du troisième siècle avant notre ère pour désigner une petite partie de la Grèce continentale, la plus septentrionale, terre mystérieuse et presque inexplorée des habitants du Péloponnèse.

On pourrait, en suivant le cours des siècles, multiplier les exemples indiquant que les limites géographiques attribuées à l'Europe n'ont cessé de fluctuer, alternativement confondues ou distinguées de celles - tout aussi floues - de l'Occident. C'est encore Fernand Braudel qui voit dans les Etats-Unis et dans l'Union Soviétique d'aujourd'hui des "*morceaux évidents de cette vaste Europe*", puisque, explique-t-il, "*le monde, à travers eux, reste largement européen*"[5].

Si l'Europe - continent ou civilisation? - présente à qui veut la saisir une matière fuyante, tous pourtant y distinguent des formes caractéristiques, lentement façonnées par les siècles. Celles, par exemple, des paysages européens, qu'une longue occupation des sols a travaillés, ciselés, si bien que le Vieux continent a oublié les immenses espaces sauvages si dépaysants en Amérique ou en Afrique.

Mais les traits propres à l'Europe procèdent aussi de réalités humaines. Ainsi, dans son *Histoire de l'idée européenne*, Bernard Voyenne constate-t-

[4] Fernand Braudel, op. cit.

[5] Ibid.

il que, si notre continent n'a guère de définition géographique, il n'en possède pas moins une indéniable existence : "*L'Europe, en fin de compte, c'est une idée, ou si l'on préfère, une conscience.*"[6]

L'Europe : une idée. Consciente ou non? Antonin Liehm la définit à sa manière comme "*l'inconscient forgé chez les peuples par leur histoire. L'Europe*, ajoute-t-il, *a vécu deux mille ans ou plus d'histoire commune, et cela se sent. Voici, par exemple, une composante très importante de la culture européenne : chaque peuple connaît l'expérience de la défaite, de l'occupation de son territoire par des armées étrangères, des terres brûlées, des massacres. Tous les peuples européens ont amassé des tragédies qui ont finalement forgé cette conscience. Par opposition, l'histoire américaine est une "success story" : ce pays n'a jamais connu d'occupation étrangère, de défaite, et cela se traduit dans beaucoup de détails. Toutefois, à l'intérieur même des Etats-Unis, on trouve deux cultures différentes : les Etats du Sud, eux, ont connu la défaite, l'occupation, la terre brûlée, et en ont gardé une certaine humanité inconnue dans le Nord*"[7]

Ainsi, l'histoire européenne a-t-elle forgé un état d'esprit commun. Qu'on l'appelle "civilisation" ou "culture", qu'on le considère comme européen ou occidental, voilà qui n'éclairera guère notre propos. Rappelons simplement que des évènements, des idées, des courants artistiques, ont jalonné l'histoire du continent, et qu'ils ont imprimé à celui-ci ses formes actuelles. Démocratie et humanisme grecs, juridisme et impérialisme romains, christianisme, Renaissance, esprit des Lumières, capitalisme, socialisme sont de ces jalons. Carrefour ouvert à toutes les influences, l'Europe s'est façonnée en une succession de ruptures : "*accueillir, thésauriser, transformer, jeter à bas, compléter, suivre l'invention, la pousser sur ses rails, tels sont les mérites de l'Europe.*"[8]

De cette vocation aux changements et aux remises en question sont sans doute nées des valeurs typiquement européennes, comme le relativisme, l'humanisme (niant toute transcendance subie), la tolérance. Ainsi, à la fin de son ouvrage consacré à *La Civilisation européenne*, Claude Delmas peut-il poser cette définition : "*l'Européen est l'homme de la*

---

[6] Bernard Voyenne, *Histoire de l'idée européenne* (Payot, 1984).

[7] Intreview d'Antonin Liehm, juillet 1988.

[8] Fernand Braudel, op.cit.

contradiction et de la dialectique, écartelé entre des contraires qu'il a lui-même définis, l'immanence et la transcendance, le collectif et l'individuel, le service du groupe et l'anarchie, la sécurité et le risque, les règles du jeu qui sont pour tous et la vocation qui est pour un seul. Il en résulte qu'européenne est la vocation de rapporter à l'homme, de mesurer à lui toutes les institutions"[9]

La défense de ces valeurs justifie bien des formes de combat. Faire paraitre la *Lettre Internationale* en est une, aux yeux de Paul Noirot : "*j'estime que l'identité culturelle européenne est précieuse pour l'humanité, que ça n'est pas fini, qu'il y a des valeurs qui peuvent encore être fécondées et fécondantes. Ce n'est pas par hasard que sont nés en Europe la démocratie, l'esprit critique, etc*"[10]. A sa manière, une revue "mettant en pages" le rationalisme et le débat contradictoire défend déjà des valeurs européennes.

Du reste, l'histoire de ces valeurs, lentement élaborées, a sa place dans la revue. Ainsi, un article de Jacques Le Goff met-il en lumière l'héritage fertile laissé par le chritianisme. Il en montre les composantes tout à la fois religieuses au sens strict et culturelles, détectant notamment les traces du christianisme dans notre rapport à l'argent, dans la pratique de l'introspection sous toutes ses formes - jusqu'à la psychanalyse -,ainsi que dans notre perception de l'islam. De ces nonbreuses ramifications d'une religion, devenues véritable ossature de la pensée européenne, Jacques Le Goff conclut que "*les meilleurs héritages sont les héritages multiples*"[11], propos rappelant ceux d'Antonin Liehm sur le rôle de l'inconscient collectif, enraciné dans une histoire commune, et sous-tendant l'identité du continent.

Dans le même ordre d'idées, un essai de Norberto Bobbio, philosophe et politologue italien, analyse le système démocratique mis en place par Périclès, instaurant le primat du gouvernement par la loi sur le gouvernement par les hommes, le premier garantissant l'égalité (juridique) de tous les citoyens et leur liberté. Il montre que, pendant des siècles, la conscience de l'Europe s'est fièrement reconnue dans ce modèle, se constituant ainsi en véritable "*idéologie européenne*" : "*je préfère le terme d'idéologie à celui d'*idéal, *parce qu'il n'exclut pas, qu'il implique même le*

[9] Claude Delmas, *La Civilisation européenne* (P.U.F., 1980).

[10] Interview de Paul Noirot, juin 1988

[11] Jacques Le Goff, "La dimension religieuse" (*L.I.* n°12, printemps 1987).

fausse conscience; je le préfère aussi à celui de mythe *parce que l'idée d'une Europe patrie des gouvernements libres ne repose pas seulement sur une fause conscience* "[12]. Et de démontrer, en s'appuyant sur de nombreux exemples, que les formes de gouvernement les plus diverses ayant eu cours en Europe se référaient toutes à cette "idéologie", tous leurs promoteurs les tenant pour des avatars de la "cité de Périclès".

En dehors des textes de Jacques Le Goff et de Norberto Bobbio, les fondements histotiques des valeurs européennes sont souvent évoqués dans les colonnes de la *Lettre*. Mais très rares sont les essais purement historiques sur ces sujets - celui de jacques Le Goff constitue preque une exception. Le plus souvent, ces références servent à éclairer tel ou tel aspect de l'Europe actuelle, ou alors elles prennent place dans des réflexions philosophiques : sur les influences des Lumières, sur le rationalisme[13], etc.

Le peu de textes exclusivement historiques sur l'Europe dans la *Lettre Internationale* pourrait surprendre, étant donné le poids considérable de l'histoire dans la conscience européenne. Un passage de l'adresse aux lecteurs parue dans le premier numéro peut en éclairer les raisons : "*ce que nous cherchons à offrir, c'est la plus sérieuse, la plus vivante, la plus précise description du monde d'aujourd'hui, du moment que nous vivons*". L'insistance est ainsi mise sur le présent et sur les préoccupations de notre époque. Quatre ans après cette annonce, la *Lettre* a maintenu ce cap.

Seule une période de l'histoire fait véritablement exception au parti pris de préférer le présent au passé : celle de la seconde guerre mondiale, omniprésente dans les colonnes du journal, à travers maintes évocations du conflit lui-même, ou de sujets connexes : nazisme, fascisme italien, etc.

On comprend aisément les multiples raisons de ce phénomène : cette guerre a fini de déchirer un continent déjà entamé par un premier conflit mondial; en même temps, les séculaires valeurs européennes fondées sur l'idée de progrès, en même temps que la civilisation de l'humanisme et de la raison, ont chaviré dans un déchaînement de barbarie. Autres conséquences, indirectes, de la guerre : elle a fait basculer la suprématie

[12] Norberto Bobbio, "Grandeur et décadence de l'idéologie européenne" (*L.I.* n°12, printemps 1987).

[13] On compte sur ce dernier thème pas moins de trois essais d'Edgar Morin.

économique et culturelle outre-Atlantique, elle a aussi gravé sur notre continent ses frontières idéologiques actuelles. Enfin, le second conflit mondial a montré la nécessité de s'unir pour se prémunir des nationalismes ravageurs, ouvrant la voie à ce qui serait plus tard l'Europe communautaire.

On le comprend, les années 1939-1945, dernier tournant du cheminement européen, sont encore trop présentes aujourd'hui pour être reléguées dans l'histoire pure et simple. Au demeurant, de nombreux essais présentés dans la *Lettre Internationale* sur l'Europe actuelle ou sur son devenir partent de cette période, comme si l'Histoire s'arrêtait là et qu'y émergeait le présent.

Une géographie fluctuante, une histoire toute de contradictions : voilà ce qui rend la réalité européenne si difficile à cerner. On comprend alors la phrase d'Edgar Morin : "*L'Europe est un Complexe (...) dont le propre est d'assembler sans les confondre les plus grandes diversités et d'associer les contraires de façon non séparable*". Pour penser la complexité sans la réduire, l'auteur propose de recourir au "*principe dialogique*", en vertu duquel deux ou plusieurs logiques différentes sont liées en une unité préservant leur dualité. De son principe dialogique, l'Europe a gardé aujourd'hui "*une multitude de cultures trans-nationales, nationales, et de micro-cultures d'une variété extraordinaire*"[14]. Cet univers de petits compartiments culturels tranche sur les autres continents, beaucoup plus homogènes.

Ainsi, la diversité européenne est-elle sans doute la base même de cette civilisation capable d'assurer l'intégration de ses composantes dans un tout cohérent et dans le respect des particularismes. Nous aurons l'occasion de montrer comment la *Lettre Internationale* fait miroiter les nombreuses facettes de notre continent - un simple regard sur ses sommaires[15] permet déjà d'en juger, d'après la diversité des pays européens représentés soit par leurs auteurs, soit comme sujets traités.

---

[14] Edgar Morin, *Penser l'Europe* (Gallimard, 1987).

[15] Voir en annexe.

B - Où passe la frontière Est de l'Europe?

Comme on l'a vu précédemment, cette question est aussi ancienne que l'histoire de notre continent. On pourrait donc être tenté de n'y voir qu'un avatar laïc du débat sur le sexe des anges... Et pourtant, dans les termes où elle se pose aujourd'hui, elle entraîne avec elle des problèmes politiques, idéologiques et culturels majeurs. Quiconque rêve d'une unité européenne, ou quiconque s'interroge, plus simplement sur ce qui fait l'Europe, vient immanquablement buter sur sa limite orientale. On ne s'étonnera donc pas de la place considérable que tiennent ces problèmes dans la *Lettre Internationale*.

1°) Un continent fracturé

Dès le premier numéro de la revue, ses fondateurs annoncent leur vision de l'Europe : "*Quand nous parlons de l'Europe, nous prenons en compte bien évidemment cette entité culturelle qui s'est constituée au long des millénaires, et sur laquelle pèsent, sans pour autant l'altérer fondamentalement, les divisions politiques, expressions de rapports de force du monde d'aujourd'hui. Nous parlons donc d'une "Europe de l'Atlantique à l'Oural"*"[16]. L'intention est donc claire de ne pas se limiter à l'Europe occidentale - ce dont la seule présence du Tchèque Antonin Liehm à la tête du journal aurait déjà pu nous assurer. Et pourtant, l'espace géographique délimité par la citation du Général De Gaulle, censé recouvrir une certaine unité culturelle, vient déjà briser le continuum soviétique sur l'arête du mont Oural. Bien sûr, les fondateurs de la *Lettre* n'ont fait que reprendre une expression aujourd'hui consacrée, et l'on ne saurait, moins qu'à quiconque, leur reprocher de méconnaître les difficultés.

Bien au contraire, la revue se refuse à les aplanir par commodité, ouverte qu'elle est aux diverses interprétations, souvent contradictoires, sur les frontières Est de notre continent. Toutefois, l'intention proclamée de

[16] "A nos lecteurs" (*L.I.* n°&, été 1984).

défier les divisions politiques trouve un écho très net et unanime de la part des auteurs écrivant dans la *Lettre* ; la coupure Est/Ouest est toujours présentée comme une blessure - seuls les remèdes proposés diffèrent d'un texte à l'autre.

Témoin de ce traumatisme, presque indissociable du thème omniprésent de la deuxième guerre mondiale, l'évocation lancinante de Yalta. Deux numéros successifs de la *Lettre Internationale* ont présenté des dossiers intitulés : "Il y a 40 ans, la paix"[17], comprenant chacun quatre ou cinq textes, et offrant bien sur une très large place aux réflexions sur ce que l'on a coutume d'appeler : le "partage du monde". Rappelons, en marge de ces propos, que l'on ne trouve généralement pas, à l'intérieur de l'édition française, de titres introduisant les ensembles thematiques presentés. Trois cas seulement, sur les 17 numéros parus à ce jour, dérogent à cette règle : les deux dossiers qui viennent d'être mentionnés, ainsi qu'un ensemble baptisé "Méditations européennes"[18]. Cela n'est peut-être pas intentionnel, mais la présence inhabituelle de ces deux titres, le rapprochement que l'on peut opérer entre eux, révèlent tout à fait clairement un axe majeur de préoccupations - et là encore, 1945 apparaît comme une date fondatrice dans l'histoire européenne.

Yalta n'est qu'une des multiples incarnations de l'affrontement entre deux idéologies, entre deux mondes, suivant une ligne de fracture aujourd'hui également décelable dans nombre de conflits en tous points de la terre. En Europe, ce clivage a pu monstrueusement diviser un pays qu'une même histoire, une même langue, une même culture, unissaient. Un nombre important d'articles, dans la *Lettre Internationale*, conjugue, sur les modes les plus divers, cette tragédie de l'Allemagne.

Plusieurs d'entre eux sont consacrés à Berlin, ville fascinante parce que tout à la fois symbole et réalité tangible de l'Europe coupée en deux. Cette fascination trouve son expression la plus originale dans "Berlinestouest", de l'écrivain allemand Hans-Joachim Schadlich[19], mélange

[17] (*L.I.* n°4, printemps 1985 et *L.I.* n°5, été 1985).

[18] (*L.I.* n°13, été 1987).

[19] Hans Joachim Schädlich, "Berlinestouest" (*L.I.* n°17, été 1988)

quasi-onirique de monologues intérieurs, de conversations, entremêlés par des récits et des réflexions, le tout rendu par bribes, mosaïque dont les fragments mal assemblés composent une étrange vision englobant les deux parties de Berlin. Cet apparent désordre converge cependant vers une idée-force, déjà tout entière inscrite dans le titre de "Berlinestouest", qui refuse la séparation symbolique des mots. Du reste, le texte s'achemine progressivement vers une fusion générale, une sorte de délire verbal dans lequel les mots sont soudés les uns aux autres - excepté ceux qui clôturent le texte : "*par-dessus le Mur*".

La ville de Berlin paraît décidément propice aux rêveries fantasmatiques, lorsque l'on découvre le texte du Hongrois Peter Esterhazy, "Etre et ne pas être ici"[20]. On y retrouve des éléments autobiographiques puisque l'auteur, qui vit à Budapest, a séjourné à Berlin-Ouest comme boursier. Dans une évocation impressionniste, il reconstitue les différentes manières qu'il a d'intérioriser Budapest, sa ville natale temporairement trahie, et Berlin, ville-femme à conquérir. Le "*scandale vivant*", cette "*perversion*" et cette "*intimidation continuelle qu'une ville soit constituée de deux moitiés, de deux moitiés discrètes*", le mur qui "*dévore tout*", la griserie d'un Européen de l'Est découvrant la liberté au quotidien, sont autant de motifs tissant cet entrelacs de méditations, d'histoires vécues ou imaginées par l'auteur à l'occasion d'un roman.

Un court texte de Maurice Blanchot, écrit en 1964 et publié pour la première fois en France dans un numéro de la *Lettre Internationale*[21], peut aider à comprendre pourquoi Berlin se prête si bien à des évocations aussi particulières, bouleversant les règles de la logique, de la chronologie ou de la syntaxe : "*Le problème de la division - de la fracture - tel que le pose Berlin, non seulement aux Berlinois ni même aux seuls Allemands, mais, je crois, à tout être pensant -et de manière impérieuse, je veux dire douloureuse - est un problème que nous ne pouvons pas formuler de manière adéquate dans sa réalité COMPLETE si nous ne décidons pas de le formuler FRAGMENTAIREMENT (ce qui ne signifie pas pour autant de manière partielle). Autrement dit, chaque fois qu'il nous arrive d'être confrontés à un problème de cette nature (après tout, il y en a d'autres), nous devons nous souvenir qu'en parler de manière juste veut dire en parler de façon à laisser parler aussi la brèche profonde qu'il y a dans nos mots et dans notre pensée, de façon par conséquent à laisser parler*

[20] Ibid.

[21] Maurice Blanchot, "A propos de Berlin" (*L.I.* n°9, été 1986).

l'impossibilité où nous sommes de parler en des termes qui se voudraient définitifs. (...) Nous disposons désormais d'une quantité considérable d'écrits sur la situation de Berlin. Je suis frappé de constater que, parmi ces textes, ce sont deux romans qui offrent, du moins pour les non-Allemands, la meilleure approche de la situation, deux romans qui ne sont ni politiques, ni réalistes. (...) La difficulté même et pour mieux dire l'impossibilité pour l'auteur d'écrire de tels livres où la division est mise en jeu - et ainsi la nécessite pour lui de saisir cette IMPOSSIBILITE en l'écrivant et dans l'écriture, voilà ce qui accorde l'opération littéraire avec la singularité de "Berlin", justement par ce hiatus qu'elle a dû laisser ouvert avec une rigueur obscure et jamais relâchée, entre la réalité et la saisie littéraire de son sens."

Ainsi la littérature la plus hardie dans sa forme serait-elle particulièrement apte à exprimer la fragmentation de Berlin. Cette absurdité du mur, si difficilement traduisible dans un langage policé, est également soulignée par l'écrivain est-allemand Lutz Rathenow, dans un article de facture beaucoup plus classique[22]. Le non-sens y apparaît notamment dans les situations qu'il décrit, parfois surréalistes, nées de la présence folle du mur. Témoin cette scène où l'on voit dans la nuit de très jeunes gens, les yeux rivés à leurs jumelles, acclamer un feu d'artifice donné de l'autre côté du mur, à l'Ouest, pourtant à peine décelable à l'oeil nu dans quelque teinte insolite du ciel. Absurdes aussi sont les comportements déclenchés par le mur, chez des gens pourtant sains d'esprit: ainsi, nous dit l'auteur, se prend-on à contempler celui-ci avec ravissement, après s'être transporté par la "méthode Coué" au pied d'une muraille banale, dans une rue de Harlem. Autre aberration que nous conte Lutz Rathenow, un garde frontière ayant laissé un accolyte s'enfuir à l'Ouest (trop craintif lui-même pour le suivre), se voit condamné à deux ans de prison, "*deux ans seulement, explique le juge militaire, car nous considérons comme une circonstance atténuante le fait que vous soyez resté ici*"...

Berlin fascine parce qu'elle resserre sur l'espace d'une ville la monstrueuse fracture d'un pays, dont on apprend à l'école que des siècles d'histoire l'avaient patiemment mené à l'année 1871, date de l'"unité

[22] Lutz Rathenow, "Mouvements de fuite" (*L.I.* n°17, été 1988).

allemande".

De même, si la division R.F.A./R.D.A. nous frappe tant, c'est qu'elle concentre à l'échelle d'un pays la division d'un continent que l'histoire avait érigé en une seule"civilisation européenne". D'où l'importance accordée dans la *Lettre Internationale* aux relations entre les deux Allemagnes[23], et particulièrement aux conséquences possibles du récent rapprochement de leurs gouvernements respectifs.

Une essai du journaliste anglais Timothy Garton Ash, intitulé "Les Allemands"[24], démystifie quelque peu ce phénomène, souvent présenté comme le ferment d'une possible réunification. Il souligne notamment la situation contradictoire de la R.F.A., démocratie libérale ancrée à l'Ouest (entre autres par le biais de l'O.T.A.N. et de la C.E.E.), mais "géopolitiquement" plus proche de l'Est. L'auteur montre que le réchauffement des relations entre la R.F.A. et la R.D.A. ne profite pas également à l'une et à l'autre. La politique d'ouverture à l'Ouest menée par Honecker, loin de déstabiliser son régime, le conforte d'une popularité accrue, l'enrichit en devises (que paie la R.F.A. en échange du passage à l'Ouest de dissidents, souvent les plus encombrants, dont elle "débarrasse" littéralement l'allemagne de l'Est), et lui confère une reconnaissance internationale nouvelle.Parallèlement, la Republique Fédérale a renoncé à changer le régime est-allemand, et ne vise qu'à rendre plus humaine la partition en favorisant les contacts - même si, à long terme, des perspectives de réunification ne sont pas exclues. Ajoutée à l'anti-américanisme virulent d'une large frange de la population qui va de la gauche à l'extrême gauche sur l'échiquier politique, l'unanimité de tous les responsables politiques ouest-allemands sur une entente souhaitée avec la R.D.A. contribue à rapprocher dangereusement le pays du véritable (bien que fort éloigné) centre de gravité qu'est Moscou.

On perçoit derrière cet article toute l'ambiguïté de la situation européenne : non seulement un clivage idéologique brise l'unité du continent, mais, paradoxalement, un éventuel rapprochement Est-Ouest au-dessus de cette ligne pose lui-même problème par le déséquilibre qu'il risque d'instaurer.

---

[23] Par exemple,"Dialogues d'exilés",de l'est-allemand Hans-Joachim Schädlich (exilé en R.F.A.) met l'accent sur l'unité profonde des deux pays, décelable au fait que l'auteur se sent chez lui en Allemagne de l'Ouest. (*L.I.* n°4, printemps 1985).

[24] (*L.I.* n°5, été 1985).

Une problématique analogue entoure la question du pacifisme. Le débat contradictoire qui s'est installé dans la *Lettre Internationale* au fil des numéros rend compte de sa complexité. Trois articles nous serviront d'exemples pour illustrer les principales tendances qui s'opposent.

André Gorz, publiciste et économiste français, reproche aux pacifistes (essentiellement à ceux de R.F.A.) de tout faire pour maintenir un statu quo consolidant le totalitarisme soviétique. Il explique que, dans la plupart des pays d'Europe occidentale - mais pas en France -, l'appartenance à l'O.T.A.N. implique que le pouvoir de déclenchement de la force nucléaire est aux mains des Etats-Unis. D'où "*la dénonciation virulente de l'hégémonie, du totalitarisme, de l'impérialisme* américain, *puisque les Etats-Unis restreignent en fait la souveraineté nationale de ces pays en entretenant sur leur territoire des bases à partir desquelles le feu nucléaire peut être déclenché sur ordre américain*."[25] Pacifisme et anti-américanisme trouvent donc ici un premier lien. En outre, d'après André Gorz, le mouvement de la paix vise essentiellement à éviter la destruction de la planète, coûte que coûte et en dehors de toute considération politique. Aussi les pacifistes préfèrent-ils que L'Europe centrale demeure sous le joug soviétique, puisqu'une revolte là-bas représenterait pour l'Europe tout entière une sérieuse menace de guerre.

Le célèbre dramaturge tchèque Vaclav Havel, persécuté dans son pays comme l'un des promoteurs de la "Charte 77", développe une thèse voisine pour expliquer la "réticence" des dissidents de l'Est vis à vis du mouvement pour la paix[26]. Les pacifistes occidentaux méconnaissent, estime-t-il, les rapports nécessaires entre paix et droits de l'homme. Pourtant, ces derniers sont une condition nécessaire à la paix, si bien que des pays sans liberté intérieure ne peuvent être crédibles quand ils prônent le désarmement. En outre, instrument de la propagande officielle, le thème même de la paix s'est dévalorisé à l'Est - dans des pays où les gens se méfient désormais des utopies parce qu'ils savent ce que peut coûter leur mise en application. Vaclav Havel refuse donc absolument un désarmement qui aurait pour prix l'asservissement au joug totalitaire.

L'opinion inverse ne nous sera pas fournie, comme on pourrait le

---

[25] André Gorz, "Quelle paix? Quelle Europe?" (*L.I.* n°7, hiver 1985-1986).

[26] Vaclav Havel, "Anatomie d'une réticence" (*L.I.* n°7, hiver 1985-1986).

supposer, par un promoteur occidental du pacifisme, mais par un réfugié est-allemand en R.F.A., Jürgen Fuchs. Ceci pour montrer que les clivages ne passent pas nécessairement là où on les attend, et que la question ne se réduit pas à une alternative platement binaire. Jürgen Fuchs[27] affirme avec conviction que les pacifistes ouest-allemands ne capitulent pas devant le Pacte de Varsovie, et que d'ailleurs, ils ont des homologues fervents parmi les dissidents. En outre, ajoute-t-il, ils luttent souvent aussi pour defendre les libertés des opposants aux régimes communistes : on peut donc être pacifiste sans servir la "dictature rouge".

Naturellement, ce texte contredit totalement les deux precédents. Encore une fois, c'est que la *Lettre Internationale* ne peut refléter que par la diversité des opinions exprimées la complexité de la situation réelle. Aucune inclination n'est suggérée au lecteur en faveur de telle ou telle opinion puisque, sur des questions aussi délicates que celle-ci, l'équilibre est respecté quant à la place accordée à chacune. Ce parti pris de neutralité absolue sur les points litigieux de la question européenne est constant, parfois même déroutant pour le lecteur, souvent habitué à ce qu'on lui simplifie les choses, puisqu'il faut en tout état de cause "se faire une opinion" sur tout.

On éprouve la même difficulté à trancher dans le débat, voisin du précédent, sur la manière dont l'Europe devrait procéder pour échapper à la logique des deux blocs.

André Gorz[28], comme tous les auteurs participant à la *Lettre Internationale*, aspire à voir l'Europe ouvrir une "troisième voie". Mais, pour lui, on n'en saurait pour autant renvoyer dos à dos Etats-Unis et Union Soviétique - comme le font les pacifistes ouest-allemands. L'Europe, se sentant militairement à la merci des soviétiques, éprouve une tendance fâcheuse à vouloir les amadouer par une coopération économique accrue. Or, poursuit André Gorz, elle aurait tout à perdre dans ce type de rapprochement : son économie régresserait pour s'adapter à des structures productives archaïques et lourdement centralisées, et elle tomberait politiquement dans l'orbite soviétique. Pour l'auteur, les Etats-Unis sont plus proches de l'Europe occidentale que l'U.R.S.S. car leurs valeurs communes fondées sur la liberté sont totalement étrangères au

[27] Jürgen Fuchs, "Bombardement ou dialogue" (*L.I.* n°3, hiver 1984-1985).

[28] André Gorz, op. cit.

"*despotisme*" russe[29]. Il en conclut que l'Europe de l'Ouest se doit de faire éclater la bipolarisation du monde tout en restant alliée aux Etats-Unis - mais indépendante d'eux en assurant totalement sa propre défense.

Se plaçant sur un autre terrain, l'historienne Diana Pinto prône également un rééquilibrage de l'Europe occidentale vers les Etats-Unis. Depuis la guerre, souligne-elle, tout concourt à les rapprocher dans les domaines politique et social : uniformisation des modes de vie, déroute définitive de l'idéologie communiste et des aspirations révolutionnaires, disparition des dictatures espagnole, portugaise et grecque, expérience de plus en plus répandue de l'alternance politique émoussant le tranchant des clivages droite/gauche. Mais un nouveau ferment menace d'éloigner l'Europe de l'Ouest des Etats-Unis, celui de la culture, au nom de laquelle les Européens veulent reconquérir une identité qu'ils disent menacée par la standardisation de la culture de masse importée d'Amérique.

Pour Diana Pinto, le mirage d'une Europe culturelle sert à masquer la difficulté de bâtir une communauté concrète, dont la C.E.E. devrait pourtant être le noyau. Aussi conjure-t-elle les Européens de ne pas écouter les "sirènes" soviétiques qui chantent les vertus de la culture comme antidote aux poisons diffusés outre-Atlantique.

Comme pour la question du pacifisme, nous citerons la réponse contradictoire d'un dissident de l'Est, le journaliste tchèque Jiri Dienstbier[30]. Pour lui, s'ils aspirent vraiment à l'unité et la force de l'Europe, les Etats ouest-européens doivent choisir la coopération économique avec l'Est. Dans le cas contraire, ils ne feraient que renforcer la bipolarité existante, au profit de leurs concurrents économiques actuels, déjà largement supérieurs à eux.

L'Europe occidentale est-elle plus "proche" des Etats-Unis ou de L'U.R.S.S.? Là encore, la *Lettre Internationale* s'ouvre aux diverses opinions, sans en privilégier aucune. Nous avons dû rapprocher des articles afin de les confronter et de faire apparaître la diversité des positions

[29] Tel est exactement le mot qu'emploie l'auteur, et nous le soulignons à dessein parce que cette notion se retrouvera par la suite.

[30] Jiri Dienstbier, "A la recherche de l'unité" (*L.I.* n°13, été 1987).

défendues. Dans la réalité - comme l'indique la variété des numéros mentionnés - ces textes ne se donnent pas toujours la réplique directement, mais s'égrènent au fil des parutions de la revue. Aucune intentionnalité pédagogique de la part de la rédaction n'est décelable, qui opposerait à chaque opinion le discours inverse. Les textes sont avant tout choisis en fonction de leur intérêt intrinsèque. Ensuite seulement, le cas échéant, on peut être amené à les confronter au sein d'une dynamique thématique. Dans ce domaine aussi règne la plus extrême souplesse.

2°) L'Europe centrale, centre de l'Europe?

On l'aura deviné à travers le débat précédent, se demander si l'équilibre européen doit être recentré vers l'Est ou vers l'Ouest engage toute la question de notre identité culturelle - dans laquelle la *Lettre Internationale*, revue culturelle européenne, se trouve totalement impliquée.

Nous l'avons dit,elle refuse de limiter l'Europe à ses frontières politiques, c'est-à-dire de ne prendre en compte que sa partie occidentale. Et si elle donne un large écho aux voix de l'Est, ce n'est pas uniquement dans le domaine politique, mais aussi parce qu'elle considère l'Europe orientale comme partie intégrante d'un continuum culturel : "*nous voudrions que l'Europe centrale aussi bien que l'Europe de l'Est, dont la Russie, ne soient plus présentées comme relevant d'un autre monde lointain, audible aux seuls moments de crise ou à l'occasion de telle ou telle dissidence, mais que leurs voix originales, si souvent étouffées, soient entendues régulièrement et que se rétablisse ainsi, par-delà les clivages politiques et institutionnels, une continuité de dialogue et d'échange d'idées*"[31].

Arrêtons-nous un moment sur cette insistance pour que "*l'Europe centrale aussi bien que l'Europe de l'Est, dont la Russie*" s'expriment dans la revue, parce qu'elle soulève une nouvelle fois le problème des frontières Est de l'Europe - frontières culturelles, en l'occurence. En effet, l'appartenance de pays comme la Bulgarie, la Roumanie et surtout la Russie à la civilisation européenne ne fait pas l'unanimité; certains la dénient

[31] "A nos lecteurs" (*L.I.* n°1, été 1984).

même fortement.

Le principal d'entre eux est l'écrivain tchèque Milan Kundera, dans un article paru dans *Le Débat* en 1983 : "Un Occident kidnappé, ou la tragédie de l'Europe centrale"[32]. Cet article(qualifié de "fondateur") par Antonin Liehm, doit être ici résumé dans ses grandes lignes, parce qu'il donne leur sens à certains textes de la *Lettre* que nous commenterons par la suite, et qu'il permet d'opérer toute une misie en perspective de la revue.

Pour Milan Kundera, il existe en fait deux Europes : l'une, à l'Ouest, marquée par Rome, l'Eglise catholique et l'alphabet latin; l'autre, à l'Est, par Byzance, l'Eglise orthodoxe et l'alphabet cyrillique. Ces deux civilisations sont étrangères l'une à l'autre. Au centre géographique de l'ensemble, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, font partie intégrante de la civilisation occidentale. Aussi cette Europe centrale "kidnappée" et rattachée par la force au bloc de l'Est, ressent-elle son destin comme une catastrophe politique, une mise en question de sa civilisation, et défend-elle envers et contre tout son occidentalité.

D'autre part, ajoute Milan Kundera, , parce qu'elle juxtapose de petites nations pluralistes constamment menacées au cours des siècles par une Russie uniforme et centralisatrice, l'Europe centrale a vocation à incarner l'image condensée du continent tout entier : elle est "*une petite Europe archieuropéenne, modèle miniaturisé de l'Europe des nations, conçue sur la règle : le maximum de diversité sur le minimum d'espace*".

Tels sont les deux premiers points de son argumentation. Quel écho trouvent-ils dans la *Lettre Internationale*, et auprès du Tchèque Antonin Liehm?

L'essai de Norberto Bobbio sur l'"idéologie européenne"[33], précédemment mentionné, éclaire la thèse de Milan Kundera de manière originale, puisqu'il permet de l'inscrire dans un contexte historique beaucoup plus vaste, en remontant comme on l'a vu[34] au cinquième siècle avant Jésus Christ. Pour l'auteur, si l'"idéologie européenne" s'est constituée comme conformité au modèle de liberté institué par Périclès, l'antithèse exacte de ce système est la tyrannie, gouvernement arbitraire imposé par

[32] (*Le Débat* n° 27, novembre 1983).

[33] Norberto Bobbio, op. cit.

[34] Se reporter à la page 58.

un homme. Dans cette optique, il peut advenir que la tyrannie s'exerce au sein même de la civilisation européenne, mais occasionnellement et toujours temporairement, parce qu'elle est infligée à des hommes fondamentalement libres, qui finissent un jour ou l'autre par se révolter et la renverser. Le couple antithétique liberté/tyrannie représente, d'après Norberto Bobbio, l'une des pierres angulaires de l'idéologie européenne.

En revanche, la notion de despotisme désigne, pour cette dernière, une forme de pouvoir radicalement étrangère, propre aux peuples barbares - et, singulièrement, à l'Orient. Le despotisme a toujours été considéré par les tenants de l'idéologie européenne, comme le gouvernement "*naturel et légitime du maître sur l'esclave, donc du despote sur des peuples serviles*"[35], comme sont censés l'être les barbares. Etant "naturel et legitime", contrairement à la tyrannie, il est éternel.

Selon Norberto Bobbio, cette équation assimilant le despotisme à l'Orient pour l'opposer à la liberté occidentale a perduré jusqu'à nos jours dans l'idéologie européenne , réactivée par la formation de l'Etat soviétique et son évolution vers le totalitarisme. Parallèlement, depuis la seconde guerre mondiale - avec le nazisme, puis la décolonisation -, notre continent a perdu sa vocation à incarner la liberté et, qui plus est, "*l'incapacité de l'Europe démocratique à trouver une unité qui lui permette de se poser en tiers, médiateur ou arbitre, entre les deux grandes puissances, ne laisse guère de raisons d'espérer. Notre seule raison de continuer à croire que la flamme de la liberté n'est pas éteinte, ce sont les mouvements de révolte qui se sont produits à plusieurs reprises au cours de cette période, malgré la très dure repression qui les a immanquablement suivis, dans les pays soumis à la domination soviétique. Dans ces pays s'est maintenue vivante l'inspiration que, dans les heures où triomphaient les dictatures fascistes, Benedetto Croce avait appelée "religion de la liberté", et dans laquelle il pensait pouvoir résumer l'essence de l'esprit européen.* "[36]

La pensée de Norberto Bobbio se prête aisément au rapprochement avec celle de Kundera. L'image du géant russe inerte, terre d'élection d'un despotisme "oriental" contrastant avec une Europe par essence libre, image décelable à travers la pensée de Milan Kundera, trouve son explication historique chez Norberto Bobbio. En outre, tous deux suggèrent que l'Europe centrale a seule su préserver la quintessence de ce qui a fait l'Europe - petit joyau aux multiples facettes pour Milan Kundera, espace préserve où brille

[35] Norberto Bobbio, op. cit.

[36] Ibid.

encore la flamme de la liberté brûlant contre la tyrannie pour Norberto Bobbio.

De nombreux articles parus dans la *Lettre Internationale* donnent raison à ce dernier, en manifestant cette propension qu'il analyse à rejeter l'Union Soviétique dans les marges d'une barbarie moderne; du reste, comme on l'a déjà remarqué chez André Gorz[37], le mot "despotisme" lui est fréquemment associé.

Dans ce contexte, la revue ne pouvait ignorer les récents changements impulsés depuis quelques années par Mikhail Gorbatchev : ce qu'ils comportent de démocratisation virtuelle, d'ouverture possible à l'Ouest, voire même à certains principes du libéralisme économique, toutes ces potentialités autorisent à une remise en question du schéma traditionnel véhiculé par l'"idéologie européenne", ainsi que des frontières assignées, dans l'esprit d'un Milan Kundera, à la civilisation occidentale.

Lorsque l'on interroge Antonin Liehm à ce sujet, il dit tout à la fois son espoir et sa circonspection : "*Si ces changements pouvaient durer... L'Occident crie victoire trop vite : cela ne dure que depuis trois ou quatre ans; des réformes de cette envergure, pour vraiment pouvoir être appelées victorieuses, doivent durer plus longtemps. On verra bien! Moi, je suis très enthousiaste sur ce qui se passe en Union Soviétique, je suis absolument pour, d'autant plus que le sort de l'Europe centrale en dépend. Mais je sais aussi que toutes les grands réformes en Russie, depuis le quatorzième siècle, ont toujours échoué. Alors, Gorbatchev sera-t-il le premier à réussir? Pierre le Grand. Catherine de Russie, la réforme d'Alexandre II, la Revolution d'Octobre, tout a dégeneré, ou bien s'est arrêté à mi-chemin. Peut-être est-ce dû, à l'inertie de la paysannerie russe, à l'orthodoxie. Sans doute aussi au manque, dans l'histoire russe, de certains chapitres de l'histoire : la Réforme (qui a permis la société occidentale pluraliste et capitaliste), la Renaissance, les Lumières...*"[38]

L'enthousiasme d'Antonin Liehm, sa prudence aussi quant au pronostic, la *Lettre Internationale* les reflète très exactement dans les articles, tous fort nuancés, qu'elle publie sur ce sujet[39].

---

[37] Voir p.57.

[38] Interview d'Antonin Liehm, juillet 1988.

[39] Voir : Georges Nivat, "Les séraphins ouvrent-ils leurs ailes?" (*L.I.* n°3, hiver 1984-1985); Youri Mamleiev, "A Moscou" (*L.I.* n° 17, été 1988); Efim Etkind, "A Copenhague"

Au-delà des implications politiques des réformes de Mikhail Gorbatchev, il faut resituer ces questions dans le cadre du débat sur les limites géographiques de la civilisation européenne. L'ambiguïté de l'"ère Gorbatchev", soulignée par plus d'un auteur, tient à ce que, si l'on peut l'interpréter comme une nouvelle tentative de faire rentrer le pays dans l'Europe (tentative comparable à celle de Pierre le Grand, au dix-huitième siècle), elle entraîne paradoxalement dans son sillage le renouveau de nombreux mouvements slavophiles, ultra-nationalistes et traditionalistes, longtemps étouffés par la chape qui pesait sur l'U.R.S.S. Devant cette profonde ambivalence russe, comment déterminer les frontières exactes de notre culture européenne?

Pour Milan Kundera[40], non seulement elle passent par l'Europe centrale, mais celle-ci demeure, de surcroît, la dernière détentrice des valeurs culturelles qui ont défini notre civilisation. En effet, lorsque l'identité d'un peuple est menacée - en l'occurrence, par la "soviétisation" -, ses valeurs culturelles s'exaltent et, ferments de subversion, se montrent aptes à mobiliser la population tout entière. C'est ce qui se produit en Europe centrale, où la culture, déjà brillante aux siècles passés, est toujours vivace et, plus que jamais, tenue pour valeur supérieure, parce que refuge de tous les idéaux.

Petite constellation fragile de pays menacés dans leur identité culturelle, l'Europe centrale offre le reflet condensé de l'Europe tout entière, elle-même déjà marginalisée et bientôt totalement aliénée dans sa culture par les standards américains. Voilà pourquoi, poursuit Kundera, elle anticipe le destin du continent dans son ensemble, voilà pourquoi sa culture revêt une telle actualité, et pourquoi le sort de l'Europe dépend de celui de ses petites nations du centre. L'Europe centrale se raccroche donc désespérément à l'Occident au nom d'une culture commune.

Désespérément parce que sa soeur de l'Ouest, elle, n'accorde déjà plus guère d'importance à la vraie culture : la crise de l'art s'y accompagne d'un nivellement des valeurs sans précédent. Et si, en Europe centrale, poésie, théâtre et philosophie ont gardé tout leur lustre et tout leur poids, ils ont

(*L.I.* n°17, été 1986).

[40] Milan Kundera, op. cit.

perdu toute capacité à forger l'unité européenne, détrônés qu'ils sont à l'Ouest. L'"Occident kidnappé" se raccroche donc à une Europe devenue indifférente.

Sans partager ce pessimisme de Milan Kundera, un certain nombre d'auteurs voient dans l'Europe centrale un foyer de régénération possible pour l'Europe, et ce sur des bases culturelles. C'est le cas, par exemple de György Konrad, écrivain hongrois en exil à l'Ouest : d'après lui, l'esprit "mitteleuropéen" est profondément pluraliste, sensible à la beauté, et l'Europe centrale, médiane par nature, peut jouer un rôle moteur dans la construction européenne[41].

A l'inverse, Timothy Garton Ash[42] s'efforce de détruire le mythe d'une Mitteleuropa civilisée, occidentale, rationnelle et humaniste, qui s'opposerait à la barbarie de l'Est. N'existe-t-il pas, en Europe centrale même, des traditions expliquant la pérennité des régimes communistes? Dès avant 1914 y régnaient un étatisme et un légalisme bureaucratiques et caricaturaux, y sévissaient le chauvinisme et le racisme. Il faut donc, nous dit l'auteur, combattre l'illusion d'une tradition centre-européenne toute de lumière et de douceur, analyser sans le réduire un héritage historique contrasté, et ne pas méconnaître les divergences entre dissidents sur les solutions à envisager, au nom d'un oecuménisme béat. L'Europe centrale reste encore à créer, sa richesse, ce sont ses intellectuels d'aujourd'hui, esprits indépendants partageant l'expériecne du joug soviétique et, partant, l'ironie qu'engendre la quotidienneté de la défaite.

Autre article visant à démonter la nostalgie actuelle pour l'Europe centrale de la fin du siècle dernier : "Esquisses viennoises" de Guy Scarpetta[43]. L'auteur voit dans cette fascination une mode, phénomène nettement perceptible à travers le succès de l'exposition sur Vienne présentée par le Centre Georges Pompidou, en 1986. D'après Guy Scarpetta, cette manifestation elle-même contribue au mythe : sous-titrée "La Joyeuse apocalypse", elle déforme ce que fut la Vienne d'alors, la présentant comme un tout homogène alors que ses artistes étaient porteurs de projets très

[41] Outre ses écrits dans la *Lettre*, il exprime cette opinion dans "L'Europe du milieu, patrie intérieure" (*Cadmos* n°39, automne 1987).

[42] Timothy Garton Ash, "L'Europe centrale existe-t-elle?" (*L.I.* n°10, automne 1986).

[43] Guy Scarpetta, "Esquisses viennoises" (*L.I.* n°8, printemps 1986).

contradictoires. On ne veut voir dans la "joyeuse apocalypse" qu'une fin de siècle censément proche de la nôtre : ainsi s'autorise-t-on à justifier notre propre esthétique décadente en l'apparentant abusivement à l'effervescence créatrice où baignait la Vienne de François-Joseph.

L'exemple de l'Europe centrale en est un nouveau témoin, la *Lettre Internationale* se contente de répercuter les débats actuels sur les questions européennes sans y prendre position. Mais, on l'aura deviné, cette impartialité sur les points délicats s'accompagne, pour d'autres problèmes essentiels, d'une orientation assez nette, point aveugle vers lequel convergent tous les articles, et qui donne à la revue sa coloration de fond.

En effet, certaines idées sont présupposées implicitement, postulats admis par tous les auteurs, sorte de consensus fondamental qui fournit un terreau au dialogue ultérieur. Le refus des clivages idéologiques Est/Ouest, l'hostilité aux régimes totalitaires de l'Europe orientale, la recherche d'assises sur lesquelles construire l'unité européenne, voilà autant de ces grands principes communs à tous. En ce sens, on ne peut plus parler d'une quelconque neutralité de la revue; il serait plus juste de dire qu'elle véhicule des aspirations précises - des idéaux, si l'on veut -, mais en laissant le choix au lecteur quant aux diverses routes proposées pour s'acheminer vers ces buts lointains.

C- Sur quelles assises bâtir l'unité européenne?

Sur ce point aussi, la *Lettre* présente une palette contrastée de réponses possibles, qui parcourent des lignes divergeant à partir d'un même terrain d'entente. Tous les avis s'accordent, en effet, pour juger que des assises exclusivement économiques ne suffiront pas à forger une conscience européenne. L'horizon de la *Lettre Internationale* n'est pas celui de la C.E.E., d'ailleurs assez rarement évoquée pour elle-même (il est

significatif qu'aucun des articles parus à ce jour ne la prenne exclusivement pour objet). Du reste, sa seule existence de revue culturelle européenne indique suffisamment que, pour la *Lettre*, il ne saurait être question de se limiter à une unité purement "matérielle". Ce que nous avons vu de l'Europe centrale, foyer virtuel d'une communauté régénérée, va d'ailleurs dans le même sens.

1°) Une Europe de la pensée?

Plus explicitement encore, tout un courant d'auteurs (des nationalités les plus diverses) défend dans la *Lettre Internationale* l'idée que seules la culture et la pensée peuvent fonder l'Europe de demain. C'est le cas, notamment d'Alain Finkielkraut, très proche dans son argumentation de Milan Kundera. "*L'Europe, écrit-il, est une certaine idée de la culture qui peut être définie par les mots : autonomie de l'esprit*"[44]. En même temps, il rejette avec force le postulat selon lequel "tout est culturel" comme fondé sur une grave confusion entre culture et coutume. La culture, au sens "noble" qu'Alain Finkielkraut donne à ce mot, est née en Europe, où elle a supplanté la religion à partir du dix-huitième siècle; elle y est aujourdh'hui menacée par le nivellement des valeurs. A travers elle, c'est donc notre continent qui est en péril.

Dans la même lignée, un certain nombre d'auteurs vont même plus loin, en assignant expressément aux artistes et aux intellectuels européens la mission de réaliser cette unité. C'est Gyorgy Konrad[45], par exemple, qui se réfère aux philosophes du dix-huitième siècle, parce qu'ils ont su faire traverser les frontières à l'esprit des Lumières. A présent, dit-il, c'est la littérature qui peut servir de base à une "*République des Lettres*", car l'écriture est par nature indissociable de la liberté.

A la "*République des Lettres*" prônée par Gyorgy Konrad fait écho la "*Société des esprits*" que Norberto Bobbio appelle de ses voeux[46], après avoir rappelé que, même au plus noir du fascisme, les grands intellectuels

[44] Alain Finkielkraut, in "Monologues à Budapest" (*L.I.* n°8, printemps 1986).

[45] György Konrad, in "Monologues à Budapest" (*L.I.* n°8, printemps 1986).

[46] Norberto Bobbio, "La société des esprits" (*L.I.* n°6, automne 1985).

européens, tels Thomas Mann ou Julien Benda, réclamaient une union sur des valeurs communes. Aujourd'hui plus que jamais, poursuit-il, l'Europe doit s'élaborer autour d'un noyau culturel, car la culture rassemble là où la politique divise. Quant à l'Europe économique, elle prend acte d'une distinction Est/Ouest contraire à toute l'histoire du continent.

L'écrivain ouest-allemand Peter Schneider voit lui aussi dans les intellectuels le ferment de l'unité à venir; aussi déplore-t-il que, pour l'instant, beaucoup parmi ceux d'Europe de l'Ouest continuent d'exclure machinalement l'"autre Europe" de leur horizon culturel, entérinant ainsi implicitement un partage idéologique monstrueux. Bien au contraire, les intellectuels devraient tout faire pour libérer leur continent de la logique bipolaire qui le brise, même si cela paraît quasiment impossible : n'ont-ils pas, après tout, vocation à porter l'utopie?[47]

Ce ne sont là que quelques exemples, mais représentatifs d'un très fort courant, impulsé à l'origine par des intellectuels contestataires est-européens parmi les plus prestigieux, comme Vaclav Havel, György Konrad, ou le Polonais Adam Michnik. Au-delà de divergences notables, ils se rejoignent en effet dans une pensée exaltant les valeurs morales, la vie intérieure, l'individualisme et la subjectivité, et sont tous extrêmement méfiants à l'égard du politique. Car dans les pays asservis au totalitarisme communiste, on desespère de la politique et l'on a renoncé à l'harmoniser avec les valeurs de l'éthique; on y lutte d'ailleurs plus pour l'avènement d'une société civile que pour la prise du pouvoir.

Face à ces positions, on trouve aussi dans la *Lettre Internationale* des opinions radicalement opposées. Ainsi Timothy Garton Ash se montre-il très sceptique quant à l'avènement d'une "République des Lettres" : pour lui, "*la culture européenne demeure avant tout une affaire de cultures nationales, non pas à l'intérieur des frontières des Etats-nations, mais des frontières linguistiques, historiques, et enfin ethniques*"[48]. Qui plus est, la littérature, bien loin de cimenter l'unité du continent, trouve ses racines naturelles dans les particularismes locaux : "*pour la grande majorité des écrivains, le premier système de référence, la terre qu'ils cultivent, l'air qu'ils respirent, reste leur peuple, leur nation*". En outre, l'idée d'une avant-garde culturelle éveillant les masses lui paraît suspecte au plus haut

[47] Peter Schneider, "Au-dessus du mur" (*L.I.* n°3, hiver 1984-1985).

[48] Timothy Garton Ash, in "Monologues à Budapest" (*L.I.* n°8, printemps 1986).

point.

2°) Une Europe économique? politique?

Dans un autre essai (déjà mentionné)[49], le même auteur reproche aux tenants d'une Europe fondée sur la culture de méconnaître des domaines concrets, comme l'économie, pourtant nécessaires à la construction d'un édifice solide. Leur exaltation de l'éthique relève du même irréalisme : comment, par exemple, s'en tenir au précepte moral de ne pas mentir, pour quiconque veut mettre en oeuvre une économie efficace (condition nécessaire à toute indépendance)?

Le même type de critique se retrouve chez Diana Pinto, qui, comme on l'a vu[50], prône le renforcement de la communauté économique déjà existante et noyau d'un élargissement futur. D'autre part, elle souhaite voir voir primer les valeurs politiques qui apparentent l'Europe de l'Ouest aux Etats-Unis, sur la proximité - à son avis purement géographique - qui la relie à l'Est.

Paul Thibaud, le directeur de la revue *Esprit* , juge également utopique le fait de négliger la part du politique dans la construction européenne[51]. Bien au contraire, estime-t-il, le consensus fondamental apte à asseoir cet édifice est d'ordre politique, puiqu'il concerne la démocratie, valeur reconnue par tous. Il faut donc poser les fondements d'une véritable vie politique européenne, plutôt que de rêver stérilement d'une communauté culturelle faisant fi des réalités, ou que de s'échiner à fonder l'Europe sur le terrain le plus difficile, l'économie, lieu de conflits d'échelle mondiale donc dépassant largement le cadre de notre continent.

3°) Le rôle de la *Lettre Internationale*

---

[49] Voir p.73.

[50] Voir p.67.

[51] Paul Thibaud, "Sans histoire et sans politique" (*L.I.* n°15, printemps 1988).

Outre la caisse de résonance qu'elle constitue, comment la revue s'inscrit-elle dans cette problématique de la conscience européenne?

Nous avons évoqué la mission primordiale que d'aucuns assignent aux intellectuels dans la construction de l'Europe. Revue littéraire et culturelle, la *Lettre Internationale* offre un creuset privilégié à cette fusion rêvée des esprits. Paul Noirot conçoit ainsi le rôle de la *Lettre*, et plus généralement des intellectuels : "*il y a une prise de conscience réelle du fait que l'Europe est la seule voie, que c'est à partir du rapprochement des peuples qu'on peut espérer redéployer l'économie,et qu'il faut donc lui donner un véritable horizon culturel*." [52]

Il faut noter que la défense de l'Europe par les intellectuels occidentaux est un phénomène relativement nouveau. Comme le souligne Alain Finkielkraut, "*dans les trois dernières décennies, l'Europe était exclue des préoccupations de l'intelligentsia française. Quand on parlait de communauté européenne, c'était au sens économique et politique de Marché commun : le problème mobilisait les politiciens, les experts, les technocrates; à l'exception de quelques marginaux peu entendus, les intellectuels s'en désintéressaient totalement*"[53] . C'est que l'Europe ethnique voulue par Hitler a pour longtemps chargé le mot même d'"Europe" de connotations racistes et agressives, le discréditant aux yeux des intellectuels qui avaient survécu à la fureur meurtrière du nazisme. "*La décolonisation*, poursuit Alain Finkielkraut, *n'a fait qu'aggraver cette tendance. Quand les pays du Tiers-monde ont commencé à lutter pour leur indépendance, ils ont dépeint l'Europe comme une force impérialiste qui se servait de l'humanisme pour voiler sa volonté de puissance. Dès lors, épouser la cause des opprimés c'était automatiquement prendre position contre l'Europe*" .

Dans *L'Intellectuel contre l'Europe*, André Rezler[54] examine l'anti-européanisme des intellectuels dans une perspective historique beaucoup plus vaste. Il en suit le fil depuis le mythe rousseauiste du "bon sauvage" jusqu'au vingtième siècle, puisque ce courant traverse aussi bien l'idéologie marxiste que l'ethnographie d'un Lévi-Strauss, ou encore l'attrait des "années nègres" pour les arts primitifs, et l'engouement des surréalistes pour la spontanéité "primaire" de l'art enfantin. L'auteur montre également

---

[52] Interview de Paul Noirot, juin 1988.

[53] Alain Finkielkraut, op. cit.

[54] André Rezler, *L'Intellectuel contre l'Europe* (P.U.F., 1978).

que l'anti-européanisme ressortit au sentiment de culpabilité endossé par nos intellectuels quant à l'impérialisme dont ferait preuve leur civilisation.

Mais l'Europe, aujourd'hui, ne domine plus le monde et le déchaînement nazi est éloigné. Lavée de ses taches sanglantes, l'idée d'Europe est redevenue positive.

L'évolution que nous venons de décrire chez les intellectuels concerne au premier chef ceux qui se situent à gauche. Leur défiance envers l'Europe s'est longtemps nourrie d'un net rejet du capitalisme, puisque la Communauté s'est construite sur la base d'un marché commun. Paul Noirot retrace lui-même leur changement de mentalité : "*l'Europe reposant sur un marché, défendue par les libéraux, a longtemps subi les attaques de la gauche. Mais le sentiment d'inévitabilité de la chose s'est répandu depuis et, le Parti Communiste excepté, elle ne rejette plus l'Europe économique*"[55]. Loin de se détourner de la construction européenne, la gauche aujourd'hui veut pouvoir l'infléchir, lui insuffler ses propres valeurs en imposant l'"Europe sociale" : "*si on laisse l'Europe se faire sur des bases exclusivement économiques, on en fera une jungle, laminant des années de conquêtes sociales. Donc la gauche doit s'emparer de l'idée d'Europe et la faire sienne.Elle pourra alors s'appuyer sur les acquis du mouvement ouvrier et du socialisme dans plusieurs pays de l'Est pour imposer des règles, briser des horizons trop étroits. L'Europe économique est une nécessité, mais il faut l'accompagner, l'organiser plutôt que la subir. c'Est donc à la gauche de reprendre le drapeau européen, ce qui correspond d'ailleurs à ses principes internationalistes*".

Ainsi, c'est tout à la fois par le biais de la culture et par celui du "socialisme démocratique" dont la revue se réclame qu'il faut envisager sa position vis à vis de l'Europe. Dans cette optique, Antonin Liehm parle simplement de contribuer par la *Lettre* à l'élaboration d'une conscience commune et Paul Noirot, plus combatif, évoque une lutte menée pour défendre une unité culturelle menacée.

---

[55] Interview de Paul Noirot, juin 1986.

D - L'Europe deviendra-t-elle le musée du monde?

Parmi les menaces qui pèsent sur la civilisation européenne, l'une tient à ce qui fait pourtant sa richesse : une longue tradition et une diversité extrême concentrée sur un espace restreint. Ces deux atouts constituent, paradoxalement, le ventre mou de l'Europe face à la généralisation de la culture de masse venue des Etats-Unis.

En effet, la civilisation américaine, parce qu'elle est jeune, non saturée d'histoire et de références culturelles, s'exprime souvent dans des productions très simples, génératrices de mythes facilement assimilables dans n'importe pays du globe. "*Le dénominateur commun de la culture américaine est extrêmement bas*", dit Antonin Liehm - qui, rappelons le, a vécu treize ans aux Etats-Unis et parle couramment l'anglais. Il poursuit : "*je ne dis pas que ce n'est pas bon, j'aime bien la culture américaine, mais elle ne traîne pas deux mille ans de tragédies*"[56].

En outre, la multiplicité des cultures nationales enracinées dans un terreau étroit les rend plus difficilement "exportables" que les productions d'un immense pays relativement uniforme comme les Etats-Unis.

On en trouve une illustration dans l'article du critique de cinéma allemand Wolfram Schutte, intitulé "Il était une fois"[57]. L'auteur y dresse un tableau très pessimiste du cinéma européen : celui-ci étant intimement lié aux expériences nationales son universalité s'enracine dans la profondeur des particularismes, alors que le cinéma hollywoodien, porteur des mythes américains, envahit peu à peu la planète en tuant la création locale.

Cet essai permet d'interpréter l'exemple particulier du cinéma européen comme métaphore de notre civilisation tout entière, au bord d'un irrémédiable chavirement.

La même hantise transparaît dans un texte de Michel Gheude, écrivain et journaliste belge, consacré au prix Eurovision de la chanson[58]. "*Dans le concours Eurovision, la différence culturelle est ramenée à son cliché*", dit

[56] Interview d'Antonin Liehm, juillet 1988.

[57] Wolfram Schütte, "Il était une fois" (*L.I.* n°5, été 1985).

[58] Michel Gheude, "Embrasser toutes les langues" (*L.I.* n°16, printemps 1968).

l'auteur : il faut rendre possible la communion des télespectateurs, donc, (paradoxalement dans un concours où chaque pays défend ses couleurs) soigneusement effacer le "folklore" des particularismes nationaux. D'où le recours à la rengaine, à l'onomatopée, qui aident à franchir aisément la barrière des langues. Aussi les chanteurs de tous les pays finissent-ils par se ressembler.

Ici aussi, un exemple particulier laisse entrevoir tout le destin de l'Europe, menacée dans son identité par la production de masse.

Devant les mêmes constatations, Antonin Liehm demeure malgré tout assez positif : " *l'exportation d'une culture est-elle le but de son existence? Les choses qui s'exportent le mieux sont celles fabriquées en grande masse, vendues à bas prix, et qui s'adressent au plus grand nombre; sont-ce pour autant les meilleurs produits? On ne peut rien à cela. Les cultures chinoise, africaine, japonaise, sont beaucoup plus anciennes que la culture européenne, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles elles s'exportent encore moins bien; et pourtant, elles ne sont pas mortes. Donc, je refuse le critère de l'"exportabilité". Et puis, je ne crois pas à la notion de culture planétaire. Que les Américains influencent les Européens, les Africains, cela peut se faire; mais alors, la culture américaine prend un visage africain, européen. Le fait que des empereurs africains portent le haut-de-forme et le smoking, cela signifie-t-il la disparition de la culture africaine? Et si les Irlandais, aujourd'hui, écrivent en anglais, cela veut-il dire que leur identité en a été affectée? Non.* "[59]

Pour Antonin Liehm, les pays européens peuvent et doivent adapter les influences étrangères à leurs personnalités originales : on évitera ainsi à l'Europe de se replier complaisament sur les vestiges d'un passé embelli, et de devenir, ce faisant, une civilisation de musée. Parallèlement, Paul Noirot estime que "*l'Europe n'a de chances de ne pas être un musée pour les Japonais et les Californiens qu'en s'unissant activement.* "[60]

Tous deux estiment que l'Europe doit se construire sur des bases culturelles, et s'y emploient. On a pu mesurer à combien d'interprétations différentes cette ambition peut se prêter : la culture européenne est trop

[59] Interview d'Antonin Liehm, juillet 1986.

[60] Interview de Paul Noirot, juin 1986.

enracinée dans son passé pour que sa défense face à la civilisation technique de masse se démarque toujours facilement de la simple conservation passéiste d'un acquis. Il faut souhaiter que le combat mené pour sa survie et pour sa diffusion par une revue essentiellement littéraire et culturelle, voulant s'adresser à l'"élite" des esprits ouverts, visant à consolider la conscience européenne, ne devienne pas un combat d'arrière-garde. On est en droit de penser que les choses ne sont pas gagnées d'avance.

Les questions relatives à l'Europe constituent, et de loin, le thème le plus souvent abordé dans la *Lettre Internationale* . Il est difficile de donner des proportions chiffrées car la thématique européenne peut être évoquée à bien des propos, au détour d'un texte sur le cinema, sur l'irrationnel, sur la poésie...

Nous n'avons, dans ce chapitre, considéré que les articles ou les passages faisant directement et explicitement référence à l'Europe. Nous espérons les avoir doublement mis en perspective : par rapport à la problématique européenne, et par rapport à la revue elle-même.

L'Europe, en effet, territoire mal délimité, superposition plus qu'approximative de clivages mouvants, continent errant entre une hégémonie perdue et un avenir incertain, ne peut s'appréhender qu'"en questions", et la forme même de la *Lettre Internationale* - qui pose les problèmes plus qu'elle ne les résout - se révèle particulièrement apte à rendre tout le relief, toutes les nuances, de l'Europe.

CHAPITRE II :

L'EUROPE COMME PRINCIPE DYNAMIQUE DE LA REVUE

Abandonnons à présent les références expresses à l'Europe pour envisager d'autres domaines. Car, si l'Europe est, de tous les sujets, le plus fréquemment traité, une très grande majorité d'articles n'y fait aucune allusion - les titres figurant aux somaires l'indiquent assez[1]. Ce chapitre sera donc l'occasion de rectifier l'image quelque peu faussée que le lecteur aura pu se faire de la *Lettre Internationale* d'après ce qui précède : certes, elle est une "revue europeenne", mais elle s'intéresse à de très nombreux sujets sans rapport direct avec l'Europe.

Et pourtant, même absente, celle-ci imprime au journal une dynamique particulière; même ignorée dans le fond du discours, elle imprime sa forme à l'ensemble.

A - Quelques thèmes transeuropéens

La *Lettre Internationale* joue le rôle d'une passerelle faisant communiquer des Européens sur des thèmes communs, et certains sujets se prêtent particulièrement bien à ces échanges qui traversent le continent. On les distingue au fait qu'ils réapparaissent de manière recurrente au fil des

[1] Voir en annexe.

numéros, que les auteurs les abordant sont issus des pays les plus divers, ou que plusieurs éditions nationales de la *Lettre* ont choisi de les traiter.

Ces sujets sont nombreux. Nous en avons retenu quatre, mais l'on aurait tout aussi bien pu s'arrêter sur : *Le Brave soldat Chveik* , écriture et pouvoir politique, Vladimir Maiakovski, les intellectuels, l'organisation économique et sociale de la production... Cet inventaire à la Prévert mmanifeste la diversité de ces thèmes "transversaux", ainsi que l'absence de liens apparents entre eux. Et pourtant, tous possèdent un trait - peut-être un seul - en commun : ils sont des ponts jetés d'un bout à l'autre de l'Europe.

Pourquoi?

1°) Les Juifs

Evoqué sous les angles les plus variés (historique, culturel, religieux, etc.), comme objet principal d'un article ou bien de manière ponctuelle, le thème des Juifs peut se suivre comme un véritable fil d'Ariane d'un numéro à l'autre. Un fil parfois souterrain, voire même interrompu, mais qui finit toujours par resurgir.

La première idée qui vient à l'esprit pour expliquer cette recurrence concerne l'extermination des Juifs[2], indissociable de la seconde guerre mondiale - dont nous avons montré le rôle fondateur dans la conscience européenne et, partant, la présence obsédante dans la *Lettre* .

Et, en effet, l'holocauste aussi y apparaît très souvent, sous les angles d'approche les plus divers : litteraire, philosophique, historique ou psychanalytique...

Si le second conflit mondial présente comme dans un miroir le reflet miniaturisé de l'histoire européenne, on perçoit en son centre l'extermination des Juifs comme une image encore plus condensée de l'ensemble. Pour l'anglais Irving Howe[3], l'holocauste se situe dans la

[2] Est-ce un hasard si, dès son premier numéro, la *Lettre* allemandeprésente un ensemble sur les Juifs, reprenant la quasi-totalité du dossier paru sur ce thème dans les versionsfrançaiseetitalienne?

[3] Irving Howe, "L'holocauste et la littérature" (*L.I.* n° 15, hiver 1987-1988).

continuité de l'histoire occidentale : en effet, l'antisémitisme, au cours des temps, s'est nourri des mythes chrétiens, du romantisme nationaliste allemand et de la débâcle du capitalisme dans l'Europe du vingtième siècle. Par-delà l'horreur vécue, il remet en question la civilisation européenne, reposant sur l'idée de progrès. Et, encore au-delà, il pose des questions universelles : l'expérience de la déportation conduit, par exemple, à se demander si l'homme peut en toutes circonstances préserver son humanité, donc à s'interroger sur ce qui la définit.

Tzvetan Todorov, critique français, se refuse au contraire à "sacraliser" l'holocauste en le distinguant absolument de tous les autres massacres perpétrés au cours de l'histoire. Pour lui, il convient de se demander si l'antisémitisme nazi n'est pas qu'une forme particulière du racisme, et si les tueries de Pol Pot au Cambodge ne s'apparentent pas à la solution finale[4].

Ces deux articles, de deux manières contradictoires, illustrent le fait que l'extermination des Juifs trouve des résonances à l'échelle européenne, et même planétaire : qu'on le considère comme l'absolu du mal ou seulement comme une aune à laquelle mesurer les autres crimes, on lui confère une valeur exemplaire, universelle. En conséquence, il constitue un sujet privilégié de dialogue, ou de débat, au-delà des frontières.

Par bonheur, l'universalité des "thèmes juifs"[5], ne trouve pas sa source que dans l'horreur nazie. Communauté itinérante, chassée d'un pays à l'autre au gré des persécutions, le peuple juif incarne mieux que tout autre le cosmopolitisme emblématique de l'idée européenne. Ainsi, dans un article sur la langue yiddish, Rachel Ertel souligne-t-elle le caractère fondamentalement transnational de la culture que celle-ci véhicule, "*culture de fusion par définition, elle a appris au cours des siècles à absorber les apports des sociétés dans lesquelles elle s'insère, à les assimiler à ses propres besoins et à ses propres valeurs, mais aussi à restituer ses emprunts aux milieux environnants. Elle a ainsi élaboré une aptitude particulière à combiner la spécificité et l'universalisme*"[6]. La langue yiddish, mélange d'allemand et d'hébreu, avec aussi des emprunts au français, aux langues slaves, au flamand et même au latin, est par excellence celle des échanges.

---

[4] Tzvetan Todorov, "Correspondances" (*L.A.* n°15, hiver 1987-1988).

[5] "Thèmes Juifs" est l'intitulé figurant en couverture du numéro 15.

[6] Rachel Ertel, "Entre l'interdit et la sacralisation" (*L.A.* n°15, hiver 1987-1988).

Colporteurs discrets de cultures pérégrinant à travers l'Europe, les Juifs ont joué le rôle de ciment culturel du continent. Et ce au plus haut point dans l'Europe centrale du dix-neuvième siècle, foyer étincelant de la pensée et de la création artistique : que l'on songe à la Vienne de ce siècle-là, que l'on se remémore aussi que Freud, Schonberg, Stefan Zweig, Joseph Roth, Hermann Broch, étaient juifs., que l'on se souvienne, enfin, que cette Mitteleuropa rayonnante reste pour bien des promoteurs de l'idée européenne la référence, et l'on trouvera une nouvelle explication à l'omniprésence des "thèmes juifs" dans les différentes éditions de la *Lettre Internationale*.

Ajoutons que le sort des Juifs - séculaires boucs émissaires des peuples européens, victimes d'un acharnement sans nom dans les années quarante - symbolise, de façon quasi-mythique, celui de toutes les minorités menacées dans leur existence. L'écrivain polonais Aleksander Wat le fait comprendre, dans une fiction où il inverse le cours de l'histoire[7] : grâce, notamment, à un riche banquier, le peuple juif s'est rendu maître du monde et le judaïsme est devenu ce qu'avait été l'Eglise catholique sous l'Inquisition, une structure quasi-politique, toute puissante, intolérante et répressive. Mais il a du même coup perdu toute sa substance religieuse, s'étant vidé du substrat esssentiel de la foi. Cette parabole nous signifie qu'en devenant religion dominante, le judaïsme mourrait à lui-même, parce que son essence est d'être minoritaire.

Dans cette optique, un peu à la manière de l'Europe centrale qu'évoquait Milan Kundera, le peuple juif se prête facilement à symboliser le sort des petits pays européens, dont la vie culturelle originale menace à tout instant de s'éteindre. D'où, sans doute aussi, la place de ces thèmes dans la *Lettre*.

Aujourd'hui encore, le sort contraire des Juifs de certains pays viennent perpétuer et renforcer cette symbolique. Ainsi, Alain Finkielkraut évoque-t-il la pernicieuse ségrégation et les sourdes brimades pratiquées à l'encontre des Juifs soviétiques[8]. Drapée dans le martyre de son héroïque lutte contre les nazis, l'Union Soviétique s'autorise aujourd'hui à pratiquer un antisémitisme latent, hypocritement baptisé "antisionisme". Pour Alain Finkielkraut, le régime soviétique ne fait ainsi que propager une idéologie chère au nazisme.

---

[7] Aleksander Wat, "Le Juif errant" (*L.I.* n°15, hiver 1987-1988).

[8] Alain Finkielkraut, "Au nom de tous les morts" (*L.I.* n°8, printemps 1985).

Figure emblématique de la victime, le peuple juif se voit pourtant souvent accusé de jouer à son tour, contre les Palestiniens, le rôle du bourreau. Contre ces griefs, l'écrivain israélien Amos Oz, qui se dit "*sioniste de gauche*", tente d'expliquer le comportement de ses compatriotes. Stigmatisant tout à la fois les extrémistes juifs et arabes, il plaide pour une solution de compromis qui permettrait à deux nations de coexister. Pour lui, l'Europe porte une lourde responsabilité dans les déchirements actuels du proche-Orient. En effet, Juifs et Arabes voient l'un dans l'autre l'ombre de leurs anciens persécuteurs : cosaques des pogroms ou colonialistes occidentaux. "*L'ombre du passé pèse sur tout ce conflit. L'Europe, qui a répandu le sang des Juifs, les a persécutés et anihilés; l'Europe qui a opprimé, humilié et exploité les Arabes est responsable*"[9]. Dans le conflit israélo-arabe réapparaît donc l'image obsédante du Juif persécuté en terre d'Europe.

De multiples points d'ancrage amarrent donc les Juifs à la conscience européenne. Le plus ancien ne sera mentionné ici que pour mémoire, tant son évidence est claire : la civilisation occidentale est fille directe du judaïsme, tout autant que de la Rome et de la Grèce antiques. Au demeurant, cette filiation est rappelée dans plus d'un texte de la *Lettre Internationale*. Témoin cet essai où l'américain Michael Walzer démontre à quel point le récit biblique de l'Exode a marqué la conscience européenne, puiqu'on en retrouve des références expresses dans les justifications des Croisades, dans les serments huguenots, dans les textes fondateurs des Etats-Unis, ainsi que dans maint discours révolutionnaire[10].

Une religion déterminante pour la pensée occidentale, un peuple trait d'union de l'Europe et vivier de créateurs parmi les plus prestigieux de la culture européenne, une tragédie impensable, point culminant de persécutions séculaires, drame à travers lequel l'humanité s'interroge sur elle-même : tout concourt à faire des "thèmes juifs" un canal privilégié du dialogue trans-européen.

---

[9] Amos Oz, "Echapper aux ombres" (*L.I.* n°8, printemps 1986).

[10] Michael Walzer, "L'Exode et la révolution" (*L.I.* n°7, hiver 1985-1986).

2°) Franz Kafka

Ainsi, le judaisme a vocation à incarner cet internationalisme typique de la constellation européenne - mosaique fragmentee mais une. Sa seule appartenance juive suffirait donc à doter Franz Kafka des mêmes caractéristiques. Mais le cosmopolitisme juif dont il est l'un des representants se trouve comme démultiplié dans sa personne.

En effet. Kafka est né et a vécu dans une Bohême hétérogène, où cohabitaient Tchèques, Allemends et Juifs. "*Les cultures allemande, tchèque et juive s'interpenetraient, en une configuration vivante, multiforme et pourtant unifiée, qui constituait cette culture d'Europe centrale fleurissant dans l'ancien royaume de Bohême*", écrit le tchèque Jiri Grusa[11].

Kafka concentre dans sa personnalité, ainsi que dans le déroulement de sa vie, toute cette ambivalence. Sa liaison avec Milena Jesenka, issue d'une ancienne famille tchèque aristocratique et propriétaire terrienne, nous le monde fasciné par cet univers inverse du sien. Et pourtant, sa judéité ne l'attache pas pieusement à la religion de ses ancêtres. Dans une réponse à la *Lettre au père* écrite par Kafka, Nadine Gordimer (écrivain Sud-Africain) imagine les répliques excédées qu'aurait pu faire Hermann Kafka aux griefs de Franz à son encontre : le père lui reproche notamment son indifférence envers les Juifs et le judaisme, véritable trahison vis à vis de son peuple et de sa famille[12].

L'écrivain nous tend donc les multiples visages du déracinement. Il navigue constamment entre une culture originelle déjà nourrie d'errances, et l'attrait pour la vieille terre tchèque où il vit; de surcroit, il écrit dans la langue d'un troisième peuple, puisque l'allemand est alors de rigueur en Bohême. C'est pourquoi les divers articles parus dans la *Lettre Internationale*, comme un puzzle mal ajusté, composent l' image fragmentée d'un Franz Kafka déchiré entre toutes ces diverses influences.

On nous montre en même temps ses efforts pathétiques pour s'enraciner sur un sol ferme. Ainsi Philip Roth retrace-t-il la dernière année de sa vie : ayant enfin trouvé la force de s'arracher à la maison paternelle,

---

[11] Jiri Grusa, "Préparatifs de noces à la campagne, ou la belle et la bête par Franz Kafka" (*L.I.* n°1, été 1984).

[12] Nadine Gordimer, "Lettre du père" (*L.I.* n°3, hiver 1984-1985).

Kafka l'a vécue à Berlin, en compagnie d'une jeune juive, Dora Dymant, loin de l'étourdissant entrelacs de peuples de sa Prague natale. Cette brève parenthèse de bonheur l'a vu renouer avec le judaïsme, puisqu'il a entrepris, en même temps que sa compagne, d'apprendre l'hébreu. Où Kafka a-t-il puisé l'énergie nécessaire à une telle métamorphose? Pour Philip Roth[13], dans la proximité certaine de la mort - il était alors atteint de tuberculose.

Un essai d'Eduard Goldstücker[14], spécialiste de la littérature allemande, complète cette approche en décelant chez le Kafka de la dernière période une ardente volonté de croire, teintée de nostalgie envers la quiétude que dispense le giron d'une communauté solidaire, mais contrecarrée par une profonde et irrémédiable incroyance.

Nous ne pouvons citer ici que quelques uns des articles parus sur Kafka, alors qu'ils approchent la vingtaine. Du reste, le tout premier numéro de la *Lettre* française s'ouvrait (symboliquement?) sur un dossier consacré à l'écrivain, et, tout au long des numéros ultérieurs se retrouvent des textes qu'ils a inspirés. Leurs auteurs, comme on a pu s'en rendre compte, sont originaires de Tchécoslovaquie, d'Afrique du Sud, des Etats-Unis, de Grande-Bretagne, mais aussi de France et d'Italie.

Figure vivante et troublante du cosmopolitisme, Kafka se prête mieux que quiconque à un tel rayonnement au-delà des frontières. Mais c'est dans son oeuvre aussi que l'on peut en trouver les raisons. C'est ainsi que Marthe Robert[15] souligne la difficulté que l'on éprouve à séparer ses écrits purement autobiographiques (comme son *journal* ou sa *Lettre au père*) de ses oeuvres littéraires proprement dites. Car la littérature est pour lui l'unique moyen d'exprimer le profond mal d'être qu'il éprouve, quotidiennement confronté à l'angoissante absurdité de vivre. Présente dans tous ses écrits (sans distinction de genres), la particularité du vécu personnel y rejoint l'universalité du questionnement métaphysique.

Le philosophe Karel Kosik va dans le même sens, pour qui Kafka a inventé l'absurde à travers la réification du quotidien. Rapprochant le

---

[13] Philip Roth, "Regards sur Kafka, ou "Je voulais toujours vous faire admirer mon jeûne"" (*L.K.* n°1, été 1984).

[14] Eduard Goldstücker, "La religion de Kafka" (*L.K.* n°16, printemps 1988).

[15] Marthe Robert, "Kafka père et fils" (*L.K.* n°5, été 1985).

monde kafkaien de l'univers absurde de Jaroslav Hasek, tel qu'il apparaît dans *Le Brave soldat Chveik* , il affirmre que "*kafkisme et chveikisme sont des phénomènes mondiaux, qui existent indépendamment de Hasek et Kafka* "[16].

Le non-sens, l'irrationnalité parfois grotesque commune aux oeuvres de Kafka et de Hasek expliquent, pour de nombreux commentateurs, la modernité inouïe qu'ont représentée ces deux créateurs à leur époque, modernite anticipant sur toute l'histoire européenne : "*dans l'oeuvre de ces deux écrivains, toutes les lignes de fracture d'ordre psychologique, culturel et historique, qui sont apparues au début du XXème siècle - et que notre fin de siècle n'a pu que confirmer - se trouvent généralement exprimées* "[17], note ainsi Sylvie Richterova.

Comme Kafka, Hasek était originaire de Bohême, et tous deux illustrent l'extraordinaire richesse innovatrice de la Mitteleuropa du siècle dernier, véritable chant du cygne de l'Empire austro-hongrois.

Dans un article du *Messager Européen* [18], Vaclav Belohradsky en explique l'origine : la domination autrichienne sur les petits pays centre-européens s'y traduisait par l'omniprésence d'une bureaucratie aussi sourcilleuse qu'anonyme. De cette civilisation ultra-légaliste sont nes naturellement un sentiment d'absurdité et une fascination pour tout ce qui peut émeger d'irrationnel refoulé. D'où, pour Vaclav Belohradsky, l'immense influence de la civilisation mitteleuropéenne sur l'Occident après la première guerre mondiale : "*cette dépersonnalisation de la vie, cette réduction des idées à des appareils, de la légitimite à la légalite et de la vérité à la méthode* ", y etaient alors devenues "*la tendance centrale de l'histoire contemporaine* ". Pour avoir déjà expérimenté l'absurdité de cette logique poussée à bout, pour avoir déjà, à travers ses écrivains, ses penseurs, ses artistes, haussé le conflit entre la raison et la personne au niveau de thème primordial de la culture moderne, la civilisation mitteleuropéenne, nous dit l'auteur, a été le phare du continent tout entier, et la vieille Autriche agonisante "*la métaphore du destin de l'Occident* ".

---

[16] Karel Kosik, "Hasek et Kafka, ou le monde du grotesque" (*L.A.* n°1, été 1984).

[17] Sylvie Richterova, "Hasek et Chveïk" (*L.A.* n°10, automne 1986).

[18] Vaclav Belohradsky, "La prêcession de la légalité, ou l'empire d'Autriche comme métaphore" (*Le Messager Européen* n°1, P.O.L., 1987).

Comme juif, comme centre-europeen, et comme visionnaire du non-sens érigé en règle au tournant du vingtième siècle européen, Kafka soulève donc triplement les questions fondamentales de l'Europe.

3°) *1984* de George Orwell

C'est encore dans la littérature que nous avons choisi notre troisième "thème transeuropéen", un peu pour rendre compte de la place centrale qu'elle occupe dans la *Lettre Internationale*.

On sait qu'Orwell s'est inspiré, pour écrire ce roman, de la réalité stalinienne, qu'il en a extrapolé un futur cauchemardesque, à la manière des écrivains de science-fiction, qui échaffaudent, à partir des virtualités du présent, des mondes auxquels ils ne croient pas. Or, plusieurs auteurs soulignent dans la *Lettre* le don quasi-prophétique manifesté par George Orwell dans son inventivité littéraire. C'est, par exemple l'historien et sociologue tchèque contestataire Milan Simecka, qui s'émerveille de retrouver, dans le drame vécu par Winston Smith (le héros de *1984*) sa propre histoire[19], et dans le Londres dépeint par Orwell une description minutieuse de l'"*Europe soviétisée*" que l'écrivain n'a pourtant pas connue en son temps. La grisaille des lieux, les "*minutes de la haine*", le règne du mensonge et de la falsification allant jusqu'à faire douter du réel, la destruction scrupuleuse de la mémoire, tout cela existe actuellement dans la realité. La justesse prophétique du livre est tellement surprenante que Milan Simecka se demande si les dirigeants de l'Europe communiste n'en seraient pas venus, ayant évidemment lu Orwell, à se conformer inconsciemment à ce qu'il écrivait.

Le britannique Irving Howe insiste également sur la géniale intuition d'Orwell, qui a, selon lui, "*prévu le moment historique où la foi dans l'Etat totalitaire déclinera sans entamer son pouvoir*"[20].

Seul Richard Swarz, journaliste suedois, émet des réserves quant au don prophétique du romancier et mesure les écarts entre le monde d'Orwell

[19] Milan Simecka, "Mon camarade Winston Smith" (*L.I.* n°1, été 1984).

[20] Irving Howe, "Les arcanes du pouvoir" (*L.I.* n°3, hiver 1984-1985).

et la réalité. La différence majeure tient à ce que, contrairement à l'"*Angsoc*"[21], le pouvoir communiste n'utilise pas la répression lourde mais le conditionnnement insidieux de l'individu : "*Pour comprendre le socialisme réel, écrit-il, il faut s'aviser que le citoyen de l'Europe de l'Est n'est plus l'esclave étroitement surveillé que dépeint Orwell. Il ne vit plus sous un régime de terreur, qui faisait de lui-même un être sans cesse sur le qui-vive, victime de l'arbitraire. L'esclave a été élevé à la dignité de laquais dans le château du prince, où la féodalité et Kafka se sont donné rendez-vous.*"[22]

Mais le seul fait de noter des différences entre *1984* et l'Europe socialiste suppose que l'on accorde à l'univers romanesque et au monde réel un statut analogue.

De multiples éléments permettent d'ores et déjà de saisir ce qui, dans le roman d'Orwell, intéresse les Européens d'aujourd'hui. Le plus manifeste est qu'une référence aussi précise à l'une des deux "moitiés" de l'Europe ne peut manquer d'interpeller le continent tout entier. Du reste, le socialisme est déjà en lui-même une production de la pensée des Européens, qui trouve ses sources dans leur histoire commune.

D'autre part, *1984* est l'oeuvre d'un Anglais, inspiré par l'Union Soviétique : le trait d'union Est-Ouest s'en trouve d'emblée tout tracé. Notons à ce propos que, sur les cinq textes consacrés à ce sujet, trois sont écrits par des Britanniques et un par un tchèque - seul le dernier, oeuvre d'un Suedois, ne s'inscrit pas directement sur cette ligne horizontale qui traverse le continent

Comme pour Kafka, un dossier Orwell "inaugural" a paru dans le premier numero de la *Lettre Internationale*, ensemble dans lequel, là encore, les éditions italienne et espagnole ont par la suite abondamment puisé. Et, comme celui de Kafka, le thème de *1984* a été repris dans plusieurs numéros ultérieurs de la *Lettre* française.

C'est que George Orwell, "compagnon de route" du socialisme mais anti-stalinien acharné, incarne bien, semble-t-il, l'esprit des animateurs de la revue. Beaucoup de ses auteurs"fidèles" sont des socialistes (au sens large du terme), parfois d'anciens communistes militants, toujours, eux aussi, hostiles aux régimes communistes en place et viscéralement opposés au totalitarisme, surtout lorsqu'il se drape dans l'illusion d'une utopie réalisée.

---

[21] Le système politique imaginé par Orwell.

[22] Richard Swerz, "1985" (*L.I.* n°7, hiver 1985-1986).

Citons, dans cette lignée d'auteurs, John Berger, Juan Goytisolo, Edgar Morin, Jorge Semprun, parmi bien d'autres. Or, un article de Bernard Crick, ainsi qu'un inédit d'Orwell lui-même, nous le montrent en butte à une intelligentsia britannique qu'il trouve trop complaisante envers le régime soviétique[23] - rappelons que les éditeurs ont, à l'époque, refusé de publier *La Ferme des animaux*, sorte de prélude à *1984* qui nous fait assister au dévoiement de la révolution en train de s'accomplir.

Enfin, une fiction nous révèle - un peu comme nous l'avions vu chez Kafka - l'universalité de l'oeuvre d'Orwell. Le dramaturge anglais, David Edgar transpose l'univers cauchemardesque de *1984* quelque part dans l'Occident actuel, en imaginant ce que donnerait la dégénérescence du capitalisme en société totalitaire[24]. Parodiant le style, la psychologie et les situations de *1984*, il nous présente à son tour une société répressive, clivée cette fois-ci entre une mince élite de très riches privilégiés et la masse misérable des exploités.

Ce texte nous suggère donc qu'au-delà des déviations de l'idéologie proprement socialiste, *1984* présente une expérience universelle, transposable partout où le totalitarisme, quel que soit son étendard, est susceptible de s'installer.

4°) La modernité

Des quatre thèmes récurrents que nous avons retenus, la modernité est le plus fréquent, et ce aussi bien dans l'édition française de la *Lettre Internationale* que dans les versions espagnole et italienne. Sans doute cela tient-il au fait que ce sujet saurait difficilement être circonscrit dans un champ précis : il concerne tout à la fois la littérature, les arts plastiques, la technologie, et beaucoup d'autres domaines encore. Moins que jamais, donc, nous ne tenterons de rendre compte intégralement de toutes les occurences de la modernité dans la *Lettre*, ni d'en établir une improbable synthèse. Simplement, comme nous l'avons fait pour les trois thèmes précédents, nous

[23] Bernard Crick, "Le genèse d'un essai" et George Orwell, "La liberté de la presse" (*L.I.* n° 1, été 1984).

[24] David Edgar, "Dix-neuf cent quatre vingt dix-sept" (*L.I.* n° 1, été 1984).

nous attacherons à déceler, à travers quelques articles, choisis dans un vaste ensemble, ce qui en fait un sujet d'échanges entre Européens. Précisons au préalable que le terme de "modernité", dans le contexte qui est le nôtre, rejoint les notions voisines d'avant-garde et de modernisme.

"*Finalement, l'histoire de l'art du XXème siècle n'aura été qu'un jeu de contrepoints, d'interférences et d'échecs d'"avant-gardes" successives*", constate le peintre espagnol Antonio Saura[25]; de même, tous les auteurs traitant de la modernité s'accordent pour constater que nous assistons aujourd'hui à la déroute des avant-gardes.

Les explications à ce phénomène sont multiples. Anonio Saura, rejoignant là encore les autres auteurs, y voit la consequence de l'écroulement des utopies révolutionnaires, naguère indissociables d'un optimisme régénérateur et radical ainsi que d'une foi ardente en l'avènement de l'"homme nouveau". Devenus idéologie officielle d'un totalitarisme aujourd'hui évident pour tous, les idéaux révolutionnaires se sont pour longtemps disqualifiés, scellant du même coup la mort des utopies et, partant, la défaite des avant-gardes.

Autre raison avancée : la notion de progrès, elle aussi base théorique des avant-garde, a également périclité. Pour le philosophe italien Gianni Vattimo, l'avant-garde était assimilée à la nouveauté; or, peu à peu, le progrès (développement du nouveau) s'est mué en routine, se retrouvant dans tous les domaines de la vie, et en particulier dans la production industrielle. Il s'est "*sécularisé*", nous dit l'auteur, pour qui "*cette sécularisation est manifestement une conséquence de la technique*"[26]. Le discrédit de la nouveauté, la défaveur des avant-gardes, caractérisent depuis lors notre civilisation, dite "postmoderne".

Pour Jurgen Habermas, si la modernité connaît aujourd'hui une crise, c'est que les avant-gardes - notamment celles du début du siècle, tel le surréalisme - ont échoué dans leur projet de faire éclater la sphère autarcique de l'art afin de le réconcilier avec le quotidien, et de prouver qu'il est "dans tout". Les faits ont contrecarré cette tentative parce que "*de plus en plus, le monde de la vie ne se développe qu'en fonction d'un système économique quasiment autonome et de ses rouages*"[27],

[25] Antonio Saura, "La fin du siècle" (*L.A.* n°11, hiver 1986-1987).

[26] Gianni Vattimo, "Le futur du passé" (*L.A.* n°9, été 1986).

mécanisme auquel l'art n'est pas une pièce nécessaire.

Privée de sa substance, la modernité s'est dévoyée en recherche gratuite de la nouveauté. Marthe Robert dénonce cette évolution, qu'elle perçoit dans la création littéraire d'aujourd'hui. Elle oppose les véritables modernes - les Proust, les Faulkner, les inventeurs du "nouveau roman" - aux histrions qui se contentent actuellement de les singer par des audaces empruntées et inoffensives, et qui s'emparent du précepte de Rimbaud : "*il faut être absolument moderne*" pour le dénaturer. "*Quand le moderne se glisse partout dans les façons d'être, de se vêtir, de se présenter, d'enseigner, de gouverner, et j'en passe d'aussi peu motivées, il ne trouve plus rien à quoi s'opposer, et comme l'opposition est sa première raison d'être, il est tué par l'ampleur même de son succès. Réduit à son noyau étymologique - la mode, alliée du conformisme contre lequel le moderne digne de ce nom a toujours pris les armes -, il est désormais vide de toute substance et ne vit plus guère que pour évoquer les luttes de temps révolus.*"[28]

Antonio Saura se livre à une dénonciation analogue. Pour lui, l'évolution progressive des conceptions avant-gardistes vers la dissolution et la glaciation de l'expressivité aboutit à "*une sorte de suicide artistique*"[29]. La provocation purement esthétisante est devenue l'objet d'une spéculation commerciale outrancière réduisant l'art à la seule valeur d'un marché. La recherche effrénée de la nouveauté, garantissant un rapide renouvellement des produits - très vite obsolètes -, permet de substantiels profits.

Dans son essai sur la vogue actuelle de la "Vienne fin de siècle"[30], Guy Scarpetta développe une analyse voisine des deux précédentes : "*cette vogue n'est pas sans rapport avec la fin des idéologies d'avant-garde - de leur purisme, de leur radicalisme, de leurs utopies.(...) Or, à cette tentation radicale et totalitaire, Vienne (et c'est en cela que nous sommes aujourd'hui concernés par ce qui s'y déroula) oppose une* tout autre *idée de la modernité.(...) Ce qui caractérise la culture centre européenne de la première moitié du XXe siècle, c'est bien d'avoir été un fantastique foyer de création et d'invention, sans pour autant participer aux grandes utopies*

---

[27] Jürgen Habermas, "Le moderne et le post-moderne" (*L.I.* n°14, automne 1987).

[28] Marthe Robert, "Un moderne à réinventer" (*L.I.* n°6, automne 1985).

[29] Antonio Saura, "L'avant-garde qui ne meurt pas" (*L.I.* n°4, printemps 1985).

[30] Déjà évoqué p.73.

dans lesquelles, au même moment, d'autres "modernités" s'enlisaient - c'est d'avoir représenté, selon la formule très juste de Kundera, un "modernisme antimoderne"". Mais, déplore l'auteur, la mode viennoise se borne la plupart du temps à élaborer une piètre nostalgie pour le "kitsch", reposant sur une imagerie où les contradictions de la métropole autrichienne se trouvent gommées. Vienne, ajoute l'auteur, "*dans le stéréotype culturel en cours d'élaboration, devient de plus en plus synonyme d'une belle décadence, d'un art de "finir en beauté" (...). En somme, il s'agirait de transformer l'Histoire en Nature : les "fins de siècles" seraient sommées de se ressembler, et le grand tourbillon de valses et de volutes décoratives qui accompagna la chute de l'Empire austro-hongrois devrait "naturellement" trouver son écho dans notre situation, celle d'un prétendu "déclin de l'Europe", où la décadence serait proprement revendiquée, où les raffinements d'un esthétisme apocalyptique seraient notre seul refuge face à la crise des idéologies et à la perte de notre prédominance historique. Ce en quoi l'on oublie, tout simplement, que l'œuvre de Broch (comme d'ailleurs celle de Musil, de Loos, de Kraus, des trois grands compositeurs de l'École de Vienne) n'a de sens qu'à résister à cette "joyeuse apocalypse", à cet esthétisme et à cet hédonisme faciles, qu'à s'y opposer, qu'à promouvoir un tout autre système de valeurs*"[31].

Cette longue citation, éclairant la mode viennoise comme justification de notre esthétisme désincarné, présente également l'intérêt, pour nous, d'amorcer la question suivante : en quoi le postmodernisme actuel, né de la déroute des avant-gardes, se rattache-t-il tout particulièrement aux problèmes européens?

Guy Scarpetta nous montre les tendances esthetisantes de notre "fin de siècle" comme directement liées à l'idée du déclin de l'Europe sur la scène internationale. Plus que tout autre continent, le nôtre est touché par le courant postmoderniste parce qu'il éprouve tout particulièrement le sentiment de basculer sur l'autre versant d'une histoire naguère glorieuse.

La dévalorisation des avant-gardes, la volonté aveugle d'innover à tout prix - simplement pour le geste et la provocation - par la recherche de formes artistiques inaccoutumées, la faillite des utopies porteuses d'espoir et de la foi sereine dans les bienfaits du progrès; en un mot, la mentalité de notre "fin de siècle", l'Europe n'en a certes pas l'exclusivité. Bien au

[31] Guy Scarpetta, op. cit.

contraire, certaines de ces tendances - en matière d'art notamment - se sont d'abord manifestées aux Etats-Unis et, plus généralement, il s'agit là d'une crise de la civilisation occidentale dans son ensemble. Mais le Vieux continent seul peut y voir l'aboutissement d'une longue histoire en train de se terminer, sentiment qu'illustre cette phrase des fondateurs de la *Lettre* : "*Nous pensons (...) qu'un monde, un système d'idées et de valeurs, né il y a plus de trois siècles, touche lentement à sa fin, et avec lui un grand nombre de schemas et d'habitudes idéologiques, politiques, économiques et culturelles.*"[32] Les Etats-Unis, eux , pays "neuf", ne sauraient percevoir leur propre étiolement dans cette crise de la création.

La problématique de la modernité concerne donc au premier chef notre continent. Pour l'historien marocain Abdallah Laroui[33], l'histoire même de l'Europe se confond avec celle de l'innovation, avec tout ce qu'elle suppose de nihilisme et de destruction des valeurs. Depuis le seizième siècle, précise-t-il, cette civilisation a toujours figuré en tête de la modernité, imitée par les autres, et même les apparents retours au passé (Renaissance, Romantisme, etc.) se sont révélés être des courants porteurs d'avenir. Mais sa vocation à être imitée a vidé l'Europe de sa substance : elle ne détient plus, aujourd'hui, le monopole de l'inventivité scientifique et technologique, et a cessé d'être le carrefour obligé entre les civilisations.

Des constatations du même ordre se retrouvent dans la pensée de Jan Patocka, qu'analyse le français Robert Chenavier[34]. Pour le philosophe tchèque, la civilisation européenne repose sur la notion de rationalité, d'où sa propension à développer la science et la technique, caractéristique qui fonde son universalité. L'Europe a imposé aux autres civilisations ses propres spécificités, en leur apportant la technique, véritable instrument de sa pénétration du monde. Mais, exportant ses découvertes scientifiques et techniques, elle les a véritablement léguées, abandonnant progressivement la position de leader qu'elle détenait. Par ailleurs, point essentiel dans la pensée de Jan Patocka, le développement de la civilisation moderne remet en question toute éthique, tout système de valeurs. A travers la technique, en effet, la volonté de puissance vise sa propre pérennité et non plus le bonheur de l'homme - la guerre, par exemple, lui offre un champ d'expérimentations unique, tout en révélant ce qu'elle a d'inhumain. En

---

[32] "A nos lecteurs" (*L.I.* n°1, été 1984).

[33] Abdallah Laroui, "Vu de Rabat" (*L.I.* n°3, hiver 1984-1985).

[34] Robert Chenavier, "Sortir du vingtième siècle" (*L.I.* n°12, printemps 1987).

conquérant le monde par la technique, notre continent a donc sabordé les idéaux qui constituaient sa base. D'après Jan Patocka, la civilisation moderne générée par l'Europe marque donc pour celle-ci le début d'un irrémédiable déclin.

On perçoit très nettement, à travers ces diverses analyses, le lien étroit qui unit la problématique européenne à celle de la modernité. Si nous n'avons, bien sûr, pas pu examiner la pensée de chaque auteur dans son intégralité, il n'en était pas moins important de retracer la ligne de convergence qui oriente des textes aussi différents vers une analyse commune du déclin européen dans son rapport à la modernité.

Soulignons que les interrogations sur l'Europe sont nées en même temps que son affaiblissement : du temps de sa splendeur, elle ne méditait guère sur ses propres fondements, sur son unité, sur son avenir. C'est essentiellement depuis 1945 que la remise en question s'est opérée et que l'Europe a progressivement émergé comme un objet primordial de la réflexion et comme un objectif orientant des mesures concrètes. En replaçant la *Lettre Internationale* dans ce contexte, on comprend d'autant mieux pourquoi le thème de la modernité y occupe une si grande place.

B - Connaître les autres, se connaître

Aucune conscience commune de l'Europe ne peut s'élaborer si ses différents pays se méconnaissent. Nous l'avons vu, c'est la diversité de notre continent qui constitue son identité; la *Lettre Internationale* tend à ce que ses lecteurs en prennent conscience.

Il est quasiment impossible d'établir un compte pertinent du nombre d'articles consacrés dans la revue à chacun des pays européens. Faudrait-il, par exemple, considérer comme relatif au Danemark un essai dont une bonne moitié porte sur Kierkegaard, totaliser dans la somme d'articles

consacrés à la Hongrie un texte où György Konrad, pour analyser la censure des écrits à l'Est, part de sa propre expérience dans son pays natal? De même, il n'existe pas d'article ayant pour sujet : "la France", ou "la Grande-Bretagne". Nous devrons donc nous limiter à dire - peut-être un peu platement - que les pays européens sont omniprésent dans la *Lettre*, et à espérer que tout ce qui précède aura déjà permis de l'entrevoir.

En revanche, certains procédés ou caractères particuliers à la revue peuvent être cernés avec plus de précision.

1°) Découvrir les "petits pays"

" *Nous voudrions lancer un constant défi à ce qu'on pourrait appeler le provincialisme des grandes cultures. Les petits pays, les cultures confinées par l'espace et la langue à un domaine et à un champ étroits, ne peuvent se permettre de se refermer sur eux-mêmes, de se donner l'illusion de l'autosuffisance. Ils sont naturellement contraints de s'ouvrir au monde, de s'en nourrir, ne serait-ce que pour affirmer face à lui leur originalité. Les grandes cultures ne ressentent pas cette exigence, ou ne l'éprouvent pas avec la même acuité. Elles s'autorisent les conforts d'un surprenant provincialisme, comme en témoignent bien des oeuvres soviétiques, américaines même, et plus encore celles des grands pays européens.* "[35] Dans la réalisation de ce projet annoncé dès la création du journal réside l'une de ses principales originalités.

La présence des petits pays européens apparaît déjà lorsqu'on analyse les sommaires[36] : Danemark, Hongrie, Finlande, Pays-Bas, Grèce, Suède, Bulgarie, y figurent tous par l'entremise d'un ou plusieurs auteurs.

Naturellement, nombreux sont les petits pays évoqués dans la *Lettre*, mais c'est le plus souvent (comme pour les "grands") à l'occasion de sujets précis et limités. De tels textes ne constituent donc pas une particularité de la revue. D'autres, en revanche, sont des articles de fond sur ces pays; c'est donc eux que nous retiendrons.

Leur taille, en effet, semble inciter aux tentatives de saisir les petits

---

[35] "A nos lecteurs" (*L.I.* n°1, été 1985).

[36] Voir en annexe.

pays dans leur globalité, plutôt que de les appréhender par tel ou tel versant particulier. Cette démarche, qui semblerait a priori transposable aux "grands", n'est pourtant jamais entreprise dans les pages de la *Lettre Internationale* : peut-être leurs dimensions et leur prestige imposent-ils une prudence craintive?

Quoi qu'il en soit, la revue a publié sur des petits pays exclusivement de très longs et très riches articles, dont les auteurs s'efforcent de saisir une réalité vivante, dans son intégralité et d'en rendre toutes les nuances. "*Le malheur des grandes cultures, c'est qu'elles ne s'intéressent aux petites qu'en tant que spécialistes : la culture hollandaise, c'est pour les spécialistes de la Hollande. Eh bien pas du tout : c'est pour tout le monde!*", nous déclarait Antonin Liehm[37]. Peut-être est-ce donc aussi parce que nous ne savons généralement rien de ces pays que les auteurs s'y consacrant tiennent à en restituer les multiples couleurs.

C'est à quoi s'attache le grand écrivain ouest-allemand Hans-Magnus Enzensberger, dans deux très longs textes sur la Norvège et sur le Portugal. Bien que très différents, ces deux pays semblent, de manière frappante, avoir attiré l'auteur par des traits qui leurs sont communs : leur marginalité par rapport à l'Europe et leur anachronisme. Ce dernier point se devine d'ailleurs dès la lecture des deux titres : "Anachronismes norvégiens"[38] le manifeste d'évidence; quant à l'intitulé : "Les Lusitaniens"[39], faisant référence à la province romaine de Lusitanie plus tard devenue le Portugal, il ancre ce pays dans un passé lointain, comme si les siècles écoulés n'avaient pas su l'en faire dériver.

Et c'est exactement ce que suggère Hans-Magnus Enzensberger : le Portugal résiste au temps qui rythme le cours de l'Europe. Relégués à l'extrême limite du continent, les "Lusitaniens" s'y sentent étrangers, à tel point que,nous rapporte l'auteur, si l'occasion s'en présente, on pourra entendre l'un d'eux déclarer le plus naturellement du monde : "*Mon fils a étudié en Europe*". Pays isolé, donc immobile et comme figé dans la durée, encore hanté par son passé, le Portugal réalise ce "*miracle*" que, malgré une pauvreté extrême, les gens réussissent à y vivre correctement, grâce à l'organisation parfaitement irrationnelle du pays (travaux parallèles et revenus clandestins y sont légion). On sent l'écrivain fasciné par la

[37] Interview d'Antonin Liehm, juillet 1984.

[38] Hans-Magnus Enzensberger, "Anachronismes norvégiens" (*L.I.* n°6, automne 1985).

[39] Hans-Magnus Enzensberger, "Les Lusitaniens" (*L.I.* n°12, printemps 1987).

résistance qu'oppose le Portugal au rationalisme européen, et il n'est pas indifférent, nous semble-t-il, que ce soit un habitant de la R.F.A, pays souvent cité comme phare d'une Europe résolument moderne, qui éprouve un tel attrait.

A sa manière, fort différente du Portugal, la Norvège aussi est anachronique. L'industrie y fleurit, très développée et efficace, les exploitations pétrolières y assurent une prospérité manifeste, mais les Norvégiens ont su préserver une certaine austérité et un mode de vie proche de la nature, qui les maintiennent sainement reliés au passé. Or, souligne l'auteur, ces mêmes valeurs commencent tout juste aujourd'hui à refaire surface dans une Europe "postmoderne" : les Norvégiens n'auront donc fait qu'anticiper l'avenir. Que font-ils de leur richesse? "*Ils accentuent simplement leurs vieilles préférences, qui s'avèrent maintenant, de manière inattendue, riches d'avenir : leur penchant pour la clarté et pour la décentralisation, pour l'aide entre voisins et pour la vie saine, le culte des ancêtres, leur passion pour le sport, leur amour de la nature.*"

En somme, ce qui frappe Hans-Magnus Enzensberger dans ce pays - comme dans le Portugal -, c'est qu'il y voit une exception faite à l'Europe : "*La Norvège, cette extravagance à la périphérie de l'Europe, entre le terminal pétrolier et la cabane d'été, la ferme isolée et l'architecture de verre, l'exportation de capitaux et le paix divine, n'est pas le paradis terrestre, mais un monument d'originalité et une idylle bouganne.*"

Comme en contrepoint à ce texte, dans "L'automne suédois", Arne Ruthe décrit une Suède (son pays) au bord de sombrer à son tour dans le déclin qui touche toute l'Europe, et qui l'avait longtemps épargnée[40]. Le "modèle suédois" avait su - comme la Norvège - allier une modernité exemplaire au maintien d'une morale sociale fondée sur une longue tradition d'altruisme. Mais ce barrage est en train de céder, le cynisme de la civilisation capitaliste moderne, commun à tout le continent, envahit aussi le pays; "*l'exception suédoise*, écrit l'auteur, *a vécu*."

Les trois textes que nous venons d'évoquer sont les plus denses et les plus complets parmi tous ceux qui, au fil des numéros de la *Lettre*

[40] Arne Ruthe, "L'automne suédois" (*L.I.* n°3, hiver 1984-1985).

Internationale, abordent les petits pays. Il nous a paru important d'en rendre compte de façon assez détaillée et de les rapprocher. En effet, chacun à sa manière, par le pays choisi et par les traits qu'il en dégage, offre l'occasion à de petites nations de présenter à l'Europe non seulement leur propre image, toute en richesse et en nuances, mais aussi un miroir où elle peut se contempler. Pays aujourd'hui encore ou naguère dans les marges du continent, ils constituent comme le contour persistant d'une figure qui aurait bougé. Sans doute n'est-ce pas un hasard si, depuis quatre ans que la *Lettre Internationale* existe, seuls parmi les petits pays, le Portugal, la Suède et la Norvège y ont été évoqués aussi complètement.

2°) Multiplier les angles de vue

la *Lettre* s'efforce, chaque fois qu'elle le peut, de faire en sorte que ses auteurs "*français, anglais, allemands, italiens, espagnols, tchèques, hongrois, russes ou polonais, ne traitent pas des seuls problèmes de leurs pays, ne se réfèrent pas à leurs seules cultures nationales, mais que chacun parle aussi des autres et aux autres*"[41]. On retrouve là une tentative pour faire sortir chaque nation d'elle-même, attitude trouvant son origine dans le profond anti-nationalisme qui anime toute l'équipe de la revue, et que résume ainsi Antonin Liehm "*Le nationalisme, c'est la pire des choses qui soit jamais arrivée à l'humanité*"[42].

Ce projet se concrétise dans le jeu de miroirs par lequel un pays peut découvrir ses traits reflétés dans l'oeil d'un étranger. Nombre d'articles procèdent ainsi d'un regard extérieur posé sur une culture, comme par exemple les deux textes de Hans-Magnus Enzensberger que nous venons d'évoquer. Les avantages de cette formule sont manifestes : elle suppose que les auteurs se tournent vers l'extérieur et qu'ils éclairent d'une lumière nouvelle des réalités que l'on ne perçoit plus tant elles nous sont familières dans le pays où nous vivons. Sans que l'on puisse parler d'une volonté pédagogique de la rédaction, l'intérêt pour autrui et le recul qu'implique un regard extérieur finissent par paraître naturels au lecteur et tendent à infléchir son propre comportement.

---

41 "A nos lecteurs" (*L.I.* n°1, été 1984).

42 Interview d'Antonin Liehm, juillet 1988.

Multiplier les angles d'approche, changer fréquemment de point de vue, est donc un principe de la *Lettre*. Le moyen le plus permanent par lequel elle y parvient consiste à donner la parole à des pays différents sur des thèmes communs - toute notre étude ne cesse de se référer implicitement à ce procédé, constamment mis en oeuvre dans les pages de la revue.

Il apparaît de la manière la plus patente à l'occasion de certaines rubriques, régulières ou ponctuelles, lorsque de simples monologues convergeant sur un même sujet, on passe à de véritables échanges. Ainsi, un ensemble intitulé "Ici et là"[43] instaure entre les auteurs (toutes des femmes) de différents pays un réel dialogue : anglaise, américaine, hongroise, française, italienne, elles évoquent toutes la condition féminine, en confrontant leurs points de vue et leurs expériences. Cette rubrique a paru dans le numéro 2, mais n'a été suivie d'aucune autre par la suite.

En revanche, les "Commentaires et lettres" insérés à la fin de chaque fascicule, apparaissent puis reviennent régulièrement à partir du deuxième numéro, comme en remplacement de la rubrique disparue. Ils sont l'occasion pour un lecteur - parfois également écrivain, parfois même auteur publiant dans la *Lettre* - de donner son avis sur un article paru dans un numéro précédent. Et, bien souvent, le dialogue s'instaure entre des ressortissants de pays différents, dialogue qui se poursuit quelquefois, par le biais des réponses successives, sur plusieurs numéros.

Naturellement, dans l'incessant déplacement des points de vue ainsi que des lieux étudiés, la *Lettre Internationale* ne se limite pas aux pays européens. Ses animateurs se disent "*convaincus que l'Europe ne peut se définir que par rapport aux autres parties du monde, que la culture européenne ne saurait survivre - si elle a jamais vecu - indépendamment des cultures d'autres continents, et qu'elle subit de plus en plus leurs influences*"[44] Les problèmes des pays non-européens sont donc largement abordés (les chiffres que nous donnons concernent les articles les évoquant moins de manière globale qu'à l'occasion de tel ou tel point précis).

---

[43] Nicole Bernheim, Yvette Biro, Armanda Guiducci, Kati Marton, Brenda Maddox, "Ici et là" (*L.I.* n°2, automne 1984).

[44] "A nos lecteurs" (*L.I.* n°1, été 1984).

Proportionnellement, c'est l'Amérique latine qui suscite le plus d'articles (19), essentiellement autour de réflexions sur les régimes totalitaires et la lutte pour la démocratie. Ainsi, dans cet ensemble, dominent les textes relatifs au Nicaragua (6 au total), parce que, dans ce pays, les événements récents ont renouvelé le problème d'une révolution d'inspiration marxiste renversant une dictature, puis s'enfermant à son tour dans l'intolérance et la répression - problème auquel bien des Européens s'intéressent pour l'avoir déjà vécu, pour s'y être engagés, ou pour y avoir simplement réfléchi.

L'extrême Orient, avec 6 articles, est la deuxième région non-européenne la plus fréquemment évoquée. Là aussi une prédominance se remarque, celle du Japon, le pays asiatique sans doute le plus "proche" de nous, mais aussi le plus problématique pour le monde occidental, qui y peut à nouveau contempler son propre reflet, mesurer sa propre évolution, et prendre conscience des faiblesses qui ont engendré son déclin.

L'Amérique du Nord ne vient qu'ensuite, avec 4 textes. Remarquons qu'aucun d'eux ne traite des Etats-Unis pour eux-mêmes : ils ne sont envisagés que dans leur rapport à l'Europe (3 textes) ou à Cuba (1 texte). Cette sous-représentation - alors que les auteurs américains sont fort nombreux dans la *Lettre Internationale* - tend à inverser le rapport habituel de domination culturelle des U.S.A. sur le reste du monde, et en particulier sur l'Europe. La proportion si faible des textes sur ce pays nous incline à penser qu'il s'agit plutôt d'un choix délibéré de la rédaction que d'un réflexe inconscient guidant la sélection des textes, et a fortiori d'un pur hasard. Que l'on se souvienne des propos d'Antonin Liehm sur la civilisation américaine, dont la simplicité faciliterait sa pénétration dans les autres pays, et l'on percevra que la *Lettre Internationale* est aussi un lieu de résistance à ce phénomène, une mise en forme journalistique de la tendance contraire.

L'Afrique apparaît essentiellement à propos du problème sud-africain (3 textes) : une sensibilité acérée aux questions du racisme et de l'oppression exercée par des descendants de colons Européens sur les Noirs n'étonnera pas de la part les animateurs de la *Lettre*.

Enfin, le moyen-Orient est également présent, à travers 2 textes consacrés au conflit israélo-arabe - problème dont on a pu souligner qu'il implique, lui aussi, beaucoup plus que les deux peuples rivaux.

C - Une revue européenne de plus?

L'Europe, nous l'avons dit, traverse la *Lettre Internationale*, habitant son contenu et infléchissant sa structure. Comment la *Lettre* se positionne-t-elle dans le champ des principales revues à vocation européenne?

Nous pensons avoir suffisamment insisté sur l'originalité de sa forme (mi-revue mi-journal) et de ses principes (plusieurs éditions nationales, des textes inédits dans chaque langue, un singulier mélange des genres) pour la démarquer foncièrement de toute autre publication. Ce sont donc essentiellement les différentes stratégies d'appréhension des questions européennes développées par les revues considérées qui retiendront notre attention.

Un certain nombre de périodiques à tirage restreint (dépassant rarement les 1000 exemplaires) et vendus essentiellement par abonnements portent une attention particulière à l'Europe de l'Est, s'attachant à en faire entendre les voix dissidentes.

L'Est Européen, par exemple, publication trimestrielle, leur consacre l'essentiel de ses colonnes. Beucoup plus présente et engagée que celle de la *Lettre Internationale*, la rédaction s'y manifeste par des prises de position souvent virulentes, stigmatisant par exemple les médias français pour n'avoir pas fait écho aux déclarations de tel opposant ukrainien.

Egalement trimestrielle, la ***Nouvelle Alternative*** a succédé en 1984 à l'*Alternative*, qui se proposait (autour de François Maspéro), en donnant la parole aux dissidents exilés, de confronter la gauche occidentale aux réalités des pays de l'Est. Fidèle à cet esprit, la *Nouvelle Alternative* s'adresse donc à la gauche française anti-totalitaire et hostile aux régimes de l'Europe communiste. Dans cette mesure, elle reflète les positions politiques des animateurs de la *Lettre*. Celle-ci lui sert d'ailleurs de point de vente, la *Nouvelle Alternative* ne disposant pas de locaux commerciaux.

La différence majeure, toutefois, reste que ces deux revues sont nettement, et même uniquement politiques, alors que l'équipe de la *Lettre Internationale* n'affiche jamais de prise de position, son ambition étant avant tout culturelle.

Autre différence notable, toutes deux n'envisagent l'Europe que dans sa partie orientale, étant donné les buts qu'elles se sont assignés. Leur titre (*L'Est Européen*) et sous-titre (pour la *Nouvelle Alternative* : "La revue des droits et des libertés démocratiques en Europe de l'Est") sont, à cet égard, significatifs.

Politique aussi est la revue ***Est et Ouest***, qui se présente sous la forme de petits fascicules mensuels d'une trentaine de pages, aux articles très courts. Beaucoup plus polémique que les deux précédentes, elle témoigne d'un violent anticommunisme, engage - comme l'indique le titre - non seulement sur le terrain est-européen, mais aussi dans une dénonciation violente du Parti Communiste français.

Cadmos **(Cahiers trimestriels du Centre Européen de la Culture)** couvre un champ tout à fait différent des trois revues précédentes.

Fondé par Denis de Rougemont en 1948, le Centre Européen de la Culture (association suisse) a pour mission de "*contribuer à l'union de l'Europe en ralliant les forces vives de la culture dans tous nos peuples [...]. En partant de l'idée que l'Europe ne se fera pas sans le soutien de ses intellectuels, savants, artistes, enseignants, chroniqueurs de mass media - et que ce soutien donnerait à l'effort européen une meilleure définition de ses finalités - le C.E.C. prépare des dossiers sur les problèmes de fond et d'actualité en vue de leur débat et de leur diffusion.*"[45]

On retrouve dans ce volontarisme bien des préoccupations de la *Lettre*, dont la moindre n'est pas le souci de renforcer l'Europe par la culture. Néanmoins, l'esprit des deux revues diffère sensiblement : émanation du C.E.C.[46], *Cadmos* est beaucoup plus militante que la *Lettre*, et s'assigne un rôle actif dans la construction européenne. Le titre même de *Cadmos*, du nom de ce prince de Tyr qui, parti à la recherche de sa soeur

[45] Cette mission est rappelée dans chaque numéro de *Cadmos*.

[46] Fondée en 1952, la revue a paru jusqu'en 1978 sous le titre de *Bulletin du Centre Européen de la Culture*.

Europe, devint le fondateur de Thèbes, est ainsi justifié, dans chaque numéro : "[Cadmos] *est le symbole européen de la quête, transformant la notion d'une Europe introuvable en un acte créateur exemplaire*". Les mots "*quête*" et "*exemplaire*" témoignent clairement du fait que la revue se considère comme l'instrument d'une mission à accomplir, sentiment totalement étranger au sein de l'équipe de la *Lettre Internationale*.

Comme la *Lettre*, *Cadmos* publie des textes longs, mais elle les assortit d'une brève introduction (sans prise de position). Comme la *Lettre*, elle tient l'Europe pour un ensemble insécable, refusant donc d'entériner son partage idéologique. Mais, différence primordiale, *Cadmos* ne se consacre qu'à l'Europe, chaque numéro étant centré autour d'un thème unique, comme par exemple : "L'Europe dans la tourmente financière"[47], ou : "L'Europe de l'Est de François-Joseph à Gorbatchev"[48].

Depuis peu, l'irruption de l'Europe comme perspective prochaine (thème largement répercuté par les médias français), conjuguée à l'attention de plus en plus grande portée à l'"autre Europe", suscite l'éclosion de publications dites européennes. Les plus récentes, et les plus connues sont *Emois* et le *Messager Européen*.

Emois n'est pas à proprement parler une revue, mais plutôt un magazine (de par son format, ses illustrations, son papier glacé), qui se donne comme sous-titre : "Mensuel européen". Bien qu'il diffère considérablement de la *Lettre Internationale*, on peut toutefois les comparer sur une intention qui leur est commune : celle de faire vivre l'Europe par la culture.

Ici s'arrête leur ressemblance, car *Emois* s'interesse plus aux genres dits "mineurs", comme la haute-couture, le design, la photographie, la musique rock, qu'à la littérature ou à la philosophie. En outre, sa nature de magazine lui confère un aspact récréatif très marqué. Ainsi, les articles sur les différents pays d'Europe sont-ils des reportages touristiques, agrémentés de photos en couleurs - on est très loin de Hans-Magnus Enzesberger. Les textes sont courts, et leur lien avec l'Europe généralement assez lâche : simplement, ils concernent tous un pays, un créateur, un

[47] *Cadmos* n°40, hiver 1987.

[48] *Cadmos* n°39, été 1987.

évènement , un monument européens. Quelques uns, cependant, sont plus marqués, telle cette interview d'Edgar Morin à l'occasion de la sortie de son livre sur l'Europe[49], ou ce dossier commémorant le vingtième anniversaire de "Mai 68 en Europe"[50].

De toutes les revues européennes, le ***Messager Européen*** (né, comme *Emois*, en 1987) est la plus proche de la *Lettre Internationale*. Cela ne tient pas à sa forme, puisque son format et sa periodicité annuelle l'apparentent à un livre,mais à ce quel'esprit qui l'anime rappelle quelque peu celui de la *Lettre*.

C'est ainsi que, dans le premier numero, son directeur, Alain Finkielkraut, explique que les protestations venues d'Europe centrale ont peu à peu secoué l'Ouest d'une léthargie resignée au partage de Yalta. "*Le* Messager Européen, *ajoute-t-il, est né de cette prise de conscience*". Son ambition : "*renouer les fils d'une conversation interrompue, en prenant bien soin de ne pas enfermer les victimes de Yalta dans le rôle de dissidents exclusivement voués à la dénonciation de leurs oppresseurs, et - par-delà les frontières du Marché commun - reconstituer ainsi une communauté européenne au sens de "république des esprits* "[51]. Les ressemblances entre cette annonce et celle qui clôturait, en 1984, le premier numéro de la *Lettre Internationale* sont plus que troublantes : "*nous voudrions que l'Europe centrale aussi bien que l'Europe de l'Est, dont la Russie, ne soient plus présentées comme relevant d'un autre monde lointain, audible aux seuls moments de crise ou à l'occasion de telle ou telle dissidence, mais que leurs voix originales, si souvent étouffées, soient entendues régulièrement et que se rétablisse ainsi, par delà les clivages politiques et institutionnels, une continuité de dialogue et d'échanges d'idées*"[52], telle était, rappelons le, l'une des intentions manifestées par la rédaction.

Ajoutons que le comite de patronage du *Messager* comprend des auteurs ayant écrit dans la ***Lettre*** : Danilo Kis, Milan Kundera, Octavio Paz, Philip Roth, par exemple, et que Peter Kral, comme Vaclav Havel signent

---

[49] Edgar Morin, op.cit.

[50] *Emois* n°11, mai 1988.

[51] *Le Messager Européen* n°1(P.O.L., 1987).

[52] "A nos lecteurs" (*L.I.* n°1, été 1984), extrait déjà cité p.68.

des textes dans les deux revues. De plus, le numéro 1 du *Messager Européen* a publié un texte anonyme circulant clandestinement à l'Est : "L'histoire et l'anecdote", par Joseph K., qu'a fait paraître par la suite la *Lettre* allemande (l'édition française ne pouvait le reprendre puisque, sorti dans le *Messager Européen*, il n'était plus inédit en français). Enfin, on trouve dans la revue d'Alain Finkielkraut certains thèmes omniprésents dans la *Lettre* - Kafka, la modernité, n'en sont pas les moins significatifs.

Tous ces points communs sont trop manifestes pour que l'on s'interdise de penser que, trois ans après, Alain Finkielkraut a pu s'inspirer de la *Lettre Internationale* pour sa propre publication - certains animateurs de la *Lettre* l'expriment d'ailleurs de façon autrement plus crue...

Toutefois, des différences notables (et pas seulement formelles) existent dans la conception même des deux publications.

Tout d'abord, la *Lettre Internationale*, offrant une large place à la fiction, à la poésie et au théâtre, est nettement plus littéraire que le *Messager*, essentiellement axé sur des textes de réflexion. D'autre part, et surtout, ce dernier marque très nettement les opinions de ses animateurs, qui y prennent fréquemment la parole. Ainsi, deux articles d'Alain Finkielkraut sur Heidegger offrent-ils au directeur de la publication l'occasion de stigmatiser avec violence le nivellement des valeurs et la sous-culture qu'engendre la société de consommation[53].

Ces thèmes, que l'on a vu très présents dans les nombreux textes de la *Lettre* sur la modernité, et dont on a souligné en quoi ils engageaient la problématique européenne, constituent pour Alain Finkielkraut un véritable "cheval de bataille", alors que la *Lettre* s'abstient de prendre parti. Même en dehors des textes émanant directement de sa rédaction, le *Messager Européen* sait suggérer son hostilité résolue à la culture de masse. C'est ainsi que la numéro 1 regroupe sous le titre : "Archives de la barbarie" de brèves narrations de "faits divers" bruts, comme la manifestation de jeunes venus défendre la radio privée de divertissement N.R.J., l'avènement de vidéo-clips "culturels", le succès aux Etats-Unis de la prédication religieuse télévisée.

La croisade pour défendre la "vraie" culture[54] oriente nettement la

---

[53] *Le Messager Européen* n°2 (P.O.L., 1988).

[54] Rappelons que le même Alain Finkielkraut s'insurgeait déjà en 1986 dans la *Lettre Internationale* (n°8, printemps 1986) contre la confusion entre culture et coutume (se

revue, qui a notamment publié un entretien où Federico Fellini stigmatise la télévision, ainsi que nombre d'articles sur la dénonciation par Heidegger de la civilisation technique, ou encore tout un dossier sur l'"*américanisation*".

Dernière différence notable : comme l'indique son titre, le *Messager Européen* est nettement plus centré sur notre continent que la *Lettre Internationale*, où l'on peut découvrir des articles sur le théâtre chinois, Borgès ou la mythologie de l'or...

Ce bref tour d'horizon indique que la *Lettre Internationale* occupe, dans le champ des revues européennes, une place doublement originale.

Exempte de tout militantisme explicite, elle se distingue de la majorité d'entre elles, que celles-ci défendent les libertés à l'Est, la construction européenne ou la Culture. Et à l'inverse, elle oppose à un magazine comme *Emois*, essentiellement voué à distraire, une nette volonté de faire réfléchir.

La seconde originalité de la *Lettre* par rapport à ces publications est celle-là même qui la démarque absolument de tous les autres périodiques. Le mélange des genres, les débats contradictoires non tranchés (si déroutants parfois pour le lecteur), l'absence de contenu rédactionnel, la diversité des sujets abordés, rendent très difficile de déceler dans la *Lettre* une orientation précise vers un but clairement défini. Pour les autres publications, nous semble-t-il, l'intentionnalité de la démarche est beaucoup plus aisément repérable.

---

reporter à le p.75).

CONCLUSION

La démarche que nous avons suivie tout au long de ce travail pourrait, en somme, se résumer à l'étude successive de la *Lettre Internationale* dans l'Europe puis de l'Europe dans la *Lettre Internationale*. Au delà de sa symétrie très rhétorique, cette formule exprime assez bien la conviction qui était la nôtre que l'on ne peut observer l'aspect européen de la *Lettre* dans sa totalité si on l'envisage sous un angle unique.

Choisir deux perspectives d'approche permettait de mettre en évidence tout à la fois le fonctionnement d'une revue publiée dans quatre pays européens et la manière dont l'Europe la traverse - infléchissant le choix des textes publiés et la dynamique qui s'exerce entre eux. Cela nous a permis, en outre, d'aborder la *Lettre* à la fois de l'extérieur, comme produit journalistique, et de l'intérieur, par son contenu.Il aurait été impensable, en effet, de réduire la revue à l'un de ces deux aspects.

En fait, deux éclairages ne suffisaient pas à rendre compte de la complexité des liens entre la *Lettre Internationale* et l'Europe. Aussi, en affinant notre analyse, avons-nous également voulu restituer l'ensemble dans le contexte historique du Vieux continent, ainsi que dans sa situation actuelle et ses interrogations sur l'avenir.

Cela n'était pas encore assez. Il fallait aussi ouvrir des perspectives sur le monde non-européen, et sur les autres revues comparables...

C'est que la *Lettre Internationale* est un objet complexe. Le lecteur à qui l'on demande : "de quoi parle-t-elle?" ou : "quel genre de revue est-ce?" se trouve dans l'embarras, car il ne peut répondre à ces questions en quelques mots. S'il explique : "c'est une revue littéraire et culturelle", il se verra rétorquer : "qu'entends-tu par littéraire?" ou : "culturelle? c'est bien vague!", ou encore : "comment cela, "européenne"?". Et puis, de toute façon, il aura déjà déformé la *Lettre* en l'enfermant dans le carcan du mot "revue"; il aurait dû plutôt parler d'une "revue-journal". Mais alors, qu'en penserait son interlocuteur!

Enfin, même en multipliant les angles d'approche, comme nous l'avons fait, on laisse nécessairement dans l'ombre des pans entiers de la réalité humaine, de cette nébuleuse intellectuelle qu'est aussi la *Lettre Internationale*. Certes, nous aurions pu signaler qu'elle est représentée dans de nombreuses rencontres organisées sur des thèmes européens : à l'Espace Culturel Européen d'Arles (1985), à la table ronde sur" l'Europe des revues" qui s'est tenue en Suisse en 1986, aux rencontres grenobloises intitulées "Existe-t-il un espace culturel européen?"; nous aurions tout aussi bien pu préciser qu'il lui arrive d'organiser des colloques (seule ou en collaboration) : sur "l'Europe des intellectuels", au Centre Georges Pompidou (1984), sur "Le Printemps de Prague et la perestroika", à la Bibliothèque Nationale (1988). Qu'aurions-nous fait de plus qu'une simple énumération? Aucune stratégie ne sous-tend ces manifestations ponctuelles, personnne au journal n'est spécialement charge de les planifier ni de les organiser. Interrogé sur ces activités extérieures de la revue, Antonin Liehm s'est exclamé[1] : "*C'est informel, circonstanciel, il n'y a personne qui s'en occupe. Vous savez, il n'y a que deux personnes et demie ici!*"[2].

Car c'est une des caractéristiques de la *Lettre Internationale* (et un gros handicap aussi, il faut clairement le souligner) que ce manque de moyens, de locaux et de personnel. Nous l'avons montré, il présente cependant l'avantage de conférer à l'organisation une souplesse certaine et de maintenir les relations humaines au premier plan sans les écraser dans l'étau d'une structure lourde.

La complexité de la *Lettre* n'apparaît donc pas que dans le raffinement de son contenu : son fonctionnement repose sur le hasard des occasions, la diversité des amitiés nouées, la nécessité de composer avec les contingences matérielles en menant une gestion serrée car confrontée aux nombreuses difficultés qui sont le lot de toute revue intellectuellement ambitieuse.

Il pourrait paraître surprenant qu'une publication se posant clairement comme "européenne" ne puisse être définie plus simplement, par un projet précis et univoque, comme c'est la cas pour d'autres revues que nous avons mentionnées.

---

[1] Interview d'Antonin Liehm, juillet 1988.

[2] Allusion au fait que l'équipe rédactionnelle à proprement parler ne comprend que les deux directeurs et la réactrice, employée à mi-temps.

Notre but était de montrer qu'au contraire, la *Lettre Internationale* n'a pas de visée utilitaire : elle ne se veut pas l'instrument de la construction européenne, n'élabore aucune proposition concrète dans ce sens, pas plus qu'elle ne part en croisade pour réhabiliter les valeurs se notre continent. Elle ne souhaite pas servir l'Europe, mais contribuer à l'élaboration d'une conscience européenne.

Or, l'Europe est aujourd'hui à la croisée des chemins et s'interroge sur son unité (passée et à venir) comme sur sa position dans le monde. Au demeurant, elle a jadis vu naître tant de remises en question, éclater tant de contradictions fécondes, que d'aucuns la définissent comme la patrie de la problématisation.

Les multiples facettes de la *Lettre Internationale* - réfractaire à toute perspective unilatérale -, son obstination à faire émerger des questions sans vouloir y répondre, voilà qui lui permet de refléter la complexité de l'Europe, cette diversité constitutive qui est aussi son identité profonde, et le dénominateur commun d'une possible unité.

ANNEXES

LE BOURD
N° 17 ETE 88 - 42 F
LA PAROLE AU THEATRE
U.ECO
SUR L'IRRATIONNEL
1998
2013
2006
J.GOYTISOLO
A LA RECHERCHE DE GAUDI
BERLIN
ET LES TCHEQUES?
E.BOND
E.BENTLEY
C.CHAMBERS
H.CIXOUS
L.KLEBERG
V.KRNJEVIC
J.RABAN
L.ZERN
J.C.VEGLIANTE
K.BARNES
A.ROSSELLI
D.BELL
Z.HERBERT
G.HERLING
H.M.ENZENSBERGER
V.MAGRELLI
W.J.OCKELS
G.RABONI
L.WERNISCH
H.J.SCHADLICH
L.RATHENOW
P.ESTERHAZY
V.HOLAN
P.VIDELIER
E.HALAS
B.HRABAL
S.RICHTEROVA
L.VACULIK
M.IGNATIEFF
T.TODOROV
E.LOSSOTO
V.SERENI
I.MAMLEIEV
V.CAMPS
E.ETKIND
INTERNATIONALE
M 1111 - 17 - 42,00 F-RD

Spedizione
in abbonamento postale
gruppo IV/70%

Lettera internazionale 15

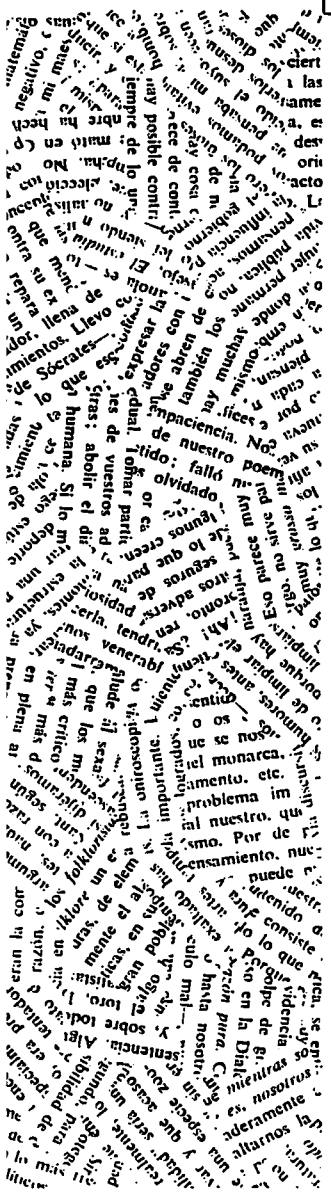
Rivista trimestrale europea
Edizione italiana diretta da Federico Coen, Antonin J. Liehm, Vittorio Strada
Anno 4 • Numero 15 • Inverno 1988 (gennaio-marzo) • Lire 10.000
Edizioni Intrapresa

Il filosofo e il cittadino
Castoriadis, Wilkinson, Bobbio
Critica della ragion politica
Foucault
Alla ricerca di Gaudì
Goytisolo
Le grandi malattie
Sontag, Hiroshi

Gli ultimi giorni di Majakovskij

LETRA

OTOÑO 86



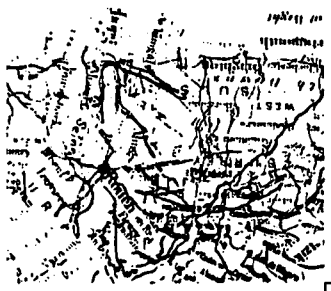
Carlos Piera, Tom Engelhardt
Cultura en USA

Rossana Rossanda
Rosa L.

Gianni Vattimo, Vittorio Strada
Futurismo

André Gorz, Ralf Dahrendorf
Nueva pobreza

Anthony Burgess, Max Frisch
Lenguaje y literatura



450 PTAS.

INTERNACIONAL 3

lettre
INTERNATIONAL
1
SOMMER'88
Europäische Meditationen
Literatur und Holocaust
Jenseits des Feminismus?
Der Tod Majakowskis
Ashbery
Asperger
Barnett
Bobbio
Brodsky
Burgess
Enzensberger
Ertel
Etkind
Foucault
Habib
Howe
Jandl
Jelinek
Josef K.
Kott
Laederach
Lichatschow
Levi
Marini
O'Hara
Paz
Pinto
Polonskaja
Ramoneda
Roth
Theweleit
Todorov
Vargas Llosa
Vegetti Finzi
Zagajewski

SOMMAIRES

n° 1

Edgar Morin : La raison déraisonnalisée
Milan Šimecka : Mon camarade Winston Smith
David Edgar : Dix-neuf-cent-quatre-vingt-dix-sept
George Orwell : La liberté de la presse (inédit)
Bernard Crick : La genèse d'un essai
Umberto Eco : La fabulation et le consensus
Hans-Magnus Enzensberger : Le « Bild » et le « Bloom » ou les catalogues de l'inconscience allemande
John Berger : Torture et poésie
Istvan Eörsi : La Tourmente
Alan Riding : La révolution et les intellectuels en Amérique latine
Juan Goytisolo : Le chat noir qui traverse nos bureaux de la rue de Bièvre
Karel Kosik : Hašek et Kafka ou le monde du grotesque
Jiří Gruša : Une excursion du côté de l'histoire et le coup de canon de la redoute Sainte-Marie
Philip Roth : Regard sur Kafka ou « Je voudrais toujours vous faire admirer mon jeune »
Jiří Gruša : Préparatifs de noce à la campagne ou la belle et la bête par Franz Kafka
Leonardo Sciascia : Stendhal en Sicile
Jan Kott : Bref traité de l'érotisme
Frédérick Tristan : Méduse

A nos lecteurs

n° 2

Jan Kott : La morsure du serpent
Italo Calvino : L'actualité de Jacques le Fataliste
Vercors : L'eau et le feu
Panaït Istrati : L'homme qui n'adhère à rien
Michel Walzer : La politique de Michel Foucault
H.M. Enzensberger : Souvenirs du tumulte
Vittorio Strada : Que les morts enterrent leurs morts
Orville Schell : Le vent qui pousse à changer seul
Nadine Gordimer : Vivre dans l'interrègne
György Konrad : L'écrivain étatisé
Istvan Eörsi : Lettre à un petit insectuel
Christopher Hampton : HISTOIRES d'HOLLYWOOD
Oedön von Horvath : Trois récits
Heinrich Mann : Goethe et Voltaire
Bertolt Brecht : Poèmes sur Staline
Timothy Garton Ash : Le poète et le boucher
Kati Marton, Brenda Maddox, Nicole Bernheim, Yvette Biró, Armanda Guiducci : Ici et là ?
Robert Darnton : Les contes de ma mère L'Oye

A nos lecteurs

n° 3

Bruce Chatwin : Les Apocalypses
Jorge Semprun : A propos de René Char
Fritz Raddatz : Les Lumières dévorent leurs enfants
Jan Vladislav : H.M. – Dédicaces
Norberto Bobbio : Six promenades sous terrasse
Stanley Hoffmann : Mitterrand face à la France
Arne Ruth : L'automne médiéval ?
Orville Schell : Le vent qui pousse à changer seul (*fin*)
Jaroslav Seifert : Prix Nobel 84
Alexandre Zinoviev, George Urban : HOMO RUSSICUS
John Berger : Hiroshima
Jürgen Fuchs : Bouleversement ou dialogue
Milan Šimecka : L'équilibre des forces
Peter Schneider : Au-dessus du mur
Iossip Brodski : La citation ironique
Irving Howe : Les arcanes du pouvoir
G. Konrad, A. Laroui, V. Havel, Y. Rivard : Vu de Budapest, Rabat, Prague, Montréal
Danilo Kiš : Conseils à un jeune écrivain
Nadine Gordimer : Lettre du père

Lettres de lecteurs

n° 4

Milan Kundera : Encore sur le roman
Renato Barilli : Vers la grande synthèse
Roger Shattuck : De modernisme
Antonio Saura : L'avant-garde qui ne meurt pas
Robert Hughes : De l'art et de l'argent
Ralf Dahrendorf : Un nouveau sous-prolétariat
John Kenneth Galbraith : Les Riches ; les Pauvres ; les Autres
Evguéni Nosov : Une gare lointaine
Helmut Schmidt : La peur du Japon

IL Y A 40 ANS, LA PAIX...

William C. Cromwell : Yalta et l'Europe
Peter Weiss : LES VAINCUS
J.M. Simmel : Maudit soit-il

Efim Etkind : Les illusions perdues
John Berger : L'exil
Max Frisch : Trop d'étrangeté II
Karel Michal : Mes chers voisins
H.-J. Schädlich : Dialogues d'exilés
Günter Kunert : Monologues tardifs

Lettres de lecteurs

n° 5

Ingemar Karlsson - Arne Ruth : La mort des idéologies ?
Hugo Claus : Le chagrin des Belges
Fritz J. Raddatz : PIECES POUR LE PROCES D'EZRA POUND
Connor Cruise O'Brien : Chartres de la certitude
Timothy Garton Ash : Les Allemands
John Berger : Jane-moi quelque chose
Cyril Offermans : Hommes sans paroles
Wolfram Schütte : Il était une fois
William Rothman : TV : La fin d'une histoire
Jaroslav Seifert : Discours à Stockholm
Juan Goytisolo : Modernisme et dogmatisme
Czeslaw Milosz : La noblesse, bête !
Ivo Andrić : Une histoire japonaise
Zbigniew Herbert : Créer le sens
Octavio Paz : Une tache d'encre
Vittorio Strada : Le Hamlet de Pasternak
Giosuè Cardoecl : 31 août 1885
Raymond Jean : Cézanne et Zola
André Brink : Ecrivain - roman - lecteur
Italo Calvino : Quand je lève mon nez de la page écrite...
Danilo Kiš : Simon le Mage
Ernst Rowohlt-Klaus Wagenbach : De l'éditeur à l'auteur

Commentaires et lettres : Marthe Robert, Ph. Videlier, L Decherck

n° 6

Norberto Bobbio : La société des esprits
Predrag Matvejevitch : Une culture nationale ?
Edgar Morin : De l'objectivité
Vittorio Strada : L'intellectuel de notre époque
Georges Nivat : Soljenitsyne et nous
Hans Magnus Enzensberger : Anachronismes norvégiens
Helge Rønning : Ibsen et la liberté impossible
J.A. Valente : Lorca : Poisson lune
N. Zabolotski : Le loup privé de raison
Petr Král : Fin de l'imaginaire
Marthe Robert : Un « moderne » à réinventer
D.H. Lawrence : Lettres et poèmes
J.P. Vernant : La douceur amère de la condition humaine
Jan Kott : L'infarctus
Anthony Barnett : L'imagination et la mort
Istvan Eörsi : LA VOIX DE SON MAITRE
Istvan Eörsi : Right or Wrong...
J.A. França : Hégémonie et marginalisation
Vassilis Vassilikos : Prague
Commentaires et lettres : Malcolm Bradbury

n° 7

Juan Goytisolo : Un Européen en moins, un Européen en plus
Michael Walzer : L'Exode et la révolution
André Gorz : Quelle paix ? Quelle Europe ?
Václav Havel : Anatomie d'une réticence
Gyorgy Konrad : Tuer, c'est toujours assassiner
Richard von Weizsäcker : Regarder la vérité en face
Alain Finkielkraut : « Au nom de tous nos morts... »
Seamus Deane : Souvenirs du futur irlandais
Sean O'Faolain : Nora Barnacle : Pietor Ignotes
Fernando Pessoa : Poèmes
Fernando Martins Antunes : Je est tant d'autres
Gabriel Zaïd : LOS COMANDANTES
Sergio Ramirez : Cortazar, autre nous
VU DE
Paris, Guy Scarpetta : La mort de W.
Londres, Hans Koning : USA
Istambul, Nedim Gürsel : La partie de cache-cache
Vienne, Richard Swartz : 1985
Tokyo, Muramatsu Tomomi : Le monde de l'éloge de l'ombre
Sydney, Christopher J. Koch : Combler l'abîme
Helsinki, Jouko Turkka : Sujets
Slawomir Mrozek : Dénonciations

Commentaires et lettres : Lettre de Johannesburg (Nadine Goedimer), Claude-Simon (Karin Holter), Italo Calvino (Carlos Fuentes)

n° 8

Barbara Spinelli : Les europessimistes
Javier Muguerza : Ethique et politique
Tzvetan Todorov : La tolérance et l'intolérance
Daniel Sibony : Le meurtre du nom
Amos Oz : Echapper aux ombres
André Gorz : Qui ne travaille pas mangera quand même
James Darwen : De l'efficacité
Lothar Späth : Réussir la société d'après
Anthony Barnett : La courbure de la terre
Friedrich Dürrenmatt : ACHTERLOO
Michael Ignatieff : TV-rien de sacré ?
Michel Gheude : La terre creuse
Rolf Klüpfer : Le spot publicitaire
Guy Scarpetta : Exquises viennoises
Maria Janion : L'âme de l'élève Törless
Claude Simon : Discours à Stockholm
NOTRE DOCUMENT
Monologues à Budapest : Pär Wästberg, György Konrad, Jiří Gruša, Amos Oz, Sándor Csurka, Danilo Kiš, Alain Finkielkraut, Timothy Garton Ash, Ludvik Vaculik

Commentaires et lettres : L'humanisme ironique et le provincialisme (Deg Halvoresn)

n°9
EPUISÉ

Josep Ramoneda : La culture de la crise
Dick Howard : Américaine, la révolution ?
Klaus Haefner : Le défi de l'informatique
Majid Rahnema : E&D – e&d
Magaroh Maruyama : Différents paysages montaux
Kuniko Mukoda : Pièce en un acte
Spojmaï Zariab : La ville marchande
Anthony Burgess : La littérature est régionale
Dmitri Savitski : Les mots
Claude Roy : Les mots dans la gorge
H.M. Enzensberger : L'éloge de l'analphabétisme
Andrei Siniavski : Il faut tuer les écrivains
Lars Gustafsson : Les cauchemars de l'époque suivante
Vittorio Strada : Le futur du futur
Gianni Vattimo : Le futur passé
Adam Zagajewski : Le discours secret du président
NOTRE DOCUMENT
Jerzy Szperkowicz : Paysage d'hiver
Tadeusz Konwicki, Par quel chemin
Jean-Pierre Duret, Se sont-ils trop tus ?
John Berger, L'amour fou

Commentaires et lettres : La révision nécessaire (Gilles Martinet), A propos de Vienne (Edouard Roditi, Guy Scarpetta), A propos de Berlin (Maurice Blanchot)

n°10

Thimothy Garton Ash : L'Europe centrale existe-t-elle ?
Ursula Le Guin : Les fontaines
Jürg Laederach : La machine qui écrit
NOTRE DOCUMENT : deux histoires vraies
Félix Svetov : Pur et dur
Edvard Limonov : L'étudiant
Milan Kundera : De la critique
Tontcho Jetchev : Le mythe d'Ulysse
Edouard Goldstücker : Le panetier du pharaon
Mario Muchnik : Le doux plaisir de bien œuvrer
Robert Darnton : L'anthropologie et la perte de l'innocence
Hans Mayer : Les métamorphoses du Dr Faustus
Sylvie Richterová : Hašek et son Chveik
Andrzej Kusniewicz : Chveik
Henry Scott Stokes : Les samouraï perdus
Ivan Klíma : L'apocalypse moderne de Karel Čapek
Max Frisch : Espérer, c'est résister
Dominique Jameux : Entendre les contemporains
Ursula Le Guin : An die Musik
Edward W. Said : Le plaisir intéressant
Stephan Wackwitz : Autoportrait avec Pete Townshend
Werner Henze : Le discours de la musique

Commentaires et lettres : la peste de Tchernobyl (André Glucksmann), Terrorisme et perversion (Daniel Sibony), Les Palestiniens(Clinton Bailey), A propos de Bergese (Tzvetan Todorev), Lettresans enfants (Czesław Bielecki)

n°11

André Compte-Sponville : Le bon, la brute et le militant
Vojin Dimitrijević : Le droit ou la terreur
Jordi Borja : Tanges
Evlio Gandolfo : Vivre dans la saline
Amos Elon : Nanca sade ?
Drago Jančar : La vieille aux deux photos
Juan Conradi : L'inertie de la peur
L.C. de Brito Rezende : La nuit de Borges
Julio Cortázar : Dix et noir
François George : Monologue invectif
István Eörsi : Bouddhisme et dialectique
Leonid Minor : Le vase
Jean Bethke Elshtain : Je t'apprendrai les différences
Hella S. Haasse : Lettres de la Haye
M. Marini et C. Habib : Post-patriarcat ou post-féminisme
Leila Sebbar : Elles ne seront plus muettes
Nancy Huston : Les enfants de Simone de Beauvoir
Aysel Ozakin : Est-ce à Berlin que nous vieillirons ?
François Collin : Le féminisme comme écriture
John Berger : Le chemin du Prado
Frank Moorhouse : Les obsèques de Buenaventura Durruti
Antonio Saura : La fin du siècle

Commentaires et lettres : Blanqui et son double (Ph. Videlier),Nicaragua : La « Troisième guerre » (Y. Le Bot), Les droits de mamort (A. Dorfman), A propos de Ramoneda.

Correspondances de Tzvetan Todorov

n°12

Ruth Fainlight : L'Histoire européenne
Edgar Morin : Le défi de la complexité
Norberto Bobbio : Grandeur et décadence de l'idéologie européenne
Henrik Stangerup : Imitation ou nivellement
Robert Chenavier : Sortir du XX° siècle
Václav Havel : La consœurauté des ébranlés
Jacques Le Goff : La dimension religieuse
Hans Magnus Enzensberger : Les Lusitaniens
Lev Kopelev : Du fond du cœur
Vassili Belov : Une guerre pareille
Georges Nival : Les séraphins ouvrent-ils leurs ailes ?
Victor Erofeev : La fin de l'avant-garde russe
Friedrich Dürrenmatt : Büchner et la thèse du fondement
Jürg Altwegg : Dialogue – et guerre ? – des cultures

Notre document : Donner vie aux accords d'Helsinki

Wole Soyinka : Discours à Stockholm
Nomavenda Mathiane : Journal d'une époque troublée
Tom Engelhart : Tout pour les enfants
Umberto Eco : Ah ! Si l'Ancien avait su...
Susan Sontag : La scène de la lettre
Ursula Le Guin : Par une nuit sombre et orageuse

Commentaires et lettres : De la morale (Verrons), La langue morte del'idéologie (D. Savitski), Des Palestiniens (S. Nair, C. Bailey), Des femmes, des titres et des malheurs d'un journal (N. Huston,A. Comte-Sponville, M. Martini, C. Habib)

Correspondances de : Tzvetan Todorov

n° 13

Juan Goytisolo : Le Nord vu du sud
Edward W. Said : Aïda – Spectacle impérial
Sami Nair : Identifications aléatoires
Jorge G. Castañeda : Mexique – Le Défi de la démocratie
Carlos Fuentes : Je suis conçu
David Rieff : Miami
Philippe Burin des Roziers Au Pays lehil
Enrique Krauze : Face au siècle
Jaime Sabines : Dans Luz
Juan Rulfo : Le Père
Octavio Paz : Le Diable et l'idéologue
Youri Lotman : Sémiotique d'une ville
Maria Janion : Stavroguine tragique
Attila Faj : Dostoïevski et Poe
Czeslaw Milosz : Dostoïevski et Sartre
Massimo Salvadori : Sans avenir
Mario Hakkas : Les Sourds
MEDITATIONS EUROPEENNES
Vizma Belševica : Les Notes de Henricus de Lattis
Jiří Dienstbier : A la Recherche de l'unité
Niels Barfoed : Le Bonnet rose
Michael Ignatieff : Une différence mineure
Peter Esterházy : A Hard Day's Night
Elemér Hankiss : La Société du laisser-aller
Anna Szelényi : Mon Anniversaire
Jerzy Szperkowicz : Loyauté et efficacité
Tadeusz Konwicki : La Vérité ? La Liberté ?
Nella Bielski : Sa Façon d'être homme
Marc Wetzel : L'Epreuve de philosophie

Commentaires et lettres : De la Politique (H.M. Enzensberger, Bernard Vaudou-Faguet, Charles Auguste) ; Encore de la morale (André-Comte-Sponville, Vercors)

Correspondances de : Tzvetan Todorov

n° 14

André Gauron : L'Economie caisse
François Hébert : Ascension de saint Jobin
INOX : Le Nouvel Ouvrier
Stephen Koepp : Sous surveillance
Patrick Baab : Une « spécialisation flexible »
Jean Clarence Lambert : Mythologie de l'or
Frederick Crews : Le Temple de la théorie
James D. Wilkinson : Deux Petits Camarades
Jeannette Colombel : Foucault et Sartre
Félix Torres : Du Moyen Age et du Nom de la rose
Renate Schlesier : Oedipe, Parsifal et les Sauvages
Leszek Kolakowski : Un nouveau débat anthropologique
Jürgen Habermas : Le Moderne et le Post-Moderne
Josep Ramoneda : L'Ile de ciment
Sanda Stolojan : Un sceptique passionné
Norman Manea : Le Cloison
Notre document : Vivre et Mourir
Susan Sontag : Ainsi vivons-nous maintenant
Christine Brooke-Rose : Le Membre fantôme
Emil Kolozsvari-Grandpierre : Un diagnostic falsifié
Wagatsuma Hiroshi : Le Mot tabou
Doi Takeo : Un long voyage
Bernard Delvaux : Emile et moi

Commentaires et lettres : Une renaissance calme et tumultueuse (Youri Mamielev) ; Et plus tard (Emma Pinhár) ; Henri Atlan répond à Tzvetan Todorov

Correspondances de : Tzvetan Todorov

n°15

Leszek Kokalowski : Idôlatrie de la politique
François Furet : Les Jacobins
Dick Howard : Après « la » Révolution
Cornélius Castoriadis : Les Intellectuels et l'Histoire
Joseph Brodsky : Vingt sonnets à Marie Stuart
David Scheinert : La Boue, l'Etoile
Aleksander Wat : Le Juif errant
Philip Roth et Philip Roth
Philip Roth et Primo Levi
David Albahari : L'Humidité
Rachel Ertel : Entre l'interdit et la sacralisation
Adam Zagajewski : Un petit peuple écrit à Dieu
Irving Howe : L'Holocauste et la Littérature
Mario Vargas Llosa : Le Pouvoir du mensonge
Pascal Bruckner : Y a-t-il eu un « nouveau roman » ?
Michel Tournier : Le Genre et la Différence
John Berger : Crédibilité et mystère
Dominik Tatarka : Chanson d'un brigand sur un brin d'herbe

NOTRE DOCUMENT
D.S. Likhatchev : Reflexions sur le Docteur Jivego
V.V. Polonskaïa : Le mort de Maïakovski

Anthony Barnett : Figures du travail
Frédéric El Guedj : Plagiat
Eric Hobsbawm : Le Retour du Jazz

Commentaires et lettres :
Les mouvements culturels (Agnès Heller) ;
Le Communisme d'aujourd'hui (Milos Djilas) ;
Pertinence de Tostoï (Erazim Kohak).

Correspondances de Tzvetan Todorov

Avec des poèmes de : Constantin Abaiata, Vizma Belševica, Erich Fried, Zbigniew Herbert, Vladimir Holan, Itzhak Katzenelson, Vladimir Maïakovski, Albert Marenčin, Henri Meschonnic, Artur Miedzyrzecki, Paul Morand, Boris Pasternak, Charles Reznikoff, Jan Skécel, Wislawa Szymborska, Witold Wirpsza.

SOMMAIRE N° 16

Paul Thibaud Sans Histoire et sans politique 3
Diana Pinto Courants et contre-courants transatlantiques 6
Stanley Hoffmann Après le sommet 10

Jan Vladislav Un lieu de rencontre 14
Nancy Huston Deux étoiles, polarisées 17
Veno Taufer Le Faucon et le Jaguar 22
Inger Christensen Le Sept de dé 24
Jacques Ancet Constellation espagnole 27
Fritz J. Raddatz Un poète engagé 32
Igor Pomerantsev Entre deux supplices 36
Seamus Deane Le Poète dans la guerre 38
Jan Kott Gilgamesh ou l'homme mortel 39

NOTRE DOCUMENT
Joseph Brodsky Discours à Stockholm 44

Vercors Vivre vieux 48
Evgen Bavčar Vivre sans voir 51

Yvette Biró Ironie, vraie liberté 54

Friedrich Gorenstein L'Iskra
Andreï Tarkovski Ce que je pense
Siegfried Lenz Repérages
Anthony Burgess Joyce et le cinéma

Commentaires et lettres 74
La religion de Kafka (Eduard Goldstücker) ; A pro
de Heidegger (Benedetto Croce) ; Le libéralisme pl
taire (Samuel Bowies, Herbert Gintis) ; Traduire d
une langue née contre (Václav Jamek) ; Note
traducteur (Fernando De Vaienzuela) ; Gulliver (A
Steenhuis) ; Embrasser toutes les langues (Mi
Gheude)

Correspondances de Tzvetan Todorov

Avec des poèmes de : R. Alberti, V. Aleixandre, J. Brodsk
S. Brussell, L. Cernuda, I. Christensen, R. Darío, S. Dea
Góngora, F. Halas, V. Holan, S. Heaney, S. Hermlin,
T. Hughes, J. Izoard, A. Koltz, P. Král, J.C. Lambert,
J.C. Masson, H. Michaux, A. Miedzyrzecki, B. Noël, S. P
P. Salinas, E. Sanguinetti, C. Vallejo, O. Wenzl, A. Zanzo

AUTEURS

ALBERTI Rafaël Poète espagnol *(Marin à terre)*
ALEIXANDRE Vicente (1898-1984) Poète espagnol, Prix Nobel de littérature 1977 *(Ombre du paradis)*
ANCET Jacques Poète et traducteur français *(L'Incessant)*
BAVČAR Evgen Philosophe, esthéticien et écrivain slovène
BIRÓ Yvette Critique et théoricienne hongroise du cinéma, enseigne à la New York University *(Mythologie profane)*
BOWLES Samuel Economiste américain *(La Démocratie post-libérale)*
BRODSKY Joseph Poète russe vivant aux Etats-Unis, Prix Nobel de littérature 1987 *(Poèmes)*
BRUSSELL Samuel Poète français
BURGESS Anthony Ecrivain anglais *(Le Royaume des mécréants)*
CERHUDA Luis (1902-1963) Poète espagnol *(Invocations)*
CROCE Benedetto (1866-1952) Philosophe, historien et homme politique italien *(La Philosophie comme histoire de la liberté : contre le positivisme)*
CHRISTENSEN Inger Poétesse danoise *(Le Chambre peinte)*
DARÍO Rubén (1865-1916) Poète espagnol
DEANE Seamus Poète irlandais, professeur à l'University College de Dublin *(Quatorze élégies pour l'Irlande)*
DE VALENZUELA Fernando Publiciste et traducteur espagnol
GINTIS Herbert Economiste américain *(La Démocratie post-libérale)*
GOLDSTÜCKER Eduard Germaniste, professeur à l'Université de Sussex
GÓNGORA Luis de (1564-1627) Poète espagnol
GORENSTEIN Friedrich Ecrivain russe vivant à Berlin *(Le Rachat)*
GREUDE Michel Ecrivain et journaliste belge *(Un chien mérite une mort de chien)*
HALAS František (1901-1949) Poète tchèque
HEANEY Seamus Poète irlandais *(Pays des marais)*
HERMLIN Stephan Poète allemand *(Dans un monde des ténèbres)*
HOFFMANN Stanley Professeur de civilisation française et directeur du Centre d'Etudes européennes à l'université de Harvard *(Une morale pour les monstres froids)*
HOLAN Vladimír (1905-1980) Poète tchèque *(Une nuit avec Hamlet)*
HUGHES Ted Poète anglais *(Corbeau ; le Géant de fer)*
HUSTON Nancy Ecrivaine canadienne, enseigne à Paris *(Histoire d'Omaya)*
IZOARD Jacques Poète belge *(Vêtu, dévêtu, libre)*
JAMEK Václav Poète et traducteur tchèque
KOLTZ Anise Poétesse luxembourgeoise *(Vigilance)*
KOTT Jan Ecrivain et critique polonais vivant aux Etats-Unis *(Shakespeare, notre contemporain)*
KRÁL Petr Poète *(Prague)*
LAMBERT Jean-Clarence Poète et traducteur français *(Poésie en jeu)*
LENZ Siegfried Ecrivain allemand *(Du pain et des jeux)*
MASSON Jean-Claude Poète et hispaniste belge *(Tout l'or du monde)*
MICHAUX Henri (1899-1984) Poète et peintre français *(l'Espace du dedans)*
MIEDZYRZECKI Artur Poète polonais
NOËL Bernard Poète français *(La Rumeur de l'air)*
PINTO Diana Historienne *(The Mitterrand Experiment)*
PLATH Sylvia (1932-1963) Poétesse américaine *(Trois femmes, Ariel)*
POMERANTSEV Igor Poète russe vivant à Londres
RADDATZ Fritz J. Ecrivain et journaliste allemand *(Œil de veau)*
SALINAS Pedro (1891-1951) Poète espagnol *(La voix qui s'est tue)*
SANGUINETTI Edoardo Poète italien *(Le Noble Jeu de l'Oye)*
STEENHUIS Aafke Journaliste néerlandaise
SZYMBORSKA Wislawa Poétesse polonaise
TARKOVSKI Andreï (1932-1986) Cinéaste russe
TAUFER Veno Poète et dramaturge slovène
THIBAUD Paul Directeur de la revue *Esprit*
TODOROV Tzvetan Critique français, chercheur au CNRS *(Frêle bonheur)*
VALLEJO César (1892-1938) Poète espagnol *(Espagne éloigne de moi ce calic*
VLADISLAV Jan Poète et essayiste tchèque vivant à Paris
VERCORS Ecrivain français *(Le Tigre d'Anvers)*
WENZL Oldřich (1921-1969) Poète tchèque
ZANZOTTO Andrea Poète italien *(Le Galaté au bois)*

TRADUCTEURS

Erika Abrams
Entre deux supplices
Jacques Ancet
Poemes de V. Aleixandre, Góngora, L. Cernuda, R. Darío, C. Vallejo
Anne Bernard-Kearney
Poemes de S. Deane et S. Heaney
Marie Bouvard
Un poète engagé
Lili Denis
L'Iskra
Ghislaine Glasson Deschaumes
Interview de T. Hughes in le Faucon et le Jaguar
Jean Guiloineau
Ironie, vraie liberté
Apres le sommet
V. Holan, O. Wenzl
Bernard Kmiss
Repérages
Lorenzina Lerussi et Jean-Charles Vegliante
A propos de Heidegger
André Markowicz
Poeme de J. Brodsky
Armand Monjo

Poèmes de S. Plath
(Arbres d'hiver, La Bougie, Mystique, Braconnier)
Philippe Noble
Gulliver
Jeanine et Karl Poulsen
Le Seot de dé
Poemes de I. Christensen
Anne Posner
Véronique Schilz
Discours à Stockholm
Bernard Séssé
Poèmes de R. Alberti, P. Salinas
Robert Simon
Poemes de S. Hermlin
La Religion de Kafka
Katarzyna Skansderg
Ce que je pense
Armando Uribe-Echeverria
Note de traducteu
Katia Wallisky
Poemes de S. Pl
(Maison obscure, Métaphores) et d
Hughes,
Metka Zupančič
Le Faucon et le J

LETTRE INTERNATIONALE

SOMMAIRE n° 17

Philippe Videlier Manifestez ! 3

Péter Esterházy Etre et ne pas être ici 7
Hans Joachim Schädlich Berlinestouest 10
Lutz Rathenow Mouvements de fuite 13

NOTRE DOCUMENT
Umberto Eco L'Irrationnel – hier et aujourd'hui 16

Gustaw Herling L'Incendie à la chapelle Sixtine en 1998 ap. J.C. 19
Daniel Bell En 2013 24
Wubbo J. Ockels A la mesure de la Terre 27
Hans Magnus Enzensberger « Bohême-sur-mer » par Timothy Taylor 32

Bohumil Hrabal Un jour comme les autres 41
Sylvie Richterová Centres et Périphéries 45
Ludvík Vaculík Chroniques 48

Aristophane Les Grenouilles 54
Hélène Cixous Comment arriver au théâtre ? 55
Leif Zern La Parole au théâtre 56
Colin Chambers Voyage du dramaturge 59
Lars Kleberg Les Apprentis sorciers 62
Eric Bentley Wagner et Ibsen 68
Jiří Raban Des acteurs 71

Juan Goytisolo A la recherche de Gaudí 74

Commentaires et lettres 78
Le Sentiment ironique de la vie (Victoria Camps) ; A Moscou (Iouri Mamleïev) ; A Copenhague (Efim Etkind) ; A Moscou encore (E. Lossoto).

Correspondances de **Michael Ignatieff** 81
Correspondances de **Tzvetan Todorov** 82

Avec des poèmes de : **K. Barnes, E. Bond, F. Halas, Z. Herbert, V. Holan, V. Krnjević, V. Magrelli, G. Majorino, K. Marysko, G. Raboni, A. Rosselli, V. Sereni, J.C. Vegliante, I. Wernisch**

AUTEURS

ARISTOPHANE (448-388 av. J.C.) Dramaturge grec
BARNES Keith (1934-1980) Poète anglais *(The Thick Skin)*
BELL Daniel Professeur en sciences sociales à l'Université Harvard *(Les Contradictions culturelles du capitalisme)*
BENTLEY Eric Critique américain de théâtre
BOND Edward Dramaturge et poète anglais *(Lear)*
CAMPS Victoria Ecrivaine catalane
CHAMBERS Colin Directeur littéraire de la Royal Shakespeare Company
CIXOUS Hélène Ecrivaine française *(L'Indiade ou l'Inde de leurs rêves)*
ECO Umberto Philosophe et écrivain italien *(Sémiotique et Philosophie du langage)*
ENZENSBERGER Hans Magnus Ecrivain et poète allemand *(Mausolée ; Europe, Europe)*
ESTERHÁZY Péter Ecrivain hongrois *(Indirect)*
ETKIND Efim Professeur honoraire à l'Université de Paris *(Dissident malgré lui)*
GOYTISOLO Juan Ecrivain espagnol *(Les Royaumes déchirés)*
HALAS František (1901-1969) Poète tchèque *(Les Vers)*
HERLING Gustaw Ecrivain et poète polonais vivant à Naples *(Un monde à part)*
HERBERT Zbigniew Poète polonais
HOLAN Vladimir (1903-1980) Poète tchèque *(Une nuit avec Hamlet)*
HRABAL Bohumil Ecrivain tchèque *(La Chevelure sacrifiée)*
IGNATIEFF Michael Historien et essayiste anglais *(La Liberté d'être humain)*
KLEBERG Lars Ecrivain, journaliste à la radio suédoise
KRNJEVIĆ Vuk Poète serbe
LOSSOTO E. Journaliste soviétique
MAGRELLI Valerio Poète italien
MAJORINO Giancarlo Poète italien
MAMLEIEV Iouri Ecrivain russe vivant à Paris *(La Dernière Comédie)*
MARYSKO Karel Poète tchèque
OCKELS Wubbo J. Astronaute américain
RABAN JIŘI (pseudonyme) Acteur tchèque
RABONI Giovanni Poète italien
RATHENOW Lutz Ecrivain allemand *(Le Rire est déjà prévu)*
RICHTEROVÁ Sylvie Ecrivaine tchèque vivant à Rome, professeur à l'Université de Padoue *(Topographia)*
ROSSELLI Amelia Poétesse italienne *(Impromptu)*
SCHÄDLICH Hans Joachim Ecrivain allemand *(Tentative d'approche)*
SERENI Vittoria (1913-1983) Poète italien *(Etoile variable)*
TODOROV Tzvetan Critique français, chercheur au CNRS *(Frêle bonheur)*
VACULÍK Ludvík Ecrivain tchèque *(Les Cobayes, La Clé des songes)*
VEGLIANTE Jean-Charles Poète et traducteur français *(Vers l'amont, Dante)*
VIDELIER Philippe Historien français, chercheur à l'université de Lyon
WERNISCH Ivan Poète tchèque
ZERN Leif Critique suédois de théâtre

TRADUCTEURS

Erika Abrams
Un jour comme les autres ; poème de K. Marysko
Jesus-Maria Argaiès
Mouvements de fuite
Myriem Bouhazer
L'Irrationnel – hier et aujourd'hui
Sylvie Bronet
Les Grenouilles
Lucille Castier
A Copenhague
Thérèse Douchy
L'Incendie à la chapelle Sixtine en 1998 ap. J.C.
Jean-Paul Faucher
A la mesure de la Terre ; Le Sentiment ironique de la vie
Barbara Faure
Des acteurs
Catherine Fournier
Chroniques
Barbara Frey
Centres et Périphéries
Jean Guiloineau
En 2013 ; Correspondances de M. Ignatieff
Agnès Jarfas
Etre et ne pas être ici
David France Jakubec
Poèmes de V. Holan
Luba Jurgenson
A Moscou
Françoise Géclot
A Moscou encore
Petr Král
Poèmes de F. Halas
Joëlle Lacor
A la recherche de Gaudí ; Wagner et Ibsen
Bernard Lortholary
Berlinestouest
Marie-Christine Moser
Voyage du dramaturge
Claude Orsoni
Bohême-sur-mer par Timothy Taylor
Patrick Oufednik
Poème de I. Wernisch
Jan Rubeš
Chroniques
Robert Simon
Poème de H.M. Enzensberger
Katarzyna Skansberg
La Parole au théâtre ; Les Apprentis sorciers ; poème de Z. Herbert
Jacqueline Starer
Poème de K. Barnes
Jean-Charles Vegliante
Poèmes de A. Rosselli, V. Magrelli, G. Majorino, G. Raboni, V. Sereni
Armando Uriba-Echeverria
Poèmes de E. Bond
Martin Vaculík
Chroniques

A L'OCCASION DE LA PARUTION DU N° 17 de LETTRE INTERNATIONALE NOUS VOUS INVITONS A PRENDRE UN VERRE AU BAR A VIN DU CINEMA ACCATONE (20, rue Cujas, M° Saint-Michel ou Luxembourg. Tel : 46.33.86.86.) LE MARDI 28 JUIN 1988, A 21 HEURES

NOUS VOUS CONVIONS ENSUITE A 22 HEURES A LA PROJECTION DES FILMS DE JIŘÍ TRNKA LA MAIN ET DE MILOŠ FORMAN AU FEU LES POMPIERS

(participation au frais : 15 F)

Entre les pages 42 et 43 : encart « bulletin d'abonnement » de 4 pages (I à IV)

COUVERTURE : KAZIMIR MALEVITCH ; LA VOIX DE L'ÉGLISE, BELGRADE

Lettre Internationale N° 18 paraîtra le 7 octobre 1988

Ce numéro est publié avec le concours du Centre national des lettres, l'aide de la Commission des Communautés Européennes et du CEPP, Oxford.

Lettera internazionale

Edizione italiana

N. 1
(esaurito)

Orwell dopo Orwell:
I. Howe, M. Simečka, D. Edgar.
Letteratura e rivoluzione in America Latina:
A. Riding, J. Goytisolo, C. Fuentes.
La ragione e le ragioni:
E. Morin, A. Ruth, L. Gyilensten, L. Kolakowski, M. Vegetti.
Europa/America: donne a confronto:
K. Marton, B. Maddoz, N. Bernheim, Y. Birò, A. Guiducci.
E inoltre testi di:
I. Eörsi, J. Berger, L. Sciascia, J. Kott, R. Dahrendorf.

N. 2
(esaurito)

Le idee di Michel Foucault:
M. Walzer, P. Ariès.
Un secolo di Kafka:
J. Grusa, P. Roth, N. Gordimer, J. Siklova, K. Kosik.
La scrittura e il potere:
M. Kundera, H.M. Enzensberger, G. Konrad.
Dove va l'arte contemporanea?:
R. Barilli, A. Bonito Oliva.
E inoltre testi di:
J. Kott, J. Berger, O. Schell, M. Simečka.

N. 3

La pace, la guerra, la cultura:
N. Bobbio, J. Fuchs, P. Schneider, J. Brodskij, T. Nowakovski.
Da Berlino a Hollywood:
C. Hampton, H. Mann, O. von Horvath.
Il caso Brecht:
B. Brecht, T.G. Ash.
Svezia/Russia/Cina:
A. Ruth, J.K. Galbraith, O. Schell.
E inoltre testi di:
B. Chatwin, V. Strada, C. Janovič, M. Vargas Llosa, R. Darnton.

N. 4/5

Perché il romanzo:
M. Kundera, A. Brink, I. Calvino.
Il pianeta Russia:
A. Zinov'ev, W. Goldkorn, G. Gibian, L. Timofeev, E. Nosov.
Dove va l'arte contemporanea?:
R. Shattuck, A. Saura, R. Hughes.
Usa/Germania/Giappone:
L. Thurow, T.G. Ash, H. Schmidt.
La scrittura e il potere:
V. Strada, I. Andrič, J. Goytisolo, O. Lottini, J.K. Galbraith.

N. 6

Interrogativi filosofici:
R. Rorty, M. Perniola.
C'era una volta...:
W. Schütte, W. Rothman.
La scrittura e il potere:
E. Pound, G. Nivat, I. Eörsi.
Psicoanalisi e attualità:
E. Fachinelli, A. Carotenuto, E. Lémoine-Luccioni.
E inoltre testi di:
J. Berger, J. Kott, T. Kemeny, H.M. Enzensberger.

N. 7

Itinerari dostoevskiani:
C. Milosz, A. Fàj.
La pace precaria dell'Europa:
A. Gorz, V. Havel, E. Lévinas.
Discorsi per il nobel:
J. Seifert, C. Simon.
E inoltre testi di:
P. Weiss, L. Malerba, J.-P. Vernant.

N. 8

Lampi sul Nicaragua:
G. Zaid, S. Ramirez.
La scrittura e il potere:
E. Rowohlt, K. Wagenbach, D. Kiš.
Futurismi e avanguardie:
G. Vattimo, P. Král, V. Strada, P. Bürger.
Il postmoderno:
J. Habermas, R. Rorty, N. Luhmann.
E inoltre testi di:
G. Konrad, N. Terlecky, O. Paz, G. Wallraff.

N. 9/10

L'Europa della cultura:
N. Bobbio, C. Milosz, M. Kundera.
Il pregiudizio eurocentrico:
M. Rahnema, M. Maruyama.
I fratelli separati:
T.G. Ash, A. Gorz, P. Glotz.
La scrittura e il potere:
L. Vakulik, P. Wästberg, D. Kiš, S. Csurka, J. Gruša.
Antisemitismo vecchio e nuovo:
B. Lewis, A. Oz, A. Finkielkraut, D. Sibony, T. Konwicki.
E inoltre testi di:
M. Gustafsson, G. Scarpetta, A. Glucksmann.

N. 11

Gli antichi e i moderni:
R.M. Wallace, H. Blumenberg, G. Agamben.
Gli eroi della letteratura:
E. Goldstücker, M. Muchnik, H. Mayer, S. Richterová, A. Kusniewicz, L. Klima.
La letteratura è regionale?:
A. Burgess, T. Todorov.
La musica:
U. Le Guin, D. Jameux, S. Wackwitz.
E inoltre testi di:
M. Frisch, H.M. Enzensberger.

N. 12

Cronache del comunismo:
M.L. Salvadori, G. Nivat, V. Zaslavsky.
Argentina: nunca más?:
A. Elon, J.E. Corradi, J. Borja.
Letteratura e dialogo:
V. Strada, T. Todorov, J. Lotman, H.R. Jauss, M. Bachtin.
Il feticcio tecnologico:
K. Haefner, F. Ferrarotti, T. Engelhardt.
Oltre il femminismo:
J. Bethke-Elshtain, S. Vegetti Finzi, N. Huston, M. Gramaglia.
Documento (inserto):
Dare vita agli accordi di Helsinki.

N. 13

Le rivoluzioni:
F. Furet, M. Ozouf, J. H. Billington.
L'altra Africa:
W. Soyinka.
Comunismi nazionali:
M. Gilas, P. Esterházy.
Perché il romanzo:
V. Strada, M. Kuntiera, T. Todorov.
Il caso Gadda:
W. Pedullà.
Il destino dell'occidente:
M. Cacciari, J. Bouveresse.
E inoltre testi di:
A. Comte-Sponville, T. Konwicki, D. Charms, H. Scott Stockes.

N. 14

Il potere dell'immaginazione:
M. Vargas Llosa.
Apocalittici e integrati:
A. Finkielkraut, T. Todorov, H.M. Enzensberger.
Russia:
J. Nagibin, V. Rasputin, V. Makanin.
Messico:
J. G. Castañeda, E. Krauze, J. Sabines, J. Rulfo.
I confini della scienza:
G. Giorello, I. Prigogina, P.K. Feyeazabend, R. Thom, B. de Finetti.
Riflessioni sull'Europa
M. Ignatieff, J. Goytisolo.
E inoltre testi di:
A. Comte-Sponville, Vercors.

N. 15

Il filosofo e il cittadino:
C. Castoriadis, J.D. Wilkinson, N. Bobbio.
Il Tempio della Teoria:
F. Crews, R. Schlesier, M. Foucault, J. Colombel.
Gli ultimi giorni di Majakovskij:
V.V. Polonskaja.
Le grandi malattie:
S. Sontag, W. Hiroshi, D. Takeo, E. Koloszvári-Grandpierre.
Riflessioni sull'Europa:
D. Archibugi e P.Bisogno.
Dove va l'Urss?:
G. A. Hosking, A. Zinov'ev.
Alla ricerca di Gaudì:
J. Goytisolo.

Abbonatevi...riabbonatevi...fate abbonare...

Abbonamento annuo: L. 35.000; sostenitore ed estero: L. 70.000

Desidero abbonarmi a Lettera Internazionale

Nome e cognome.....
Via ..... *n.* .... *città* .....*cap.* .....
Provincia di .....
Forma di pagamento

☐ *Versamento su C.C.P. n. 57147209 intestato a Caposile srl, Piazzale Ferdinando Martini 3 20137 Milano*

☐ *Assegno bancario (inviare in busta chiusa)*

☐ *A ricevimento fattura con assegno bancario indicando il numero di C.F/Partita Iva*

Regalo un abbonamento a Lettera Internazionale

Nome e cognome.....
Via ..... *n.* .... *città* .....*cap.* .....
Provincia di .....
Forma di pagamento

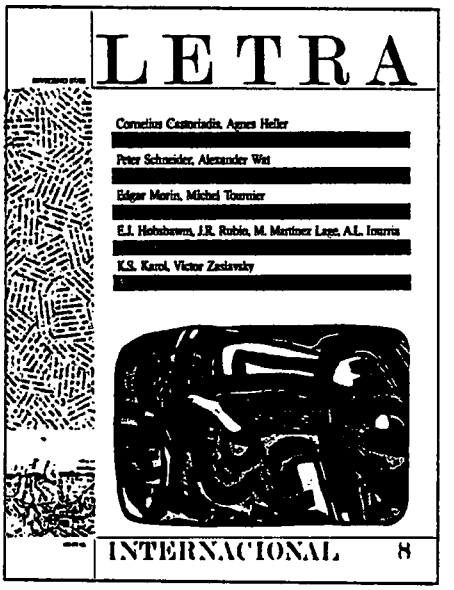
☐ *Versamento su C.C.P. n. 57147209 intestato a Caposile srl, Piazzale Ferdinando Martini 3 20137 Milano*

☐ *Assegno bancario (inviare in busta chiusa)*

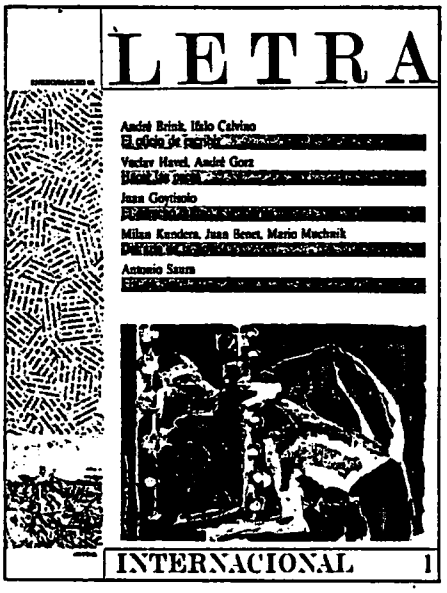
☐ *A ricevimento fattura con assegno bancario indicando il numero di C.F/Partita Iva*

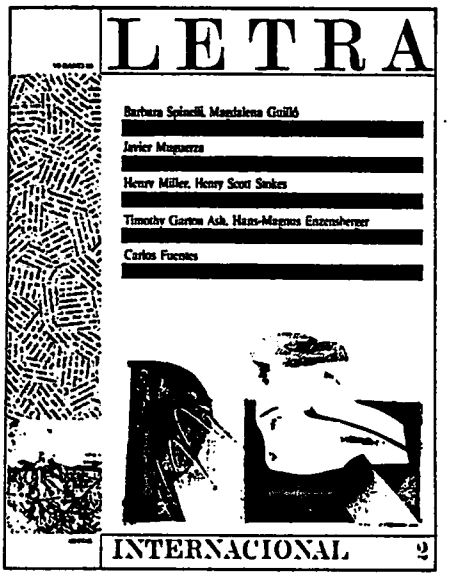
Fotocopiare e inviare in busta chiusa a Intrapresa Cooperativa di promozione culturale, Via Caposile, 2 - 20137 Milano.

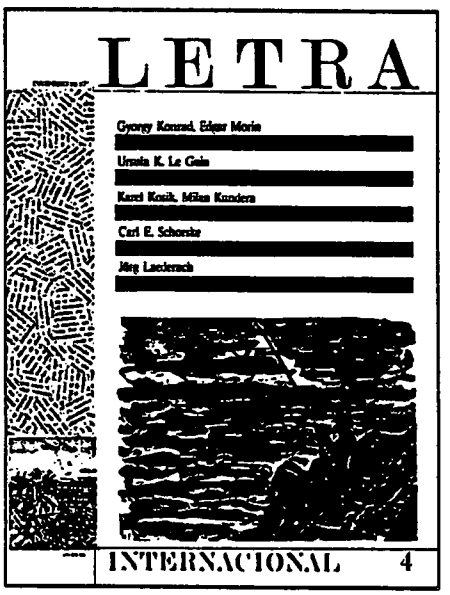
LETRA INTERNACIONAL



LETRA INTERNACIONAL







I N H A L T

4 **Anthony Barnett** · Imagination und Bombe

6 **Norberto Bobbio** · Größe und Verfall der europäischen Ideologie
12 **Thomas Asperger** · Mitteleuropa als ruhendes Inertialsystem
16 **Josef K.** · Mitteleuropa. Geschichte und Anekdote
26 **Diana Pinto** · Transatlantische Strömungen und Gegenströmungen
31 **Hans Magnus Enzensberger** · Brüssel und Europa – eins von beiden

32 **Octavio Paz** · Ein Tintenklecks
33 **Mario Vargas Llosa** · Die Kraft der Lüge

35 **Irving Howe** · Literatur und Holocaust
42 **Klaus Theweleit** · Eine Kirche in Polen
44 **Philip Roth** · spricht mit Primo Levi
47 **Philip Roth** · über seine Arbeit
52 **Rachel Ertel** · Zwischen Verbot und Sakralisierung
55 **Adam Zagajewski** · Ein kleines Volk schreibt an Gott

57 **Josef Brodsky** · „Sklave, sei mir zu Diensten!"
58 **Michel Foucault** · Für eine Kritik der politischen Vernunft

67 **John Ashbery** · Vergessener Sex
68 **Silvia Vegetti Finzi** · Psychoanalyse und Feminismus
73 **Marcelle Marini / Claude Habib** · Neuer Feminismus oder Post-Feminismus
77 **Jan Kott** · Kurzer Traktat über Erotik
78 **Elfriede Jelinek** · Jugend am heiligen wilden Ort

80 **Veronica V. Polonskaja** · Der Tod Majakowskis
83 **D.S. Lichatschow** · Reflexionen zu Pasternaks Roman „Dr. Schiwago"
87 **Efim Etkind** · Betrachtungen nach einer Begegnung in Dänemark

90 **Jürg Laederach** · Dr. Stade, Mitarbeiter am grauen Gesamtgebäude

92 **Anthony Burgess** · Literatur ist regional
94 **Tvetan Todorov** · Antwort auf Burgess
95 **Josep Ramoneda** · Worüber sprechen die spanischen Intellektuellen?

98 **An unsere Leserinnen und Leser**

Gedichte von Michael Buselmeier, Rita Dove, Ernst Jandl, Fleming Meeks, Frank O'Hara,

A U T O R E N

Asperger, Thomas · (Pseudonym)
Naturwissenschaftler und freier Essayist in Ost-Berlin.
Der Autor ist in der Zeit des Zweiten Weltkriegs geboren.
Ashbery, John · Amerikanischer Poet
Barnett, Anthony · Englischer Journalist
Bobbio, Norberto · Italienischer Philosoph und Politologe.
Professor an der Universität von Turin
Brodsky, Joseph · Russischer Dichter, lebt in den USA.
Nobelpreisträger für Literatur 1987
Burgess, Anthony · Englischer Schriftsteller
Enzensberger, Hans Magnus · Schriftsteller, Dichter, Essayist.
Lebt in München.
Ertel, Rachel · Französische Professorin an der Universität VII.
Schriftstellerin.
Etkind, Efim · Russischer Schriftsteller, lebt in Frankreich.
Vegetti Finzi, Silvia · Italienische Dozentin für dynamische Psychologie an der Universität von Pavia.
Foucault, Michel · (1926–1984), Französischer Philosoph.
Habib, Claude · Französische Lehrerin
Howe, Irving · Früherer Direktor des englischen Instituts der City University of New York. Herausgeber der Zeitschrift „Dissident".
Jandl, Ernst · Österreichischer Dichter.
Jelinek, Elfriede · Österreichische Schriftstellerin.
Josef K. · Pseudonym. Der Text, aus dem wir lange Auszüge veröffentlichen, zirkuliert seit einigen Jahren in der Tschechoslowakei unter dem Pseudonym Josef K.
Kott, Jan · Polnischer Theaterkritiker und Schriftsteller.
Lebt in den USA.
Marini, Marcelle · Professorin an der Universität Paris VII.
Laederach, Jürg · Schweizer Schriftsteller
Levi, Primo · (1919–1987), Italienischer Schriftsteller.
Lichatschow, D.S. · Mitglied der sowjetischen Akademie der Wissenschaften.
O'Hara, Frank · (1926–1966), Amerikanischer Dichter.
Paz, Octavio · Mexikanischer Schriftsteller, Dichter und Essayist.
Polonskaja, V. Veronica · Frühere Schauspielerin am Moskauer Künstlertheater.
Pinto, Diana · Französische Historikerin.
Ramoneda, Josep · Spanischer Philosoph.
Roth, Philip · Amerikanischer Romancier.
Theweleit, Klaus · Schriftsteller. Lebt in Freiburg.
Todorov, Tzvetan · Französischer Schriftsteller und Sprachtheoretiker. Forscher am CNRS.
Vargas Llosa, Mario · Peruanischer Schriftsteller.
Zagajewski, Adam · Polnischer Schriftsteller. Lebt in Paris.

Ü B E R S E T Z E R.

Hans Christoph Buch: „Sklave, sei mir zu Diensten!"
Rolf Dieter Brinkmann: Gedicht von Frank O'Hara
Heinz Büning: Hier ist kein Warum / Philip Roth und Primo Levi / Philip Roth über seine Arbeit
Thierry Chervel: Transatlantische Strömungen und Gegenströmungen / Kurzer Traktat über Erotik / Antwort auf Burgess / Postfeminismus oder neuer Feminismus
Daniela Dell'Agli: Jenseits des Feminismus
Karin Graf: Gedichte von Rita Dove und Fleming Meeks
Friederike Hausmann: Größe und Verfall der europäischen Ideologie
Cornelia Jürgens / Gottfried Meyer-Thoss: Imagination und Bombe
Olaf Kühl: Ein kleines Volk schreibt an Gott
Karin Ledeber: Die Kraft der Lüge
Michaela Ott: Worüber sprechen die spanischen Intellektuellen
Claus-Dieter Rath: Für eine Kritik der politischen Vernunft
Astrid Reich: Zwischen Verbot und Sakralisierung
Peter Sacher: Mitteleuropa. Geschichte und Anekdote
Joachim Sartorius: Gedicht von Ashbery
Birgit Veit: Erinnerungen an Majakowski
Miriam Walter: Literatur ist regional
Xenia Werner: Betrachtungen nach einer Begegnung in Dänemark / Reflexionen zu Pasternaks „Dr. Schiwago"
Uwe Witthupf: Ein Tintenklecks

IMPRESSUM

LETTRE INTERNATIONAL erscheint vierteljährlich
Redaktionsanschrift: LETTRE INTERNATIONAL,
Dominicusstr. 3, 1000 Berlin/W. 62,
Tel. 030 / 7881682/89
Redaktion:
Frank Berberich (V.i.S.d.P.), Antonin J. Liehm
Werbung und Beratung: Michael Schirner Werbe- und Projektagentur GmbH, Kaiserswerther Str. 10, 4000 Düsseldorf 1, Tel. 0211 / 329382
Titel-Illustration: Jörg Immendorff
Art Direction für den Innenteil: Rolf Buchstabe

Anzeigen: Gabriele Allinga, Antonio Nilson (verantw.)
Satz: Gudrun Grundmann (Tel. 030/8117850)
Korrekturen: Monika Lochler, Stephan Schwerdtmann, Henk Reijer
Layout: Babette Bendix, Connie Kolb, Volkart Kruse
Herstellung: Contrapress Satz- und Druck GmbH, Wattstr. 11–12, 1000 Berlin 65
Reproduktionen: Repro-Werkstatt Rink
Vertrieb durch die Herausgeber
Druck: Druck- und Verlagshaus Frankfurt a.M. GmbH, Kirchnerstr. 29, 6078 Neu Isenburg
Verlag: LETTRE INTERNATIONAL Verlagsges. mbH, Dominicusstr. 3, 1000 Berlin/W. 62
Geschäftsführer: Antonio Nilson

Redaktion Paris: LETTRE INTERNATIONALE,
14–16 rue des Petits-Hôtels, F-75010 Paris,
Tel. 0033/1/42478200
Herausgeber: LETTRE INTERNATIONALE
Redaktionsleitung: Antonin J. Liehm, Paul Noirot
Redaktion: Ghislaine Glasson Deschaumes
Redaktion Madrid: LETRA INTERNACIONAL,
Editorial Pablo Iglesias, C / Monte Esquinza 30 – 2° dcha, E-28010 Madrid, Tel. 0034/1/4104798
Herausgeber: Salvador Clotas
Redaktionsleitung: Antonin J. Liehm, Manuel Ortega
Redaktion Rom: LETTERA INTERNAZIONALE,
Via Emanuele Gianturco 4 1–00196 Roma,
Tel. 0039/6/3608443
Redaktionsleitung: Federico Coen, Antonin J. Liehm, Vittorio Strada
Redaktion: Sergio Benvenuto

COPYRIGHT

Der Text von I. Howe: The New Republic / Der Text von M. Foucault: „The Tanner Lectures on Human Values" vol.2 (Salt Lake City, University of Utah Press, Cambridge University Press) 1981 / Das Gedicht von O'Hara: Kiepenheuer und Witsch / Der Text von Elfriede Jelinek: Auszug aus dem demnächst erscheinenden Roman „Lust". Rowohlt Verlag Reinbek / Alle anderen liegen bei den Autoren.

Lettre Nr. 2 erscheint Ende September '88

Wir danken dem taz-Kollektiv und besonders unseren Mitarbeitern:
Gerd Behrens
Emmanuel Bohn
Hans Christoph Buch
Philippe Despoix
Jörg Hensel
Ralf Kloser
Friedel Liberti
Gottfried Meyer-Thoss
Michael Mossotter
Richard Nöbel
Angela de Ridder
Karl-Heinz Ruch
Joachim Sartorius
Georg Schmitz
Karin Schneider
Luigi Wanner
Arno Widmann
Karin Wieland
Christoph Wulf

BIBLIOGRAPHIE

EUROPE

Histoire de l'Europe et de la civilisation européenne

Fernand Braudel, ***L'Europe*** (Arts et métiers graphiques, 1982)
Claude Delmas, ***La Civilisation européenne*** (P.U.F., 1980)
Eugène Weber, ***Histoire de l'Europe*** (Fayard, 1986)
Jean de Wenger, ***L'Europe : un destin voulu*** (Hatier, 1977)

L'idée d'Europe

Jean-Baptiste Duroselle, ***L'Idée d'Europe dans l'histoire*** (Denoel, 1965)
Bernard Voyenne, ***Histoire de l'idée européenne*** (Payot, 1964)

Réflexions sur l'Europe

Raymond Aron, ***Plaidoyer pour l'Europe décadente*** (Robert Laffont, 1977)
Julien Benda, ***Discours à la nation européenne*** (Gallimard, 1979. Texte de 1933)
Jean-Marie Benoist, ***Pavane pour une Europe défunte*** (Denoel/Gonthier, 1978)
L'Europe et les intellectuels : enquête internationale **conduite par Alison Browning pour le Centre Européen de la**

Culture (Gallimard, 1984)

Jacques Ellul, ***Trahison de l'Occident*** (Calmann-Lévy, 1975)

Guillaume Faye, ***Nouveau discours à la nation européenne*** (Editions Albatros, 1985)

Hartmut Kaelble, ***Vers une société européenne*** (Belin, 1988)

Edgar Morin, ***Penser l'Europe*** (Gallimard, 1987)

André Rezler, ***L'Intellectuel contre l'Europe*** (P.U.F., 1978)

Denis de Rougement, ***Rapport au peuple européen : sur l'Etat de l'Union de l'Europe, 1979*** (Stock, 1979)

Stefan Zweig, ***Le Monde d'hier : souvenirs d'un Européen*** (Pierre Belfond, 1982. Texte de 1944)

Europe centrale, Europe de l'Est, rapports Est-Ouest

Anonyme : "L'Histoire et l'anecdote", par Joseph K. (*Messager Européen* n°1, P.O.L., 1987)

Vaclav Belohradsky, "La précession de la légalité, ou l'empire d'Autriche comme métaphore" (*Messager Européen* n°1, P.O.L., 1987)

Istvan Bibo, ***Misère des petits Etats d'Europe de l'Est*** (L'Harmattan, 1986)

György Konrad, "L'Europe du Milieu, patrie intérieure" (*Cadmos* n°39, automne 1987)

Milan Kundera, "Un Occident kidnappé, ou la tragédie de l'Europe centrale" (*Le Débat* n°27, novembre 1983)

Carl Schorkske, ***Vienne fin de siècle*** (Seuil, 1983)

Jeno Szucs, ***Les Trois Europes*** (L'Harmattan, 1985)

Jean Vidalenc, ***L'Europe danubienne et balkanique : 1867-1970*** (Masson, 1973)

CEE

Pour une politique européenne de la culture, sous la direction de **Jacques Delcourt et Roberto Papini** (Economica, 1987)

Le Monde : dossiers et documents, avril 1987 : ***Trente ans de Communauté Européenne***

Jacques Léonard, Christine Hen, Bernard Dréano, ***L'Europe*** (La découverte, 1986)

Vers l'Union européenne? dossier constitué par **Michel Mopin** (La Documentation française, "Problèmes politiques et sociaux" n°551, 19 janvier 1987)

TEXTES DE LA *LETTRE INTERNATIONALE* CITES

"A nos lecteurs" (n°1, ete 1984)

Timothy Garton Ash :

- in "Monologues a Budapest" (n°8, printemps 1986)
- "L'Europe centrale existe-t-elle? (n°10, automne 1986)

Nicole Bernheim, Yvette Biro, Armanda Guiducci, Kati Marton, Brenda Maddox, "Ici et là" (n°2, automne 1984)

Maurice Blanchot, "A propos de Berlin" (n°9, été 1986)

Norberto Bobbio :

- "La société des esprits" (n°6, automne 1985)
- "Grandeur et décadence de l'idéologie européenne" (n°12, printemps 1987)

Robert Chenavier, "Sortir du vingtième siècle" (n°12, printemps 1987)

Bernard Crick, "La genèse d'un essai" (n°1, été 1984)

Jiri Dienstbier, "A la recherche de l'unité" (n°13, été 1987)

David Edgar, "Dix-neuf cent quatre vingt dix-sept" (n°1, été 1984)

Hans-Magnus Enzensberger :

- "Anachronismes norvégiens" (n°6, automne 1985)
- "Les Lusitaniens" (n°12, printemps 1987)

Rachel Ertel, "Entre l'interdit et la sacralisation" (n°15, hiver 1987-1988)

Efim Etkind, "A Copenhague" (n°17, été 1988)

Alain Finkielkraut :

- "Au nom de tous les morts" (n°7, hiver 1985-1986)
- in "Monologues à Budapest" (n°8, printemps 1987)

Jürgen Fuchs, "Bombardement ou dialogue", (n°3, hiver 1984-1985)

Michel Gheude, "Embrasser toutes les langues" (n°16, printemps 1988)

Eduard Goldstücker, "La religion de Kafka" (n°16, printemps 1988)

Nadine Gordimer, "Lettre du père" (n°3, hiver 1984-1985)

André Gorz, "Quelle paix? Quelle Europe?" (n°7, hiver 1985-1986)

Juan Goytisolo, "Un Européen en moins, un Européen en plus" (n°7, hiver 1985-1986)

Jiri Grusa, "Préparatifs de noces à la campagne, ou la belle et la bête par Franz Kafka (n°1, été 1984)

Jürgen Habermas, "Le moderne et le post-moderne" (n°14, automne 1987)

Vaclav Havel, "Anatomie d'une réticence" (n°7, hiver 1985-1986)

Irving Howe :

- "Les arcanes du pouvoir" (n°3, hiver 1984-1985)
- "L'holocauste et la littérature" (n°15, hiver 1987-1988)

Michael Ignatieff, "Une différence mineure" (n°13, été 1987)

György Konrad, in "Monologues à Budapest" (n°8, printemps 1986)

Karel Kosik, "Hasek et Kafka ou le monde du grotesque" (n°1, ete 1984)

Abdallah Laroui, "Vu de Rabat" (n°3, hiver 1984-1985)

Jacques Le Goff, "La dimension religieuse" (n°12, printemps 1987)

Youri Mamleïev, "A Moscou" (n°17, été 1988)

Georges Nivat, "Les séraphins ouvrent-ils leurs ailes?" (n°3, hiver 1984-1985)

George Orwell, "La liberté de la presse" (n°1, été 1984)

Amos Oz, "Echapper aux ombres" (n°8, printemps 1986)

Lutz Rathenow, "Mouvements de fuite" (n°17, été 1988)

Sylvie Richterova, "Hasek et Chveik" (n°10, automne 1986)

Marthe Robert :

- "Kafka père et fils" (n°5, été 1985)
- "Un moderne à réinventer" (n°6, automne 1985)

Philip Roth, "Regards sur Kafka, ou "je voulais toujours vous faire admirer mon jeune" " (n°1, été 1984)

Arne Ruthe, "L'automne suédois" (n°3, hiver 1984-1985)

Antonio Saura :

- L'avant-garde qui ne meurt pas" (n°4, printemps 1985)
- "La fin du siècle" (n°11, hiver 1986-1987)

Guy Scarpetta, "Esquisses viennoises" (n°8, printemps 1986)

Hans-Joachim Schädlich :

- "Dialogues d'exilés" (n°4, printemps 1985)
- "Berlinestouest" (n°17, été 1988)

Peter Schneider, "Au-dessus du mur" (n°3, hiver 1984-1985)

Wolfram Schütte, "Il était une fois" (n°5, été 1985)

Milan Simecka, "Mon camarade Winston Smith" (n°1, été 1984)

Richard Swarz, "1985" (n°7, hiver 1985-1986)

Paul Thibaud, "Sans histoire et sans politique" (n°16, printemps 1988)

Tzvetan Todorov, "Correspondances" (n°15, hiver 1987-1988)

Jose Angel Valente, "Vu de Madrid" (n°9, été 1986)

Gianni Vattimo, "Le futur du passé" (n°9, été 1986)

Michael Walzer, "L'Exode et la révolution" (n°7, hiver 1985-1986)

Aleksander Wat, "Le Juif errant" (n°15, hiver 1987-1988)

REVUES

Actualités Rhône-Alpes du livre n°8 (ORAL, 1984)

Anna Boschetti, ***Sartre et les Temps Modernes : une***

entreprise intellectuelle (Editions de Minuit, 1985)

Olivier Corpet, Lydie Valero, "Pour une politique des revues" (*La Revue des Revues* n°1, mars 1986)

Anne Laurent et **Antonin Liehm** (entretien), "La *Lettre Internationale* ou le rêve européen d'Antonin Liehm" (*La Revue des Revues* n°2, novembre 1986)

Jean-Pierre Meylan, *La Revue de Genève, miroir des lettres européennes : 1920-1930* (Droz, 1969)

Situation et avenir des revues littéraires : colloque public organisé par le C.N.L., le Centre du XXème siècle de l'Université de Nice, le Centre d'information et de coordination des revues de poésie (Centre du XXeme siècle, 1976)

Michel Winock, *Histoire politique de la revue Esprit : 1930-1950* (Seuil, 1975)

OUVRAGES D'ANTONIN LIEHM ET DE PAUL NOIROT

Antonin Liehm :

- ***Trois générations*** (Gallimard, 1970)
- ***Le Passé présent*** (Lattès, 1974)
- ***Le Socialisme à visage humain*** (Albatros, 1977)
- Avec **Mira Liehm**, ***Le Cinéma à l'Est après 1945*** (Ed. du Cerf, à paraître)

Paul Noirot :

- ***Economie de la Chine socialiste*** (Ed. J.-J. Rousseau, Genève, 1960)
- ***La Mémoire ouverte*** (Stock, 1977)

SOMMAIRE

INTRODUCTION 1

PREMIERE PARTIE :

LE FONCTIONNEMENT EUROPEEN DE LA *LETTRE INTERNATIONALE*

CHAPITRE I :
QUATRE EDITIONS NATIONALES

A - Des bases communes 6

1°) Le contenu 6
2°) L'aspect matériel 8
3°) La diffusion 10

B - L'histoire de la revue : une "histoire européenne" . 12

1°) L'édition-mère 13
2°) Les "filles" 19
a) L'italienne 20
b) L'espagnole 20
c) L'allemande 21

C - Un réseau souple et ouvert 23

1°) L'"homme-carrefour" 23
2°) La circulation des textes 24
3°) Perspectives européennes d'expansion du réseau 28

a) Les essais non transformés 29
b) L'absence paradoxale d'une édition anglaise 30
c) Une *Lettre* russe est-elle concevable? 32

CHAPITRE II :
UNE PALETTE DE NATIONALITES

A - L'équipe de l'édition-mère 36

B - Les auteurs 37

DEUXIEME PARTIE :

L'EUROPE COMME PRINCIPE DYNAMIQUE DE LA REVUE

Chapitre I :
L' EUROPE EN QUESTIONS

A - L'Europe existe-t-elle? 55

B - Où passe la frontière Est de l'Europe? 60

1°) Un continent fracturé 60
2°) L'Europe centrale, centre de l'Europe? 68

C - Sur quelles assises bâtir l'unité européenne? 74

1°) Une Europe de la pensée? 75
2°) Une Europe économique? politique? 77
3°) Le rôle de la *Lettre Internationale* 77

D - L'Europe deviendra-t-elle le musée du monde? . . 80

CHAPITRE II :
L'EUROPE COMME PRINCIPE DYNAMIQUE DE LA REVUE

A - Quelques thèmes transeuropéens 83

1°) Les Juifs 84
2°) Franz Kafka 88
3°) *1984* de George Orwell 91
4°) La modernite 93

B - Connaître les autres, se connaître 98

1°) Découvrir les "petits pays" 99
2°) Multiplier les angles de vue 102

C - Une revue européenne de plus? 105

CONCLUSION 111

ANNEXES 114

BIBLIOGRAPHIE 128

ECOLE NATIONALE D'ADMINISTRATION
Bibliothèque
BIBLIOTHEQUES

Catherine Geoffroy

Mémoire de D.E.S.S. :

La *Lettre Internationale* : une revue européenne

Septembre 1988

ERRATA

• Page 10 :

au lieu de : "beaucoup plus pour l'Espagne", **lire** : "beaucoup plus importantes pour l'Espagne"

• Page 111 :

au lieu de : "c'est une revue littéraire et culturelle", **lire** : "c'est une revue littéraire et culturelle européenne"

• Page 136 :

au lieu de :

DEUXIEME PARTIE :
L'EUROPE COMME PRINCIPE DYNAMIQUE DE LA REVUE

lire :

DEUXIEME PARTIE :
L'EUROPE PRESENTE A TRAVERS
LA *LETTRE INTERNATIONALE*

954122E